

WARBURG INSTITUTE

AAH 217

Relotius
Magrid

[51]

6399
1586-12

(Helvetia)

Nachricht des berühmten
Hofes des 1758 (vielleicht)
erhalten in dem 6.2. 1759 in Paris
verbrannt wurde, Bruchteil fingiert.



155
150
145
633

W. H. H. H.

177

(Helvétius)

Claude Adrien Helvétius

D E

687
3807

L'ESPRIT.

A
A
H
217

..... Unde animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. Lib. I.



A PARIS,

CHEZ DURAND, LIBRAIRE, RUE DU FOIN.

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

P R É F A C E.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet Ouvrage, est intéressant; il est même neuf. L'on n'a, jusqu'à présent, considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands Ecrivains n'ont jetté qu'un coup d'œil rapide sur cette matiere; & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir, du moins, à parler de cette partie de la Morale commune aux hommes de toutes les Nations, & qui ne peut avoir, dans tous les Gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis sur cette matiere, sont, je pense, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la Morale comme toutes les autres Sciences, & faire une Morale comme une Physique expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis que toute Morale, dont les principes sont utiles au Public, est nécessairement conforme à la Morale de la Religion, qui n'est que la perfection de la Morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, & si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les désavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon Lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sotte confiance; j'ai trop souvent trouvé mauvais le soir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumières.

Peut-être ai-je traité un sujet au-dessus de mes forces : mais quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer? Je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du Public. Si je ne l'obtiens pas, je serai plus affligé que surpris : il ne suffit point, en ce genre, de desirer, pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes. Si je m'en suis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de consolation. *Si les hommes, comme le dit Mr. de Fontenelle, ne peuvent, en quelque genre que ce soit, arriver à quelque chose de raisonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuisé toutes les sottises imaginables; mes erreurs pourront donc être utiles à mes Concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. Que de sottises, ajoute Mr. de Fontenelle, ne dirions-nous pas maintenant, si les Anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées!*

Je le répète donc : je ne garantis de mon Ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écou-

tés, & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des âmes plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jeté les hommes de génie, semble déjà préager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes Concitoyens. Le genre de cet Ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes & les Nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces Discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le Lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la Nation qui consentiroit à croupir dans l'igno-

rance? Toute Nation sans lumieres, lorsqu'elle cesse d'être sauvage & féroce, est une Nation avilie, & tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la Science militaire des Romains, qui triompha des Gaules.

Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel instant; cet instant passé, cette même vérité redevient utile à tous les siècles & à toutes les Nations.

Tel est enfin le sort des choses humaines: il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains moments; mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoissance de certaines vérités, il ne seroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissants & souvent même mal intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Aussi le Public éclairé, qui seul en connoît tout le prix, la demande sans cesse: il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il estime le plus est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. Il fait combien il est utile de tout penser & de tout dire; & que les erreurs même cessent d'être dangereuses, lorsqu'il est permis de les contredire. Alors elles sont bientôt reconnues pour erreurs; elles se déposent bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli, & les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce Discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos idées; & que tous nos *faux jugements* sont l'effet, ou de nos *passions*, ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER,

page I

Exposition des principes.

CH. II. Des Erreurs occasionnées par nos passions, 12

CH. III. De l'Ignorance, 14

On prouve, dans ce Chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la *comparaïson* desquels dépend, en chaque genre, la justice de nos décisions.

CH. IV. De l'Abus des Mots, 27

Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

Il résulte de ce Discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* sont l'effet des causes accidentelles, qui ne supposent point dans l'*esprit* une *faculté de juger* distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ,

ON se propose de prouver, dans ce Discours, que le même *intérêt*, qui préside au jugement que nous portons sur les *actions*, & nous les fait

viii TABLE SOMMAIRE.

regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au Public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; & qu'ainsi, tant en matière de morale que d'*esprit*, c'est l'*intérêt* seul qui dicte tous nos *jugements*: vérité dont on ne peut apercevoir toute l'étendue qu'en considérant la *probité* & l'*esprit* relativement, 1°. à un *Particulier*, 2°. à une *petite Société*, 3°. à une *Nation*, 4°. aux *différents Siècles* & aux *différents Pays*, & 5°. à l'*Univers*.

CHAPITRE PREMIER, page 37

Idee générale.

CH. II. De la Probité, par rapport à un Particulier, 41

CH. III. De l'Esprit, par rapport à un Particulier, 46

On prouve, par les faits, que nous n'estimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

CH. IV. De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres, 52

On prouve encore, dans ce Chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. De la Probité, par rapport à une Société particulière, 60

L'objet de ce Chapitre est de montrer que les sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles; or, l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au Public, elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, souvent séduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur insu, du chemin de la vertu.

CH. VI. Des moyens de s'assurer de la Vertu, 63

On indique, en ce Chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières, résister à leurs séductions, & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

TABLE SOMMAIRE. ix

CH. VII. De l'Esprit, par rapport aux Sociétés particulières, 69

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du Public.

CH. VIII. De la différence des jugements du Public, & de ceux des sociétés particulières, 76

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du Public & celui des sociétés particulières, on prouve, dans ce Chapitre, que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel usage*.

CH. IX. Du bon ton & du bel usage, 81

Le Public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel usage, la même estime que les sociétés particulières.

CH. X. Pourquoi l'homme admiré du Public, n'est pas toujours estimé des gens du monde, 89

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du Public & des sociétés particulières, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. De la Probité, par rapport au Public, 96

En conséquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préside au jugement que le Public porte sur les actions des hommes.

CH. XII. De l'Esprit par rapport au Public, 97

Il s'agit de prouver, dans ce Chapitre, que l'estime du Public pour les idées des hommes, est toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les estimer.

CH. XIII. De la Probité, par rapport aux Siècles & aux Peuples divers, 106

L'objet qu'on se propose, dans ce Chapitre, c'est de montrer que les Peuples divers n'ont, dans tous les siècles & dans tous les Pays, jamais accordé le nom de vertueuses, qu'aux actions, ou qui étoient, ou, du moins, qu'ils croyoient utiles au Public. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, qu'on distingue, dans ce même Chapitre, deux différentes espèces de vertus.

x TABLE SOMMAIRE.

CH. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies Vertus,* 113

On entend, par *vertus de préjugé*, celles dont l'exacte observation ne contribue en rien au bonheur public; & par *vraies vertus*, celles dont la pratique assure la félicité des Peuples. Conséquemment à ces deux différentes espèces de vertus, on distingue, dans ce même Chapitre, deux différentes espèces de *corruption de mœurs*; l'une *religieuse*, & l'autre *politique*: connoissance propre à répandre de nouvelles lumières sur la science de la Morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut être, à la Morale, la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents,* 125

L'objet de ce Chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des Peuples; & que la plupart des Moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particulières.

CH. XVI. *Des Moralistes hypocrites,* 131
Développement des principes précédents.

CH. XVII. *Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis,* 134

Ces principes donnent aux Particuliers, aux Peuples, & même aux Législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les Loix, nous apprennent que la science de la Morale n'est autre chose que la science même de la Législation, & nous fournissent, enfin, les moyens de rendre les Peuples plus heureux & les Empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'Esprit, considéré par rapport aux Siècles & aux Pays divers,* 142

Exposition de ce qu'on examine dans les Chapitres suivants.

CH. XIX. *L'estime pour les différents genres d'Esprit, est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer,* ibid.

CH. XX. *De l'Esprit, considéré par rapport aux différents Pays,* 160

TABLE SOMMAIRE xj

Il s'agit, conformément au plan de ce Discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les Peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; & que les Nations, toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres Nations, que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Le mépris respectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité,* 169

Après avoir prouvé que les Nations méprisent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les usages différents des leurs; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres: supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur État.

CH. XXII. *Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature, les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur Gouvernement,* 175

On fait voir, dans ce Chapitre, que la vanité commande aux Nations comme aux Particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que, si les Nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point pour la Morale l'estime qu'elles devroient avoir pour cette Science, c'est que la Morale, encore au berceau, semble n'avoir, jusqu'à présent, été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des Causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les Progrès de la Morale,* 180

CH. XXIV. *Des Moyens de perfectionner la Morale,* 185

CH. XXV. *De la Probité, par rapport à l'univers,* 195

CH. XXVI. *De l'Esprit, par rapport à l'univers,* 197

L'objet de ce Chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers; & que les idées de cette espèce sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des Nations.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que l'intérêt, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'estime & du mépris attachés aux actions & aux idées des hommes.

DISCOURS III.

Si l'Esprit doit être considéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR résoudre ce problème, on recherche, dans ce Discours, si la nature a doué les hommes d'une égale aptitude à l'esprit, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si tous les hommes, communément bien organisés, n'auraient pas en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'application.

CHAPITRE PREMIER, page 203

On fait voir, dans ce Chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en donnant les uns, préféralement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les Chapitres suivants, quelle influence a sur l'esprit des hommes, la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entre eux.

CH. II. *De la finesse des Sens,* 208

CH. III. *De l'étendue de la Mémoire,* 210

CH. IV. *De l'inégale Capacité d'attention,* 218

On prouve, dans ce Chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées: on observe ensuite, que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le Chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des Forces qui agissent sur notre ame,* 233

Ces forces se réduisent à deux: l'une, qui nous est communiquée par les passions fortes; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce Chapitre.

CH. VI. *De la Puissance des Passions,* 239

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élèvent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la supériorité d'Esprit des gens passionnés sur les gens sensés,* 245

CH. VIII. *On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné,* 253

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions & du degré de passion propre à nous douer de cette espèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'Origine des Passions,* 258

L'objet de ce Chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CH. X. *De l'Avarice,* 262

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice-peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'Ambition,* 265

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs, qui nous font désirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur,*

xiv TABLE SOMMAIRE.

ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux? 271

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'Orgueil,* 276

L'objet de ce Chapitre est de montrer qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé; & qu'on ne desire d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure; avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'Amitié,* 281

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le désir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions,* 290

Après avoir prouvé, dans les Chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce Chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les Législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion, l'insensibilité de certaines Nations aux passions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines Nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des Gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu,* 296

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques Empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, que l'on considère, en particulier, & les Gouvernements despotiques, & les Etats libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces

TABLE SOMMAIRE. xv

Gouvernements. L'on commence par le despotisme; & pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme, le désir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du désir que tous les hommes ont d'être Despotés, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les Rois,* 305

CH. XVIII. *Principaux effets du Despotisme,* 311

On prouve, dans ce Chapitre, que les Vifs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces Vifs, tirés du corps des Citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration, & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilissement où sont les Peuples, entretient l'ignorance des Vifs; second effet du Despotisme,* 316

CH. XX. *Du Mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du Despotisme,* 319

On prouve que, dans les Empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du Despotisme,* 324

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des Peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des Empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matière, que c'est uniquement de la forme particulière des Gouvernements que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu; & pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, l'on examine, dans les Chapitres suivants, la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains Peuples pour la gloire & la vertu,* 328

On fait voir, dans ce Chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu, dépend, dans chaque Empire,

xvj TABLE SOMMAIRE.

de l'adresse avec laquelle le Législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains Pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes,* 332

On prouve, dans ce Chapitre, que la production des grands hommes est, dans tout Pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents & aux grandes vertus; & que les talents & les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les Républiques pures & guerrières.

CH. XXIV. *Preuve de cette Vérité,* 336

Ce Chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le Chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espèce de passions ce qu'on dit, dans ce même Chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains Peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains Peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité, en prouvant, dans les Chapitres suivans, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet,* 339

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions.

CH. XXVI. *De quel degré de passion les hommes sont susceptibles,* 346

On prouve, dans ce Chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable; & que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit : qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances

TABLE SOMMAIRE. xvij

nances dans lesquelles ils se trouvent placés. Dans les Chapitres suivans, on examine si les faits se rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis,* 351

Le premier objet de ce Chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égaux dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même Chapitre, que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats; & qu'en vain l'on essayeroit d'expliquer, par le physique, une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des Peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Peuples; & enfin la supériorité de certaines Nations dans certains genres de Sciences ou d'Arts.

CH. XXVIII. *Des Conquêtes des Peuples du Nord,* 355

Il s'agit, dans ce Chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des Septentrionaux.

CH. XXIX. *De l'Esclavage, & du Génie allégorique des Orientaux,* 363

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la supériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de Sciences,* 370

Les Peuples qui se sont le plus illustrés par les Arts & les Sciences, sont les Peuples chez lesquels ces mêmes Arts & ces mêmes Sciences ont été le plus honorées : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la puissance physique de s'élever aux plus

xviii TABLE SOMMAIRE.

hautes idées ; & que la différence d'esprit qu'on remarque entre eux, dépend des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, & de l'éducation différente qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'éducation.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS
À L'ESPRIT.

POUR donner une connoissance exacte de l'esprit & de sa nature, on se propose, dans ce Discours, d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit.

CHAPITRE PREMIER. Du Génie, page 381

CH. II. De l'Imagination & du Sentiment, 389

CH. III. De l'Esprit, 403

CH. IV. De l'Esprit fin, de l'Esprit fort, 406

CH. V. De l'Esprit de lumière, de l'Esprit étendu, de l'Esprit pénétrant, & du Goût, 419

CH. VI. Du bel Esprit, 426

CH. VII. De l'Esprit du siècle, 431

CH. VIII. De l'Esprit juste, 439

On prouve, dans ce Chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste, qu'il faudroit encore l'avoir étendu; qu'en général les hommes sont sujets à s'enorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie; qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux gens à talents; croient, dans cet aveu, simplement se rendre justice, & ne s'aperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes; mé-

TABLE SOMMAIRE. xix

prise dont il est, sans doute, utile de faire appercevoir les causes.

CH. IX. Méprise de sentiment, 446

Ce Chapitre n'est proprement que l'exposition des deux Chapitres suivans. On y montre seulement combien il est difficile de se reconnoître soi-même.

CH. X. Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent, 447

Développement du Chapitre précédent,

CH. XI. Des Conseils, 456

Il s'agit d'examiner, dans ce Chapitre, pourquoi l'on est si prodigue de conseils, si aveugle sur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce Chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoissance de nous-mêmes.

CH. XII. Du bon Sens, 464

CH. XIII. De l'Esprit de conduite, 468

CH. XIV. Des Qualités exclusives de l'esprit & de l'ame, 476

Après avoir essayé, dans les Chapitres précédents d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit, il est utile de connoître quels sont, & les talents de l'esprit, qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talents que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce Chapitre & dans le Chapitre suivant, où l'on s'applique plus particulièrement à faire sentir toute l'injustice dont le Public use, à cet égard, envers les hommes de génie.

CH. XV. De l'Injustice du Public à cet égard, 486

On ne s'arrête, dans ce Chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit.

CH. XVI. Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre, 497

Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une ex-

cellente éducation devoit être la conclusion nécessaire de cet Ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, seroit, comme on le verra dans le Chapitre suivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVIII. *De l'Éducation,*

504

On prouve, dans ce Chapitre, qu'il seroit, sans doute, très-utile de perfectionner l'éducation publique ; mais qu'il n'est rien de plus difficile, que nos mœurs actuelles s'opposent, en ce genre, à toute espèce de réforme ; que, dans les Empires vastes & puissants, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands hommes ; qu'en conséquence, le Gouvernement ne peut arrêter long-temps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant, à cet égard, que dans les Etats monarchiques, tels que le nôtre, il ne seroit pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation ; mais que cette entreprise seroit absolument vaine dans des Empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'Orient.



DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.



N dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit* : chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Où l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (& l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans cette dernière signification, il faut connaître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si je l'ose dire, deux puissances passives, dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs : on la nomme *sensibilité physique*.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle *mémoire*, & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, & qui nous sont communes avec les animaux, ne nous occasionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes sans arts, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs? (a)

(a) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes; on leur a, tour-à-tour, ôté & rendu la faculté de penser, & peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de l'homme & de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organisation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-seulement, comme le dit Mr. de Buffon, presque en entier du sens du tact, mais encore de l'adresse

nécessaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2°. La vie des animaux, en général, plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations, ni, par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, & doivent, par conséquent, avoir moins d'invention : si les animaux voraces ont, en général, plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventrice, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment

Or, dans cette supposition, il est évident que la police n'eût, dans aucune société, été portée au degré de perfection où maintenant elle est parvenue. Il n'est aucune

qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants & les rhinocéros ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or, plus l'espèce d'un animal, susceptible d'observation, est multipliée, plus cette espèce d'animal a d'idées & d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont, à peu près, aussi adroites que nos mains, ne sont-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre; c'est que, parmi les différentes espèces de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, & par conséquent, moins d'invention que les hommes; c'est qu'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux tels que les tigres, les lions, &c.; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant,

comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'ennui qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers, que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort, des créatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines; je répondrai à cette objection, que l'Ecriture n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant, qu'apparemment ils avoient mangé du foie de bœuf.

Nation, qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines Nations sauvages qui n'ont pas deux cents idées, (b) deux cents mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (c) si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*ares*, de *fleches*, de *filets*, &c. qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les Philosophes, (d) & re-

(b) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines Nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois, que par le mot de *beaucoup*.

(c) Tels sont les Peuples que Dampierre trouva dans une Île qui ne produisoit ni arbre ni arbuste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jetoient dans les petites baies de l'Île, n'avoient d'autre langue qu'un glouffement semblable à celui du coq-d'Inde.

(d) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénèque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. „ Votre lettre, écrit-il „ à un de ses amis, est arrivée

„ mal-à-propos : lorsque je l'ai „ reçue, je me promenois délicieusement dans le palais „ de l'espérance ; je m'y affurois de l'immortalité de mon „ ame ; mon imagination, doucement échauffée par les discours de quelques grands „ hommes, ne doutoit déjà plus „ de cette immortalité qu'ils „ promettent plus qu'ils ne la „ prouvent ; déjà je commençois à me déplaire à moi-même, je méprisois les restes „ d'une vie malheureuse, je m'ouvrais, avec délices, les „ portes de l'éternité. Votre „ lettre arrive : je me réveille ; le ; & d'un songe si amusant, „ il me reste le regret de le „ reconnoître pour un songe. „

Une preuve, dit Mr. Deslandes dans son *Histoire critique de la Philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité ni

nouvelle de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon Ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet, que, si l'Eglise n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumières de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration ; qu'on doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, &, par conséquent, ne porter que des jugements provisoires. Il en seroit, de ce problème, comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (e). Je ne m'arrête donc

à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du temps de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énermoit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(e) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les Ecoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu ; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseignement à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guère assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps ? Dieu par

fa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets ? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'Univers ne soit un pur phénomène ? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité qu'elle est plus ou moins vraie, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est, par conséquent,

pas davantage à cette question ; je viens à mon fusil, & je dis que la sensibilité physique & la mémoire, ou,

qu'une probabilité : probabilité qui sans doute est très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence, mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnaissance ne devoit-on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de conduire des Tables physiques, métaphysiques, morales & politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrés de probabilité, & par conséquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion ?

L'existence des corps ; par exemple, seroit placée dans les Tables physiques comme le premier degré de certitude ; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le Soleil se lèvera demain, qu'il se lèvera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les Tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que César ou Guillaume le Conquérant ; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits les moins certains, & enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attestés par tant d'Arabes, & dont la fausseté, cependant, est encore très-probable ici-bas, où les menteurs sont si communs, & les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui, le plus souvent, ne diffèrent de

sentiment que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils n'attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées ; puisqu'ils pourroient, pour s'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces Tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, & les découvertes dans les Sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les Tables de probabilités une fois construites, on n'y seroit que des changements légers & successifs, qui consisteroient, conséquemment à ces découvertes, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appelons vérités, & qui ne sont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir ; alors les doutes cesseroient d'être vagues ; soumis au calcul, & par conséquent, appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives : alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la Philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette

pour parler plus exactement, que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le principe qui se ressouvent ; puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*.

Lorsque, par une suite de mes idées ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne ; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à-peu-près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or, cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation : il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentir.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'apercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les disconvenances qu'on entre eux les objets divers, que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même : tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous & des rapports entre eux ; la connoissance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Esprit* : il est

Philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on régât la vie sur ces apparences, qu'on agit lorsqu'il paroïssoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer ; qu'on se décidât, par conséquent, plus sûrement, & que

dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus, qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable ; enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

plus ou moins grand, selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit humain s'élève jusqu'à la connoissance de ces rapports; mais ce sont des bornes qu'il ne franchit jamais. Aussi tous les mots qui composent les diverses langues, & qu'on peut regarder comme la collection des signes de toutes les pensées des hommes, nous rappellent, ou, des images, tels sont les mots, *chêne, Océan, soleil*; ou désignent des idées, c'est-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, & qui sont, ou simples, comme les mots, *grandeur, petitesse*; ou composés, comme, *vice, vertu*; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'est-à-dire, notre action sur eux, comme dans ces mots, *je brise, je creuse, je souleve*; ou leur impression sur nous, comme dans ceux-ci, *je suis blessé, ébloui, épouvanté*.

Si j'ai resserré ci-dessus la signification de ce mot, *idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puisqu'on dit également l'idée d'un arbre & l'idée de vertu, c'est que la signification indéterminée de cette expression peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toujours l'abus des mots.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots des diverses langues ne désignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entre eux, tout l'esprit, par conséquent, consiste à comparer & nos sensations & nos idées, c'est-à-dire, à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même, ou, du moins, que le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation; que je puis dire également : Je juge ou je sens que, de deux ob-

jets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *piéd*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on affirmer qu'alors juger soit *sentir*? Oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est voir dans ces divers tableaux, que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien & le mal, & que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le Poète ou l'Orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un Roi, à la bonté, conserve à l'Etat plus de Citoyens?

L'Orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le Roi juste qui condamne & fait exécuter un criminel; dans le second, le Roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel, & lui détache ses fers; dans le troisième, il représentera ce même criminel, qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot, court massacrer cinquante Citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un Roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet, si par l'habitude d'unir certaines idées à cer-

raîns mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons, exciter en nous à-peu-près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets; il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un Citoyen, & que, dans le troisième, on en massacre cinquante: d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugemens portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode*: une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou certaines idées dans sa mémoire, & que le hasard les y ait rangés de manière que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappelé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainsi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans sa mémoire: alors, juger que cet ordre est le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une sensation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre: or, se ressouvenir d'une sensation pénible, c'est sentir; il est donc évident que, dans ce cas, *juger est sentir*.

Supposons encore que, pour prouver de la vérité de certaines propositions de Géométrie, & pour le faire plus facilement concevoir à ses disciples, un Géomètre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaisseur: alors juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses élèves l'intelligence de certaines propositions de Géométrie, c'est

dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition: juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meilleure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a, par conséquent, éprouvé une sensation moins pénible, lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

Il résulte de ce que j'ai dit, que les jugemens portés sur les moyens ou les méthodes que le hasard nous présente pour parvenir à un certain but, ne sont proprement que des sensations, & que dans l'homme, tout se réduit à sentir.

Mais dira-t-on, comment, jusqu'à ce jour, a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir? L'on ne doit cette supposition, répondrai-je, qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les Chapitres suivans, montrer que tous nos faux jugemens & nos erreurs se rapportent à deux causes, qui ne supposent en nous que la faculté de sentir; qu'il seroit, par conséquent, inutile & même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matière, & je dis qu'il n'est point de faux jugement qui soit un effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance.



CHAPITRE II.

Des Erreurs occasionnées par nos passions.

Les passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un Roi est jaloux du titre de Conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre; je combattrai, je vaincrai, j'embraserai l'orgueil de mes ennemis; je chargerai leurs mains de fers, & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon Empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu; il ne sent point que le bien de ses Sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards: toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets: on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, & n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent; mais elles nous trompent encore, en nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent pas. On fait le conte d'un Curé & d'une Dame galante; ils avoient oui dire que la Lune étoit habitée, ils le croyoient; & le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. Si je ne me trompe, dit d'abord la Dame, j'aperçois deux ombres; elles s'inclinent l'une vers l'autre: j'

n'en doute point; ce sont deux amants heureux... Eh! si donc, Madame, reprend le Curé, ces deux ombres que vous voyez, sont deux clochers d'une Cathédrale. Ce conte est notre histoire; nous appercevons le plus souvent dans les choses que ce que nous désirons y trouver: sur la terre, comme dans la lune, des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions, dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce qu'avoit très-bien senti je ne sais quelle femme, qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin: *Quoi! lui dit-il, vous poussez à ce point l'impudence.... Ah, perfide! s'écria-t-elle, je le vois, tu ne m'aimes plus; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour, mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux Nations puissantes, & que les Citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles: d'une part, quelle facilité à croire les bonnes! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises! Combien de fois une trop forte confiance en des Moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des Chrétiens la possibilité des Antipodes? Il n'est point de siècle, qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprenne à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent, elles seules nous donne la force nécessaire pour marcher; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.

avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abîmes de la terre, ou qu'elle tient éparpillées dans mille climats divers. Voilà, je pense, à peu près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considèrent comme utile aux Etats.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux Philosophes qui le regardent comme funeste aux Nations.

Le bonheur des Peuples dépend, & de la félicité dont ils jouissent au-dedans, & du respect qu'ils inspirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous pensons, diront ces Philosophes, que le luxe & les richesses qu'il attire dans un Etat n'en rendroient les Sujets que plus heureux, si ces richesses étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe ; mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des Citoyens. (a) Aussi le luxe n'est-il jamais

extrême,

(a) Le luxe fait circuler l'argent ; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser : c'est donc le luxe, disent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des Citoyens. Ma réponse à ce raisonnement, c'est qu'il ne produit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité des richesses entre les Citoyens. Or, cette cause, qui fait les premiers riches, doit, lorsque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux : si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses, le luxe disparaîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les Pays où les fortunes des Citoyens sont à peu

près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que cette inégalité de richesses une fois établie, le luxe, lui-même, en est partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui se ruine par son luxe, transporte la plus grande partie de ses richesses dans les mains des artisans du luxe ; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs, deviennent riches à leur tour, & se ruinent de la même manière. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hom-

mes,

extrême, lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal ; il s'augmente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre de mains ; il parvient enfin à son dernier période, lorsque la Nation se partage en deux classes, dont l'une abonde en superfluités, & l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une Nation est d'autant plus cruel, qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des Citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes Seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins, il aura réuni, en peu de temps, une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier suivra le cours de route espèce de marchandise, dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richesses, est intéressé à baisser le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paye absolument nécessaire pour sa subsistance : (b) le besoin

mes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les Manufactures, & qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans, le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les Citoyens.

(b) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées, les impositions, & sur-tout par celle des tailles ;

je conviendrois volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendit la condition des Paysans fort heureuse. Dans beaucoup de Provinces, la journée est de huit sols. Or, de ces huit sols, si je déduis l'imposition de l'Eglise, c'est-à-dire, à peu près quatre-vingt-dix Fêtes ou Dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommode, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six sols par jour : tant qu'il est garçon, je veux que ces six sols fournissent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le lo-

B

contraint ce dernier à s'en contenter; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture saine ou assez abondante, il devient infirme, il meurt, & laisse à l'Etat une famille de mendians. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres: partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que le luxe, parvenu à un certain période, il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des Citoyens. Alors les riches & les riches se rendent dans les Capitales, où les attirent les plaisirs & les arts du luxe: alors la campagne reste inculte & pauvre; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la misère (c), & cinq ou six

gent? dès qu'il fera marié, ces six fols ne pourront plus lui suffire; parce que, dans les premières années du mariage, la femme, entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfans, ne peut rien gagner: supposons qu'on lui fit alors remise entière de sa taille, c'est-à-dire, cinq ou six francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour: or, ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation: que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse? Hauffer considérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les Seigneurs vécutent habituellement dans leurs Terres: à l'exemple de leurs peres, ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpens de terre; le nombre des propriétaires augmenteroit infiniment; celui des journaliers diminueroit, & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

(c) Il est bien singulier que les Pays vantés par leur luxe & leur police, soient les Pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les Nations sauvages, si méprisées des Nations policées. Qui doute que l'état du Sauvage ne soit préférable à celui du Payfan? Le Sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts, la vexation d'un Seigneur, le pouvoir arbitraire d'un Subdélégué; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journalière d'hommes plus riches & plus puissans que lui; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le Payfan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & surtout du bien inestimable de la liberté si inutilement réclamée par la plupart des Nations.

Dans les Pays policés, l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bon-

mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence ou plus moins grande de sa table? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices on la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne sera pas détestable? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chère? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages: lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé, & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaisirs physiques, qui sont les seuls plaisirs réels; on est, tout au plus, affecté d'un plaisir de vanité, dont la privation seroit peut-être insupportable, mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son

heur d'un petit nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppression, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai esprit législatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement, établies du moins sous le prétext-

te du bien public, que tant de loix, tant de réglemens n'aient été, chez la plupart des Peuples, que des instruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs dont on ne peut se débarrasser sans peine; mais ce sacrifice, cependant, seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques Particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les Sauvages:

*Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal;
Comme ils sont sans Palais, ils sont sans Hôpital.*

bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe, qu'offenser l'humanité & le malheureux, qui, comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s'imaginer qu'entre le bonheur du riche & le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements; qu'il se rappelle, à cette occasion, le souvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain, continueront ces Philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les Citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le Peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heureux au-dedans : voyons s'il est respectable au-dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un Etat, en impose d'abord à l'imagination; cet Etat est, pour quelque instants, un Etat puissant : mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des Citoyens) n'est, comme le remarque Mr. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent & couvrent mille places différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté des ses manufactures & la perfection des arts de luxe une Nation a attiré chez elle l'argent des Peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces Peuples appauvris, & que ces Peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette Nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant à meilleur compte des marchandises dont cette Nation les fournilloit. (d) Or, sitôt que la disette d'argent se fait sentir

(d) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espèce de commerce. Les richesses que les Manufactures

& la perfection des Arts du luxe attirent dans un Etat, n'y sont que passagères, & n'augmentent pas la félicité des Particuliers. Il n'en est pas de même

dans un Etat accoutumé au luxe, la Nation tombe dans le mépris.

me des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent, un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des Citoyens, & amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négociants, & parce que le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci devenus plus rares, sont, comme je l'ai dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paye suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux Etats le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des Manufactures de luxe: un Art, une Manufacture passe aisément d'un Pays dans un

autre; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des Payfans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un Pays, il faut un soin & une dépense qui doit presque toujours laisser, à cet égard, l'avantage du commerce au Pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle est depuis long-temps cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des Manufactures & le commerce des Arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un Pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitants, c'est-à-dire, lorsqu'un Etat ne pourroit nourrir tous ses Citoyens. Alors une Nation qui ne fera point à portée de peupler un Pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre; l'un, d'envoyer des Colonies ravager les Contrées voisines, & s'établir, comme certains Peuples, à main armée, dans des Pays assez fertiles pour les nourrir; l'autre, d'établir des Manufactures, de forcer les Nations voisines d'y lever des marchandises, & de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitants. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain : quel que soit le sort des

Pour s'y soustraire, il faudroit se rapprocher d'une vie simple; & les mœurs, ainsi que les loix, s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une Nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chute & de son avilissement. La félicité & la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instans, aux Nations, est comparable à ces fièvres violentes qui préparent dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces, & de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes Philosophes, cherchons ce qui doit rendre une Nation réellement respectable à ses voisins: c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses Citoyens, leur attachement pour la Patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des Citoyens, on sait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés; que dans la même étendue de terrain, la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne, la France & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes, qu'occasionne nécessairement un grand commerce, (e) n'est pas en ce Pays

armes, victorieuse ou vaincue, toute Colonie qui entre, à main armée, dans un Pays, y répand certainement plus de désolation & de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espèce de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

(e) Cette consommation d'hommes est cependant si grande, qu'on ne peut, sans frémir, considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Negres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes

compatriotes & celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers & le desir de les changer contre nos marchandises. Si l'on suppose le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique, qu'on y ajoute celui des Negres, qui, arrivés à leur destination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître; & qu'on joigne à ce nombre celui des Citoyens qui périssent par le feu, le naufrage ou le scorbut; qu'enfin on y ajoute

l'unique cause de la dépopulation: le luxe en crée mille autres, puisqu'il attire les richesses dans les Capitales, laisse les campagnes dans la disette, favorise le pouvoir arbitraire, & par conséquent, l'augmentation des subside, & qu'il donne enfin aux Nations opulentes la facilité de contracter des dettes, (f) dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les Peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes causes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misère, y doivent nécessairement affaiblir la constitution des corps. Le Peuple adonné au luxe, n'est jamais un Peuple robuste: de ses Citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les Peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque le Chevalier Folard, ont à cet égard, une grande supériorité sur les Peuples livrés au luxe c'est que le laboureur est chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez la Nation opulente; c'est qu'un paysan Suisse est plus à son aise qu'un paysan François (g).

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine & assez abondante; un exercice qui, sans être excessif, soit fort; une grande habitude à supporter les intempéries des saisons; habitude que contractent les paysans, qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des

celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particulière de ce climat, ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce Pays, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuseroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaisir

acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(f) La Hollande, l'Angleterre, la France sont chargées de dettes, & la Suisse ne doit rien.

(g) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le Peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation & à sa vie; il faut encore qu'il l'ait agréable.

manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les Nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des Empires.

Quels remparts opposeroit à ces Nations un pays livré au luxe & à la mollesse ? Il ne peut leur en imposer ni par le nombre, ni par la force des ses habitants. L'attachement pour la Patrie, dira-t-on, peut suppléer au nombre & à la force des Citoyens. Mais qui produiroit en ces Pays cet amour vertueux de la Patrie ? L'ordre des Payfans, qui compose à lui seul les deux tiers de chaque Nation, y est malheureux : celui des Artisans n'y possède rien ; transplanté de son village dans une manufacture ou une boutique, de cette boutique dans une autre, l'Artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le Citoyen d'un Pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil Peuple ne peut donc se distinguer long-temps par son courage ; parce que, dans un Peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la Patrie qui leur fait dédaigner les dangers : or, le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage (h) Peut-être la cupidité en ouvrirait-elle une troisième, si nous vivions encore dans ces siècles barbares où l'on réduisoit les Peuples en servitude, & l'on

(h) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce : ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point ; mais c'est qu'en politique ce problème est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question isolée ; ils n'ont pas assez fortement senti

que tout a ses rejets ; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée ; qu'en ce genre, le mérite d'un Auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration ; & qu'enfin un Etat est une machine mue par différents ressorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnellement au jeu de ces ressorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

abandonnoit les Villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le désir de l'honneur s'atténue chez un Peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume (i). En vain dirait-on que les Nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaisirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (k) n'étoit pas moins heureux qu'un Persé ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées n'auroit point envié le sort de Crassus.

Caius Duillius, qui, par ordre du Sénat, étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux & au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais en accordant que les Nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux Peuples pauvres, qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui se prenant pour la Nation entière, concluent de leur aisance particulière, que le paysan est heureux. Mais quand même ces commodités seroient réparties entre un plus grand nombre de Citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des Peuples pauvres une ame forte, courageuse & ennemie de l'esclavage ? Les Nations chez qui le luxe s'introduit, sont tôt ou tard victimes du despotisme ; elles présentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire ? Dans ces Nations, les uns vivent dans la mollesse, & la mollesse ne pense ni

(i) Il est inutile d'avertir que le luxe est, à cet égard, plus dangereux pour une Nation située en terre ferme que pour des insulaires ; leurs remparts sont leurs vaisseaux, & leurs soldats les matelots.

(k) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : De quoi s'étonne-t-on, disoit-il ? à la vie malheureuse qu'ils mènent, ils ne

doivent avoir rien de si pressé que de mourir ! Cette plaisanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade se trompoit, & Lacédémone n'envisageoit pas le bonheur d'Athènes. C'est ce qui faisoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

ne prévoit : les autres languissent dans la misère ; & le besoin pressant, entièrement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richesses de ces Nations sont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissants, comme aux Peuples courageux qui les avoient.

» Apportez-nous vos trésors, auroient pu dire les Romains aux Carthaginois ; ils nous appartiennent : Rome & Carthage ont toutes deux voulu s'enrichir ; mais elles ont pris des routes différentes pour arriver à ce but. Tandis que vous encouragez l'industrie de vos Citoyens, que vous établissez des manufactures, que vous couvrez la mer de vos vaisseaux, que vous aliez reconnoître des côtes inhabitées, & que vous attirez chez vous tout l'or des Espagnes & de l'Afrique, nous, plus prudents, nous endurcissions nos soldats aux fatigues de la guerre ; nous élevions leur courage ; nous savions que l'industriel ne travailloit que pour le brave. Le temps de jouir est arrivé ; rendez-nous des biens que vous êtes dans l'impuissance de défendre. Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentiments que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, & conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les Nations pauvres ont eu sur les Nations opulentes ? N'att-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athènes ? les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie ? N'att-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Genes, Venise, subjuguées ou du moins humiliées par des Peuples qu'elles appelloient barbares ? Et qui sait si on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au-dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre ? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux Philosophes, qui l'ont regardé comme funeste aux Nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voyent, en tirant des conséquences très-justes de leurs principes, arrivent ce-

pendant à des résultats souvent contradictoires ; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est, je pense, inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différents, je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux Etats : il faudroit, pour résoudre exactement ce problème moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les questions compliquées & sur lesquels on juge sans passions, on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.



CHAPITRE IV.

De l'Abus des Mots.

UNE autre cause d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'est l'abus des mots, & les idées peu nettes qu'on y attache. Mr. Locke a si heureusement traité ce sujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux Lecteurs, qui tous n'ont pas l'Ouvrage de ce Philosophe également présent à l'esprit.

Descartes avoit déjà dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derrière l'obscurité des mots, étoient assez semblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obscure : que cet homme, ajoutoit-il, sache donner du jour à la caverne, qu'il force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent, son triomphe est assuré. D'après Descartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphysique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie signi-

fication est, si j'ose le dire, un labyrinthe où les plus grands génies se font quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les disputes les plus longues & les plus vives entre les Philosophes : tels sont, en métaphysique, les mots de *matière*, d'*espace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour soutenu que la *matière* sentoit ou ne sentoit pas, & l'on a sur ce sujet disputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'est avisé très-tard de se demander sur quoi l'on disputoit, & d'attacher une idée précise à ce mot de *matière*. Si d'abord l'on eût fixé la signification, on eût reconnu que les hommes étoient, si j'ose le dire, les créateurs de la *matière*, que la *matière* n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de *matière* que la collection des propriétés communes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée, il ne s'agissoit plus que de savoir si l'étendue, la solidité, l'impenétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps ; & si la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de sentir, qui, ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point, on eût alors senti que, s'il est, à la rigueur, impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles, tout homme qui n'est pas, sur ce sujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la question qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette dispute, il n'étoit donc point nécessaire de bâtir différents systèmes du monde, de se perdre dans la combinaison des possibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet, (qu'il me soit permis de le remarquer ici,) s'il faut tirer tout le parti possible de l'obser-

vation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.

Instruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons sentir que nos observations multipliées & rassemblées fussent à peine pour former quelques-uns de ces systèmes partiels renfermés dans le système général ; que c'est des profondeurs de l'imagination qu'on a jusqu'à présent tiré celui de l'univers ; & que, si l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les Philosophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du système du monde. Avec beaucoup d'esprit & de combinaisons, ils ne débiteront jamais que des fables, jusqu'à ce que le temps & le hasard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puissent se rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matière*, je le dis de celui d'*espace* ; la plupart des Philosophes en ont fait un être, & l'ignorance de la signification de ce mot a donné lieu à de longues disputes. (a) Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot : ils seroient alors convenus que l'espace, considéré abstraitivement, est le pur néant ; que l'espace, considéré dans les corps, est ce qu'on appelle l'étendue ; que nous devons l'idée de vuide, qui compose en partie l'idée d'espace, à l'intervalle aperçu entre deux montagnes élevées ; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'est-à-dire, par un corps qui, d'une certaine distance, ne fait sur nous aucune impression sensible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

À l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'*infini* qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puis-

(a) Voyez les disputes de Clarke & de Leibnitz.

se, à cet égard, fixer le terme où son imagination doive s'arrêter : *l'absence de bornes* est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'infini. Si les Philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des disputes frivoles. C'est à la fausse Philosophie des siècles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossière où nous sommes de la vraie signification des mots : cette Philosophie consistoit presque entièrement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des Scholastiques, confondoit toutes les idées ; & l'obscurité qu'il jetoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, & principalement sur la morale.

Lorsque le célèbre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre est le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet illustre Auteur ? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité, & l'on s'imagina, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la source de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'apercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de soi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature ; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, selon les goûts & les passions qui l'animoient ; & que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil & la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard, est un spectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du Printemps, des ardeurs de l'Été, des pluies de l'Automne, & des glaces de l'Hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'intelligence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoissance profonde du cœur humain, telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault : aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque toujours été les plus indulgents. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages ! *Vivez*, disoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domestiques comme avec des amis malheureux*. „ Entendrai-je toujours, disoit „ un Philosophe Indien, les riches s'écrier : Seigneur, „ frappe quiconque nous dérobe la moindre parcelle de „ nos biens ; tandis que d'une voix plaintive & les mains „ étendues vers le ciel, le pauvre dit : Seigneur, fais-moi „ part des biens que tu prodigues au riche ; & si de plus „ infortunés m'en enlèvent une partie, je n'implorerai „ point ta vengeance, & je considérerai ces larcins de „ l'œil dont on voit, au temps des semailles, les colomes „ bes se répandre dans les champs pour y chercher leur „ nourriture.

Au reste, si le mot d'amour-propre, mal entendu, a soulevé tant de petits esprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles disputes, plus sérieuses encore, n'a point occasionné le mot de *liberté* ? disputes qu'on eût facilement terminées, si tous les hommes, aussi amis de la vérité que le P. Mallebranche, fussent convenus, comme cet habile Théologien, dans sa *Prémonition physique*, que la *liberté* étoit un mystère. Lorsqu'on me pousse sur cette question, disoit-il, je suis forcé de m'arrêter tout court. Ce n'est pas qu'on ne puisse se former une idée nette de mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni détenu dans les prisons, ni intimidé comme l'esclave par la crainte des châtimens ; en ce sens, la liberté de l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance ; je dis de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté*, l'impuissance où nous sommes de

percer la nue comme l'aigle , de vivre sous les eaux comme la baleine , & de nous faire Roi , Pape , ou Empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté* , pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté ? on ne pouvoit entendre , par ce mot que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose ; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir de volontés sans motifs , & par conséquent , des effets sans cause. Il faudroit donc que nous puffions également nous vouloir du bien & du mal ; supposition absolument impossible. En effet , si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions , si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent , toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. En ce sens , on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mots de *liberté*. Mais , dira-t-on , si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où on l'apperoit , du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux ? (b) Oui , répondrai-je : mais *libre* n'est alors qu'un synonyme d'*éclairé* , & l'on ne fait que confondre ces deux notions : selon qu'un homme saura plus ou moins de procédure & de jurisprudence , qu'il sera conduit dans ses affaires par un Avocat plus ou moins habile , il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais quelque parti qu'il prenne , le desir de son bonheur lui fera toujours choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable

(b) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugemens : lorsque , faute d'examen , l'on s'est exposé à quelque malheur , instruit par l'infortune , l'amour de foi doit nous nécessiter à la suspension.

On se trompe pareillement sur le mot *délibération* : nous croyons délibérer lorsque nous avons , par exemple , à choisir entre deux plaisirs à peu près égaux & presqu'en équilibre ; cependant , l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle entre deux poids , à peu près égaux , le plus pesant emporte un des bassins de la balance.

convenable à ses intérêts , ses goûts , ses passions , & enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problème de la liberté ? Si , comme Mr. Locke l'a prouvé , nous sommes disciples des amis , des parents , des lectures , & enfin des tous les objets qui nous environnent , il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats , ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté* , appliqué à la volonté (c) ; il faut la considérer comme un mystère , s'écrie avec saint Paul : *O altitudo !* convenir que la Théologie seule peut discourir sur une pareille matière , & qu'un Traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un Traité des effets sans cause.

On voit quel germe éternel de disputes & de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots sans parler du sang versé par les haines & les disputes théologiques , disputes presque toutes fondées sur un abus de mots , quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits , & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les Nations ?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On fait ce conte d'un Suisse : on lui avoit assigné une porte des

(c) „ La liberté , disoient les „ Stoiciens , est une chimère. „ Faute de connoître les motifs , de rassembler les circonstances qui nous déterminent à agir d'une certaine manière , nous nous croyons libres. Peut-on penser que l'homme ait véritablement le pouvoir de se déterminer ? Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs , combinés de mille façons différentes , qui le poussent & le déterminent ? Sa volonté est-elle une faculté vague & indépendante , qui

„ agisse sans choix & par caprice ? Elle agit , soit en conséquence d'un jugement , d'un acte de l'entendement , qui lui représente que telle chose est plus avantageuse à ses intérêts , que toute autre ; soit qu'indépendamment de cet acte , les circonstances où un homme se trouve l'inclinent , la forcent à se tourner d'un certain côté , & il se flâte alors qu'il s'y est tourné librement , quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner d'un autre. » *Histoire critique de la Philosophie.*

Tuilleries, avec défense d'y laisser entrer personne. Un Bourgeois s'y présente : *On n'entre point*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le Bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont-Royal... Ah! s'il s'agit de sortir*, reprend le Suisse, *Monseigneur, vous pouvez passer.* (d) Qui le croiroit ? ce conte est l'histoire du Peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de Royauté, lui accordent, sous le nom d'*Imperator*, la puissance qu'il lui refusent sous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conseils des Princes. Parmi les Peuples, comme parmi les Souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur grossière. Pour échapper à ce piège, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signi-

(d) Lorsqu'on voit un Chancelier avec sa fimarre, sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même Chancelier consommant l'œuvre du mariage ; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux & la gravité importante avec laquelle certains Visirs s'assieient au Divan pour opiner & conclure comme le Suisse : *Ah! s'il s'agit de sortir, Monseigneur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des Lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un fait assez plaisant : c'est la réponse d'un Anglois à un Ministre

de l'Etat. Rien de plus ridicule, disoit le Ministre aux Courtisans, que la manière dont se tient le Conseil chez quelques Nations Negres. Représentez-vous une Chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau : c'est-là que, nuds & d'un pas grave, se rendent une douzaine de Conseillers d'Etat : arrivés dans cette Chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou ; & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibère sur les affaires d'Etat. Mais vous ne riez pas ? dit le Ministre au Seigneur le plus près de lui. C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc ? reprit le Ministre : *C'est un Pays où les Cruches seules tiennent conseil.*

fication précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, se transmettre exactement leurs idées ; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient ; & les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile & si désirable est peut-être impossible. Ce n'est point aux Philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues ; & le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots ; ensuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entre eux ; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur ; ces erreurs se sont multipliées, & en se multipliant, se sont tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine & un travail infini, d'en suivre & d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique : il s'y glisse d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne sont pas aperçues ; on calcule d'après ses premiers calculs ; de proposition en proposition, l'on arrive à des conséquences entièrement ridicules. On en sent l'absurdité ; mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur ? pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs : malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissants s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugemens ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions ou dans l'ignorance, soit de certains faits, soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc par essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugemens sont donc l'effet de causes accidentelles, qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident ; d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste.

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche maintenant d'avancer que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que l'esprit peut être considéré comme la faculté productrice de nos pensées; & l'esprit, en ce sens, n'est que sensibilité & mémoire: ou l'esprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés; & dans cette seconde signification, l'esprit n'est qu'un assemblage de pensées, & peut se subdiviser dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aspects sous lesquels se présente l'esprit considéré en lui-même: examinons maintenant ce que c'est que l'esprit par rapport à la société.



DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.



A Science n'est que le souvenir ou des faits ou des idées d'autrui: l'*Esprit*, distingué de la Science, est donc une assemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'esprit est juste; elle est même très-instructive pour un Philosophe; mais elle ne peut être généralement adoptée: il faut au Public une définition qui le mette à portée de comparer les différents esprits entr'eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, si l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le Public mesurerait-il l'étendue d'esprit d'un homme? qui donneroit au Public une liste exacte des idées de cet homme? & comment distinguer en lui la science & l'esprit?

Supposons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue : il faudroit que le Public, pour savoir si je mérite réellement à cet égard, le titre de second inventeur, fût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu : connoissance qu'il ne ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothèse impossible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'espece des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le Public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont, en général, tous les Artistes.

Quelque frivole que paroisse un Art, cet Art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écilière : *Que de choses dans un menuet !* Il est certain que ce danseur apercevoit alors, dans la manière de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires, (a) & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'Art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui fait si l'Art de la déclamation ne suppose point dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en employe un Politique pour former un système du gouvernement ? Qui peut assurer, lorsqu'on consulte nos bons Romains, que, dans les gestes, la parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du mon-

(a) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *De quel Pays êtes-vous ?* lui demande Marcel. *Je suis Anglois...* Vous, Anglois ! lui replique Marcel :

Vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave d'un Electeur.

de, & qu'en des genres très-différents, la Le Couvreur & Ninon de l'Enclos n'ayent eu autant d'esprit qu'Arif-tote & Solon ?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition, mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un Art, celles que cette même ignorance lui donne : mais supposons qu'on pût, à cet égard, détromper le Public, je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à sa manière de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un Art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir ; 1°. parce que le dénombrement en est impossible à faire ; 2°. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître, c'est-à-dire, par rapport à la société. Or, sous cet aspect, je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage, plus ou moins nombreux, non-seulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéressantes pour le Public, & que c'est moins au nombre & à la finesse, qu'au choix heureux des nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre, pourquoi le Public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands esprits ? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables ni comme instructives, & qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer : or, l'intérêt (b) préside à tous nos jugements. Si le Public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de

(b) Le vulgaire restreint communément la signification de ce mot *intéressé* au seul amour de l'argent : le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un

sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité ; & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peferoit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit : le Public n'est que l'assemblage de tous les Particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugemens.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doit être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de nos jugemens, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentimens, & par conséquent, de leurs intérêts.

Il seroit, en effet, bien singulier que l'intérêt général (c) eût mis le prix aux différentes actions des hommes ; qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au Public, & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles : & prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles : ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes : je veux dire toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes ou devenues trop familières, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareilles idées n'ont presque point d'existence, & ne peuvent, pour ainsi dire, porter qu'un instant le nom d'in-

(c) On sent que je parle ici en qualité de Politique, & non de Théologien.

différentes ; leur durée ou leur succession, qui les rend ennuyeuse, les fait bientôt rentrer dans la classe des idées nuisibles.

Pour faire sentir combien cette manière de considérer l'esprit est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matière de morale qu'en matière d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des Particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des Nations ; qu'ainsi c'est toujours, de la part du Public comme des Particuliers, l'amour ou la reconnaissance qui loue la haine ou la vengeance qui méprise.

Pour démontrer cette vérité & faire apercevoir l'exakte & perpétuelle ressemblance de nos manières de juger, soit les actions, soit les idées des hommes, je considérerai la probité & l'esprit à différents égards, & relativement, 1°. à un Particulier, 2°. à une petite société, 3°. à une Nation, 4°. aux différents siècles & aux différents Pays, 5°. à l'univers entier ; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, sous chacun de ces points de vue, l'intérêt est l'unique juge de la probité & de l'esprit.



CHAPITRE II.

De la Probité, par rapport à un Particulier.

Ce n'est point de la vraie probité, c'est-à-dire, de la probité par rapport au Public, dont il s'agit dans ce Chapitre ; mais simplement de la probité considérée relativement à chaque Particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque Particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui sont utiles : je dis l'habitude, parce que ce n'est point une seule action honnête, non plus qu'une seule idée ingénieuse, qui nous obtiennent le titre de vertueux

ou de spirituel. On fait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de stupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, si l'on rapproche certaines actions de sa vie, ne paroisse doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils sont incapables; ils ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. L'homme absolument conséquent n'existe point encore; & c'est pourquoi rien de parfait sur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'est donc à l'habitude des actions qui lui sont utiles, qu'un Particulier donne le nom de probité; je dis des actions, parce qu'on n'est point juge des intentions. Comment le seroit-on? Une action n'est presque jamais l'effet d'un sentiment; nous ignorons souvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme estimable & pauvre: il fait, sans doute, une bonne action; mais cette action est-elle uniquement l'effet du désir de faire un heureux? La pitié, l'espoir de la reconnaissance, la vanité même, tous ces divers motifs, séparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à son insu, l'avoir déterminé à cette action louable? Or, si le plus souvent l'on ignore soi-même les motifs de son bienfait, comment le Public les appercevrait-il? Ce n'est donc que par les actions des hommes que le Public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette manière de juger est encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de passion pour la vertu, mais il aime; il a trente degrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un assassin: dans cette hypothèse, il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions, est quelquefois le moins passionné pour la vertu.

Aussi tout Philosophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonstances dans lesquelles

ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur ou un imbécille dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, considérée par rapport à chaque Particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un désir vif de la gloire & de l'estime, inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être, (a) ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un Juge about un coupable, un Ministre élève aux honneurs un Sujet indigne; l'un & l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés: mais que le Juge punisse, que le Ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

(a) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. Il n'est, dit Hobbes, dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste: & dans l'état polé, que l'homme en crédit. Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colère & des coups d'un enfant; il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent; on le traite de brutal.

Si les Moines, chargés, sous la première race, d'écrire la vie de nos Rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils ne désignèrent les autres regnes que par ces mots *NIHIL FECIT*, & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéants* à des Princes très-estimables, c'est qu'un Moine est un homme, & que tout homme ne prend, dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

Les Chrétiens, qui donnoient, avec justice, le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les Païens, ne donnerent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent, à leur tour, sur ces mêmes Païens? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au Public qui ne soit blâmée de quelque société particulière à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il sonde, avec une attention scrupuleuse, tous les replis de son ame, ne s'apercevra pas que c'est uniquement à la manière différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices & ses vertus? (b) que

(b) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, & qui, pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire, forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, est celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle agréable: c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il refuse tout secours aux malheureux. Or, ces deux hommes, si différents, tendent cependant tous deux à leur plaisir, & sont tous par le même ressort. Mais, dira-t-on, si l'on

fait tout pour soi, l'on ne doit donc point de reconnaissance à ses bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'est-il pas en droit d'en exiger; autrement ce seroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. Les Germains, dit Tacite, sont & reçoivent des présents, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnaissance. C'est en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le Public impose, avec raison, aux obligés le devoir de la reconnaissance.

tous les hommes sont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'est la diversité des passions & des goûts, dont les uns sont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices? Sans mépriser le vicieux, il faut le plaindre, se féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces passions, qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin, on obéit toujours à son intérêt; & delà l'injustice de tous nos jugemens, & ces noms de juste & d'injuste prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au désavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est, sur la terre, le puissant enchanteur qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la paille des herbes? „ Fuyons, disent-ils, cet animal vorace & cruel, ce monstre, dont la gueule engloutit „ à la fois, & nous, & nos Cités. Que ne prend-il exemple sur le lion & le tigre? ces animaux bienfaiteurs ne détruisent point nos habitations; ils ne se repaissent point de notre sang; justes vengeurs du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés que le mouton exerce „ sur nous. „ C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets: le lion est à nos yeux l'animal cruel; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique: que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitants.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur du mérite des actions des hommes; & qu'ainsi la probité, par rapport à un Particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce Particulier.

CHAPITRE III.

De l'Esprit, par rapport à un Particulier.

TRANSPORTONS maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions, l'on sera contraint d'avouer que chaque Particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le Pilote, le Médecin & l'Ingénieur auront plus d'estime pour le Constructeur de vaisseau, le Botaniste & le Mécanicien, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le Libraire, l'Orfèvre & le Maçon, qui leur préféreront toujours le Romancier, le Dessinateur & l'Architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts. (a) Une femme tendre fera plus de cas d'un Roman que d'un Livre de métaphysique: un homme tel que Charles XII préfé-

(a) Pour se moquer d'une grande paroleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent

questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite: *Etes-vous, lui dit-on, contente de votre présentation? Qu'il est charmant!* répondit-elle, *qu'il a d'esprit!* A cette exclamation, chacun éclata de rire: ce grand esprit, c'étoit un muet.

rera l'Histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage: l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêt.

Il est des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniâtreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles: de ce nombre, sont quelques esprits philosophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formés des opinions & rougir d'en changer; ces deux sortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends presque tous, qui sont animés d'une vanité moins noble; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs, (b) & propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. Delà cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite: (c) delà cet attrait

(b) Tous ceux dont l'esprit est borné décrivent, sans cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner, & de penser en tout d'une manière trop abstraite. « Nous n'accorderons jamais, dit M. Hume, qu'une chose est juste, lorsqu'elle passe notre faible conception. » La différence, ajoute cet illustre Philosophe, de l'homme commun à l'homme de génie, se remarque principalement dans le plus ou le moins de profondeur des principes sur lesquels ils fondent leurs idées: avec la plupart des hommes tout jugement est particulier; ils ne portent point leurs vues jusques aux propositions universelles; toute idée générale est obscure pour eux.

(c) Les fots, s'ils en avoient la puissance, banniroient vo-

puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire : delà cette maniere sûre de juger du caractère & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis ; un sot, en effet, n'a jamais que de sots amis ; toute liaison d'amitié, lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienfaisance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou sur quelque autre motif pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentiments entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente ; (d) voilà pourquoi les Auguste, les Mécène, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteste la vérité : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive & répulsive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres. (e) Qu'on transporte à Constantinople un

Philosophe,

Ioniers les gens d'esprit de leur société, & répéteroient, d'après les Ephésiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille excellent ailleurs.*

(d) A la Cour, les Grands ont d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(e) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez foux & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le Magistrat à sévir contre l'Ecrivain, qui, don-

nant à la Musique Italienne la préférence sur la Musique Francoise, étoit d'un avis différent du leur ? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de Religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est, en général, redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une Religion différente de la sienne, c'est, dit-il, un homme, qui, sur ces matieres, a d'autres opinions que moi ; pour-

quoi

Philosophe, qui, n'étant point éclairé par les lumieres de la révélation, ne peut suivre que les lumieres de la raison ; que ce Philosophe nie la mission de Mahomet, les visions & les prétendus miracles de ce Prophete ; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Musulmans n'aient de l'éloignement pour ce Philosophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme ? En vain diroit-il que, dans une pareille Religion, il est absurde de croire aux miracles dont on n'est pas soi-même le témoin ; & que s'il y a toujours plus à parier pour un mensonge que pour un miracle, (f) les croire trop facilement, c'est moins croire en Dieu qu'àux imposteurs ; en vain repré- senteroit-il que, si Dieu eût voulu annoncer la mission de Mahomet, il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raison la moins exercée : quelques raisons que ce Philosophe apportât de son incrédulité, il n'obtiendrait jamais la réputation de sage & d'honnête, auprès de ces bons Musulmans, qu'en devenant assez imbécille pour croire des choses absurdes, ou assez faux pour feindre de les croire. Tant il est vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les sots qu'avec des sottises.

quoi le persécutoirois-je ? L'Evangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les prisons à la conversion des hommes. La vraie Religion n'a jamais dressé d'échafauds ; ce sont quelquefois ses Ministres, qui, pour venger leur orgueil, blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des Peuples & des Princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les Prêtres Egyptiens font de la Reine Néphé, dans Séthos : Loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution,

par les conseils d'une pitié mal-entendue, elle n'a, disent-ils, tiré de la Religion que des maximes de douceur ; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les Dieux.

(f) Comment, dans une telle Religion, le témoin d'un miracle ne seroit-il pas suspect ? Il faut, dit Mr. de Fontenelle, être si fort en garde contre soi-même pour raconter un fait précisément comme on l'a vu, c'est-à-dire, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'est jamais surpris en mensonge, est, à coup sûr, un menteur.

D

Si le Sauvage du Canada nous préfère aux autres Peuples de l'Europe, c'est que nous nous prêtons davantage à ses mœurs, à son genre de vie ; c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorsqu'il dit : *C'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans les autres ; & c'est la raison pour laquelle les César, les Alexandre, & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes sous leurs ordres. Un Prince est habile, il prend en main le sceptre ; à peine est-il monté sur le Trône, que toutes les places se trouvent remplies par des hommes supérieurs : le Prince ne les a point formés ; il semble même les avoir pris au hasard ; mais, forcé de n'estimer & de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien, il est, par cette raison, toujours nécessité à faire de bons choix. Un Prince, au contraire, est peu éclairé : contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables Princes, qui souvent a fait substituer les plus grandes places de fots en fots durant plusieurs siècles. Aussi les Peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que sur le talent des hommes qu'il emploie, & sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un Monarque stupide, disoit la Reine Christine, toute sa Cour ou l'est ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On fait ce mot d'un Cardinal ; après la nomination du Pape, ce Cardinal s'approche du saint Pere, & lui dit : *Vous voilà élu Pape ; voici la dernière fois que vous entendrez la vérité : séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de Courtisans, sans doute, sont doués de l'esprit & du courage nécessaires pour tenir un pareil discours ; mais la plupart d'entre

eux, semblables à ces Peuples, qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé d'un intérêt de cette espèce, n'estime & même ne sent que les idées analogues aux siennes : aussi la baguette, propre à découvrir un mérite naissant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'esprit, parce qu'il n'y a que le Lapidaire qui se connoisse en diamants bruts, & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui dans le jeune Churchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangère à notre manière de voir & de sentir, nous semble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaste & grand, paroît cependant d'une exécution facile au grand Ministre, sera traité par un Ministre ordinaire, de fou, d'insensé ; & ce projet, pour me servir de la phrase usitée parmi les fots, sera renvoyé à la République de Platon. Voilà la raison pour laquelle, en certains pays, où les esprits, énervés par la superstition, sont paresseux & peu capables de grandes entreprises, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorsqu'on dit de lui : *C'est un homme qui veut réformer l'Etat* : Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement des ces Pays, & par conséquent, la nécessité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber sur les moqueurs. Il en est de ces Peuples comme de ces plaisants subalternes (g) qui croient déshonorer un homme lorsqu'ils disent de lui, d'un ton sottement malin : *C'est un Romain, c'est un esprit* : Raillerie, qui, rappelée à son sens précis, apprend

(g) Les Bourgeois opulents ajoutent, en dérision, qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : C'est, répond le Poète Saadi, parce que l'homme d'esprit suit le prix des richesses,

& que le riche ignore le prix des lumières. D'ailleurs, comment la richesse estimerait-elle la science ? Le savant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans son enfance ; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

seulement que cet homme ne leur ressemble point, c'est-à-dire, qu'il n'est ni sot, ni frippon. Combien un esprit attentif n'entend-il pas, dans les conversations, de ces aveux imbécilles & de ces phrases absurdes, qui, réduites à leur signification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient ? Aussi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'estime comme au mépris d'un Particulier dont l'éloge ou la critique ne signifie rien, sinon que cet homme pense ou ne pense pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour constater cette vérité, il faut l'appuyer sur des preuves de pur raisonnement.

CHAPITRE IV.

De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.

DEUX causes, également puissantes, nous y déterminent : l'une est la vanité, & l'autre est la paresse. Je dis la vanité, parce que le désir de l'estime est commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaisir d'être admiré, le mérite de mépriser l'admiration ; mais ce mépris n'est pas vrai, & jamais l'admirateur n'est stupide aux yeux de l'admiré : or, si tous les hommes sont avides d'estime, chacun d'eux, instruit par l'expérience que ses idées ne paroîtront estimables ou méprisables aux autres, qu'autant qu'elles seront conformes ou contraires à leurs opinions ; il s'ensuit qu'inspiré par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'estimer dans les autres une conformité d'idées qui l'assure de leur estime, & de haïr en eux une opposition d'idées, garant sûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de la haine.

Mais, dans la supposition même qu'un homme fît, à

l'amour de la vérité, le sacrifice de sa vanité, si cet homme n'est point animé du désir le plus vif de s'instruire, je dis que sa paresse ne lui permet d'avoir, pour des opinions contraires aux siennes, qu'une estime sur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *estime sur parole*, je distinguerai deux sortes d'estime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du respect qu'on a pour l'opinion publique, (a) ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines personnes, & que je nomme *estime sur parole*. Telle est celle que certaines gens conçoivent pour des Romains très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns des nos Ecrivains célèbres. Telle est encore l'admiration qu'on a pour les Descartes & les Newton ; admiration qui, dans la plupart des hommes, est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée ; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs respectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination ; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'associer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette sorte d'estime, dont notre ignorance nous force à faire souvent usage, est, par là même, la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espèce d'estime est celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impression que j'appelle *estime sentie*, la seule véritable & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées analogues

(a) Mr. de la Fontaine n'avoit que cette espèce d'estime pour la Philosophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce sujet, qu'un jour la Fontaine lui dit : *Avouer que ce Platon étoit un grand Philosophe* Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes ? lui répondit Fontenelle. *Oh ! non, il est d'une obscurité impénétrable* Ne trouvez-vous pas qu'il se contredit ? Oh, vraiment, reprit la Fontaine, ce n'est qu'un Sophiste. Puis, tout-à-coup, oubliant les aveux qu'il venoit de faire : Platon, reprit-il, place si bien ses personnages ! Socrate étoit sur le Pyrée, lorsqu'Alcibiade, la tête couronnée de fleurs Oh, ce Platon étoit un grand Philosophe !

aux nôtres, il suffit de remarquer que c'est, comme le prouve sensiblement la Géométrie, par l'analogie & les rapports secrets que les idées, déjà connues, ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoissance de ces dernières, & que c'est en suivant la progression de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, seroient pour nous des idées intelligibles. Mais, dira-t-on, il n'est point d'idées qui n'ayent nécessairement entre elles quelque rapport, sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorsqu'il est immédiat, le faible desir que chacun a de s'instruire, le rend capable de l'attention que suppose l'intelligence de pareilles idées; mais, s'il est éloigné, comme il l'est presque toujours lorsqu'il s'agit de ces opinions qui sont le résultat d'un grand nombre d'idées & de sentiments différents, il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire, & qu'on ne se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir, la paresse ne nous permettra jamais de concevoir, ni, par conséquent, d'avoir d'estime sentie pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Peu d'hommes ont le loisir de s'instruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé : occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine sphere d'idées; aussi préfère-t-il la Bibliothèque bleue aux Ecrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault & du Cardinal de Retz.

Aussi dans ces jours de réjouissances publiques où le spectacle s'ouvre gratis, les Comédiens, ayant alors d'autres spectateurs à amuser, donneront plutôt *Dom Saphet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Misanthrope*. Ce que je dis du Peuple, peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires & mille plaisirs; les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie avec leur esprit, que le *Misanthrope* avec l'esprit du Peuple. Aussi préféreront-ils en général la lecture d'un Roman à celle de Locke. C'est par ce même principe des analogies qu'on explique comment les savants & même les gens d'esprit ont donné à

des Auteurs moins estimés la préférence sur ceux qui le sont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre Poète? pourquoi Heinſius (b) & Corneille faisoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile? par quelle raison Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? pourquoi Scaliger (c) regardoit-il Homère & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvenal? C'est que l'estime plus ou moins grande qu'on a pour un Auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ses idées ont avec celles de son Lecteur.

Que, dans un ouvrage manuscrit, & sur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge, séparément, dix hommes d'esprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux soulignera des endroits différents; & que si l'on confronte ensuite les endroits approuvés avec l'esprit & le caractère de chaque approbateur, on sentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à sa manière de voir & de sentir, & que l'esprit est, si j'ose le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Si le savant Abbé de Longuerue, comme il le disoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Augustin, sinon que le cheval de Troie étoit une machine de guerre; & si, dans le Roman de Cléopâtre, un Avocat célèbre ne voyoit rien d'intéressant que les nullités du mariage d'Elise avec Artaban, il faut avouer que la seule différence qui se trouve à cet égard, entre les savants ou les gens d'esprit, & les hommes ordinaires, c'est que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur sphere d'analogies est beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'esprit très-différent du sien? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées

(b) » Lucain, disoit Heinſius, est, à l'égard des autres Poètes, ce qu'un cheval superbe & hennissant fièrement, est à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble déceit le goût

» qu'ils ont pour la servitude. (c) Scaliger cite, comme détestable, la dix-septième Ode du quatrième Livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton ; un Quinaut, un Machiavel ; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espèce d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement effayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinaut comme un ramailler insupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs, tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal ; & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se feront procurer.

Or, si les hommes supérieurs, entièrement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur ; tout Auteur, qui donne au Public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire ; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'Auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit ; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*estime sentie* que pour cette espèce d'idées ; & de là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même ; opinion que les Moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, &

par conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre. (d) La Duchesse de la Ferté disoit un jour à Madame de Staël : *Il faut l'avouer, ma chère amie, je ne trouve que moi qui aye toujours raison.* (e) Écoutez le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, le Marabout : lorsque dans l'assemblée du Peuple, ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la Duchesse de la Ferté : *Peuples, je vous l'assure, moi seul j'ai toujours raison ?* Chacun se croit donc un esprit supérieur, & les fors ne sont pas ceux qui s'en croient le moins : (f) c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands, qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naissance, des dignités & de l'esprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étrener.

(d) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais Livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions ; qu'il voudroit imposer silence à l'homme, & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux Hérétiques. Si dans un procès, disent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des Factums pour soutenir son droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties, comme une preuve de l'injustice de sa cause ?

(e) Voyez les *Mémoires de Madame de Staël*.

(f) Quelle présomption, di-

sent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'esprit ! Quelle supériorité ne se croient-ils pas sur les autres hommes ? Mais, leur répondroit d'être le plus vite des cerfs, seroit sans doute un orgueilleux ; mais, sans blesser la modestie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue ; vous n'avez ni lu ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'esprit qu'un homme qui s'est donné beaucoup de peine pour acquérir des connoissances ? Vous l'accusez de présomption : & c'est vous, qui, sans étude & sans réflexion, voulez marcher son égal. A votre avis, qui des deux est présomptueux ?

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu est d'une belle ame : cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une *estime sur parole*; ils ne font que donner à l'opinion publique, la préférence sur la leur, & convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables. (g)

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en Géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la Poésie il le cede aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire : mais je dis en même-temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoitra plus de supérieurs en ce même genre; & que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les Arts & les Sciences, soit par la variété de ses connoissances, le bon sens, l'usage du monde, ou par quelque autre avantage pareil, que tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit. (h)

(g) En Poésie, Fontenelle feroit, sans peine, convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien; mais il ne l'auroit pas sentie. Je suppose, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de Poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection : il est certain qu'il n'auroit, en ce genre, proposé d'autres regles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi-bien observées que Corneille; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand Poète que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faisoit, par conséquent,

que sacrifier son sentiment à celui du Public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espece d'estime que j'appelle *sentie*; mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

(h) On se loue de tout : les uns vantent leur stupidité sous le nom de bon sens; d'autres jouent leur beauté; quelques-uns enorgueillis de leurs richesses, mettent ces dons du hasard sur le compte de leur esprit & de leur prudence; la femme qui compte le soir avec son Cuisinier, se croit aussi es-

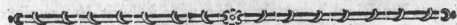
Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la Magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne, à cet égard, dans sa confiance : cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, l'on a découvert de combien de sentiments d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même & aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve point l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple ci-dessus rapporté, qu'au sortir de la Comédie le hasard rassemble trois Praticiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde : cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajourait que ce Corneille est, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole; il est certain, si l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la Poésie, que les deux autres Praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer le chicane à la Poésie : L'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesse & ses combinaisons, comme tout autre Art : Vraiment, répondroit le troisième, il n'est point d'Art plus difficile. Or, dans l'hypothèse très-admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces Praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes par la vanité & sur-tout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférentiellement aux autres, que le plus grand homme dans chaque Art est celui que chaque Artiste regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémistocle, où l'orgueil

timable qu'un Savant. Il n'est pas jusqu'à l'Imprimeur de *Romans*, & qui ne se croye aussi supérieur au dernier que l'Inqui ne méprise l'Imprimeur de *folio* l'est en masse à la brochure.

n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les Capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la première part, adjugea la seconde à Thémistocle, & le peuple crut à ors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des Capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée, & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport à un Particulier, c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce Particulier, soit comme instructives, soit comme agréables : d'où il suit que l'intérêt personnel, comme je m'étois proposé de le montrer, est, en ce genre, le seul juge du mérite des hommes.



CHAPITRE V.

De la probité, par rapport à une société particulière.

Sous ce point de vue, je dis que la probité n'est que l'habitude plus ou moins grande des actions particulièrement utiles à cette petite société. Ce n'est pas que certaines sociétés vertueuses ne paroissent souvent se dépouiller de leur propre intérêt pour porter sur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public ; mais elles ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, & par conséquent, qu'obéir, comme toute autre société, à la loi de l'intérêt personnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses ? Il lui est

aussi impossible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal. (a)

Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la Patrie ; il ne fit alors que céder à sa plus forte passion : c'est elle qui, l'éclairant sur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome, & l'empêcher de retomber sous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servit de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais, comme il est peu de Brutus & de sociétés composées de pareils hommes, c'est dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des sociétés, l'intérêt particulier est l'unique distributeur de l'estime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux sur un homme qui sacrifie tous ses biens pour sauver de la rigueur des loix un parent assassin : cet homme passera certainement, dans sa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il soit réellement très-injuste. Je dis très-injuste, parce que, si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une Nation, si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre, il est évident qu'une grâce accordée à un criminel est, envers le Public, une

(a) Les déclamations continuelles des Moralistes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoissance qu'ils en ont. Les hommes ne sont point méchants, mais soumis à leurs intérêts. Les cris des Moralistes ne changeront certainement pas ce ressort de l'Univers moral. Ce n'est donc point

de la méchanceté des hommes dont il faut se plaindre, mais de l'ignorance des Législateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en opposition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'est que leur législation & leur genre de vie leur inspiroient plus de probité.

injustice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grace. (b)

Qu'un Ministre, sourd aux sollicitations de ses parents & de ses amis, croye ne devoir élever aux premières places que des hommes du premier mérite : ce Ministre si juste passera certainement, dans sa société, pour un homme inutile, sans amitié, peut-être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siècle ; ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaisant, que lui prodigue la société dans laquelle il vit.

Que, par ses intrigues, un pere obtienne l'emploi de Général pour un fils incapable de commander ; ce pere sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête & bienfaisant : cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une Nation, ou du moins plusieurs de ses Provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille ?

Quoi de plus punissable, que des sollicitations contre lesquelles il est impossible qu'un Souverain soit toujours en garde ? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les Nations dans les plus grands mal-

(b) *Je ne suis coupable, dit Chilon mourant, que d'un seul crime : c'est d'avoir, pendant ma Magistrature, sauvé de la rigueur des Loix un criminel, mon meilleur ami.*

Je citerai encore, à ce sujet, un fait rapporté dans le Gulistan. Un Arabe va se plaindre au Sultan des violences que deux inconnus exercoient dans sa maison. Le Sultan s'y transporte, fait éteindre les lumières, saisir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau ; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite,

le Sultan fait rallumer les flambeaux, considère les corps des criminels, leve les mains & rend grâces à Dieu. Quelle faveur, lui dit son Visir, avez-vous donc reçue du Ciel ? ... Visir, répond le Sultan, j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrit d'un manteau le visage de ces malheureux : j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fit manquer à la justice que je dois à mes Sujets. Juge si je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juste, sans être parricide.

heurs, sont des sources intarissables de calamités ; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les Peuples qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté. & déclarant tous les Citoyens enfants de l'Etat. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision d'un Peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindroient, à la fin, dans les âmes toute espèce d'amour pour la Patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisamment que, devant le Tribunal d'une petite société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes : aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet Ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête, effrayé de l'ascendant que doit nécessairement avoir sur lui l'opinion des sociétés dans lesquelles il vit, peut craindre, avec raison, d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matière sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions, & d'éviter les pièges que l'intérêt des sociétés particulières tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans lesquels il ne l'a que trop souvent surprise.

CHAPITRE VI.

Des Moyens de s'assurer de la Vertu.

UN homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un Prince à mille places à donner, il faut les remplir, il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la

justice (a) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par la sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur, il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

Dans les Cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté, & de sottise à la vérité qu'on y regarde du moins, comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle?

Elle y est dangereuse; & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des Princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Louis XV. Les Comédiens avoient joué le premier sur le Théâtre; les Courtisans exhortoient le Prince à les punir: *Non*, dit-il, *ils me rendent justice; ils me croient digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération imité depuis par Mr. le Duc d'.... Ce Prince, forcé de mettre quelques impositions sur une Province, & fatigué des remontrances d'un Député des Etats de cette Province, lui répondit avec vivacité. *Et quelles sont vos forces, pour vous opposer à mes volontés? Que pouvez-vous faire?... Obéir & haïr*, répliqua le Député. Réponse noble qui fait également honneur au Député & au Prince. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même Prince avoit une maîtresse; un Gentilhomme la lui avoit enlevée; le Prince étoit piqué, & ses favoris l'excitoient à la vengeance. *Punissez*, disoient-ils, *un insolent....* Je fais, leur

(a) On couvroit, dans certains Pays, d'une peau d'âne, les hommes en place, pour leur appren-

dre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou fauveur, mais tout à la justice.

leur répondit-il, *que la vengeance m'est facile; un mot suffisoit pour me défaire d'un rival, & c'est qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare; la vérité est ordinairement trop mal accueillie des Princes & des Grands, pour séjourner long-temps dans les Cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la bassesse & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses, &c; par conséquent, plus criminelles aux yeux d'un Prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui? Non que jé prenne ici le parti des libelles: mais enfin une flatterie peut, à son insu, détourner un Prince du chemin de la vertu, lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au Trône. (b) Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux sociétés particulières de la Cour. Ce n'est, peut-être, qu'en vivant loin de ces sociétés, qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique, (c) sans avoir une connoissance profonde des véri-

(b) » Ce n'est point, dit le Poète Saadi, la voix timide des Ministres qui doit porter à l'oreille des Rois les plaintes des malheureux; il faut que le cri du Peuple puisse directement percer jusqu'au Trône. »

(c) Conséquemment à ce principe, Mr. de Fontenelle a défini le mensonge: *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme sort du lit d'une femme, il en ren-

contre le mari: *D'où venez-vous?* lui dit celui-ci. Que lui répondre? lui doit-on alors la vérité? *Non*, dit Mr. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'est utile à personne.* Or, la vérité elle-même est soumise au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'Histoire, à l'étude des Sciences & des Arts; elle doit se présenter aux Grands, & même arracher le voile qui cou-

tables intérêts de ce Public, par conséquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'est jamais le partage de la stupidité; une probité sans lumières n'est, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard; 1°. parce qu'il n'est point juge des intentions; 2°. parce qu'il ne prend, dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

S'il soustrait à la mort celui qui, par malheur, tue son ami à la chaste, ce n'est pas seulement à l'innocence de ses intentions qu'il fait grâce, puisque la loi condamne au supplice la Sentinelle qui s'est involontairement laissé surprendre au sommeil. Le Public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un Citoyen celle d'un autre Citoyen; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises & les malheurs auxquels l'exposerait une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la noblesse de l'ame les lumières de l'esprit. Quiconque rassemble en soi ces différents dons de la nature, se conduit toujours sur la boussole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les législations. Elle doit inspirer le Législateur, forcer les Peuples à se soumettre à ses loix; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous ses sentimens, jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les Particuliers. (d) Lorsqu'un vaisseau est surpris par de

vire en eux des défauts nuisibles au Public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuisent qu'à l'homme même. C'est l'affliger sans utilité; sous prétexte d'être vrai, c'est être méchant & brutal; c'est moins aimer la vérité, que se glorifier dans l'humiliation d'autrui.

(d) C'est ce principe, qui, chez les Arabes, a consacré

l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad, Gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette Ville des assassins qui l'infestoient, il se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontrerait la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger; il est conduit devant le Tribunal du Gouverneur; il essaye de le fléchir

longs calmes, que la famine a, d'une voix impérieuse, commandé de tirer au sort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords: ce vaisseau est l'emblème de chaque Nation; tout devient légitime & même vertueux pour le salut public.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil; mais uniquement de l'intérêt public: qui le consulterait toujours, ne ferait jamais que des actions, ou immédiatement utiles au Public, ou avantageuses aux Particuliers, sans être nuisibles à l'Etat. Or, de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux, donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général; il acquitte la taxe que la probité impose à la richesse.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la vertueuse opulence.

Qui se conduit par ce principe, peut se rendre à lui-même un témoignage avantageux de sa probité, peut se prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme: je dis mériter; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne suffit pas d'être vertueux; il faut, de plus, se trouver, comme les Codrus & les Régulus, heureusement placé dans des temps, des circonstances & des postes où nos actions puissent beaucoup influer sur le bien public. Dans toute autre position, la probité d'un Citoyen, toujours ignorée du Public, n'est, pour ainsi dire, qu'une qualité de société particulière, à l'usage seulement de ceux avec lesquels il vit.

C'est uniquement par ses talens qu'un homme privé peut se rendre utile & recommandable à sa Nation. Qu'importe au Public la probité d'un Particulier? cette probité ne lui est de presque aucune utilité. (e) Aussi juge-t-il les vivants comme la postérité juge les morts: elle ne s'in-

par ses larmes: Malheureux étranger, lui dit Ziad, je dois te paraître injuste, en punissant une convention à des ordres que tu as pu

ignorer; mais le salut de Basra dépend de ta mort: je pleure & te condamne. (e) Il est permis de faire l'éloge de son cœur & non celui

forme point si Juvenal étoit méchant, Ovide débauché ; Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguste dissimulé, & César la femme de tous les maris : c'est uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent, avec fureur, contre les vices domestiques d'un homme illustre, prouvent moins leur amour pour le bien public que leur envie contre les talents ; envie qui prend souvent, à leurs yeux, le masque d'une vertu, mais qui n'est, le plus souvent, qu'une envie déguisée, puisqu'un général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme sans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des sentiments dont ils se targuent, si on leur en découvroit le principe & la bassesse !

Peut-être le Public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos Auteurs font-ils quelquefois plus soigneux de la correction de leurs Ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple sur Averroës, ce Philosophe, qui se permettoit, dit-on, des friponneries, qu'il regardoit non-seulement comme peu nuisibles, mais même comme utiles à sa réputation : il donnoit, disoit-il, par-là le change à ses rivaux, détournoit adroitement sur ses mœurs les critiques qu'ils eussent faites de ses ouvrages ; critiques qui, sans doute, auroient porté à sa gloire de plus dangereuses atteintes.

J'ai, dans ce Chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux séductions des sociétés particulières, de conserver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différents ; & ce moyen consiste à prendre, dans toutes ses démarches, conseil de l'intérêt public.

de son esprit : c'est que le premier L'envie prévoit qu'un pareil élogier ne tire pas à conséquence. ge en obtiendra peu du Public.

CHAPITRE VII.

De l'esprit, par rapport aux sociétés particulières.

CE que j'ai dit de l'esprit par rapport à un seul homme, je le dis de l'esprit considéré par rapport aux sociétés particulières. Je ne répéterai donc point, à ce sujet, le détail fatigant des mêmes preuves ; je montrerai seulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque société, comme chaque Particulier, n'estime ou ne méprise les idées des autres sociétés, que par la convenance ou la disconvenance que ces idées ont avec ses passions, son genre d'esprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un Fakir dans un cercle de Sybarites, ce Fakir n'y sera-t-il pas regardé avec cette pitié méprisante que des ames sensuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels, pour courir après des biens imaginaires ? Que je fasse pénétrer un Conquérant dans la retraite des Philosophes ; qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes, qu'il ne les considère avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui se dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puissance a pour la foiblesse ? Mais qu'à son tour, je transporte ce Conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le Stoïcien outragé, toi qui méprises des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mépris ; que rien ne paroît grand sur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'est du pied des cedres, où s'affie le voyageur, que leur faite semble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes-futaies rampent comme la bruyère, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé sur des plaines. C'est ainsi que l'orgueil blessé du Stoïcien se vengera du dédain de

l'ambitieux, & qu'en général se traiteront tous ceux qui seront animés de passions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'histoire nous peint cette célèbre Cléopâtre, qui, par la multiplicité de ses beautés, les charmes de son esprit, la variété de ses caresses, faisoit goûter chaque jour à son amant les délices de l'inconstance, & dont enfin la première jouissance n'étoit, dit Echard, qu'une première faveur; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes, dont la vieillesse & la laideur assurent la chasteté; on y méprisera ses grâces & ses talents: à l'abri de la séduction, sous l'égide de la laideur, ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse; avec quelle peine, quand on est belle, on résiste au desir de mettre un amant dans la confidence de mille appas secrets; elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ses faiblesses au rang des plus grands crimes. Mais, si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes, elle y sera traitée sans aucun des ménagements que la jeunesse & la beauté doivent à la vieillesse & à la laideur. Pour se venger de sa prudence, on lui dira que la belle qui cède à l'amour, & la laide qui lui résiste, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgrâces; & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite & même sans orgueil, de quoi t'applaudis-tu? des honneurs qu'on te rend? Mais, ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même; si tu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du Souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élèvent de la fange des marécages; soutenues dans les airs, elles s'y changent en nu-

ges éclatants; elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil; l'astre se couche, l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent, trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre IV, à ne sentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre? Si l'étude d'une Science ou d'un Art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés que nous ignorerions sans cette étude, c'est donc pour la Science & l'Art que nous cultivons, que nous avons nécessairement le plus de cette estime que j'appelle *sentie*.

Notre estime, pour les autres Arts ou Sciences, est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la Science ou l'Art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le Géomètre a communément plus d'estime pour le Physicien que pour le Poète, qui doit en accorder davantage à l'Orateur qu'au Géomètre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres, en des genres différents, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidèlement acquittée que le mépris,) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de Mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à soi, & croit les mériter seul. Le Romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention & de délicatesse dans l'esprit; le Métaphysicien se voit comme la source de l'évidence & le confident de la nature: Moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées, & découvrir le germe des événements qui se développent journellement dans le monde physique & moral, & c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le Poète, qui regarde les Métaphysiciens comme des foux

sérieux, les assure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée, ils n'ont, pour y puiser, que le fœcu des Danaïdes; que les découvertes de leur esprit sont douteuses, mais que les agréments du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & si, dans une pareille contestation, ils prenoient un Politique pour arbitre: Apprenez, leur diroit-il à tous, que les Sciences & les Arts ne sont que de sérieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à son esprit: mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & sensé; tout autre objet est petit, & tout ce qui est petit est méprisable: d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un Physicien prêtât l'oreille à cette conclusion: Tu te trompes, repliqueroit-il à ce Politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considère, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des Peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une boussole; l'Amérique se découvre, l'on fouille ses mines, mille vaisseaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, & la face du monde politique est changée. Toujours occupé de grands objets, si je me recueille dans le silence & la solitude, ce n'est point pour y étudier les petites révolutions des Gouvernements, mais celles de l'univers; ce n'est point pour y pénétrer les frivoles secrets des Cours, mais ceux de la Nature: je découvre comment les mers ont formé les montagnes & se sont répandues sur la terre; je mesure, & la force qui meut les astres, & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du ciel: je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du

mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite: le plus grand Législateur n'est, à mes yeux, que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnements chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable; & comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se déprisent réciproquement, sans s'apercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour ses pareils, devient le jouet & la risée de ce même Public dont il devroit être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un Fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices; il ne voit rien d'admirable sur la terre, que la finesse & le mélange des couleurs, dont il a, par sa culture, forcé la nature à les peindre: chacun est ce Fleuriste; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'apercevoir que, si, dans tous les instants de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même degré; c'est toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier, qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermomètre de son estime: aussi tout homme dont les idées ne sont point analogues à celles de sa société, en est-il toujours méprisé.

Le Philosophe, qui vivra avec des petits-maîtres, sera l'imbécille & le ridicule de leur société; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets passeront pour d'excellents mots: car le succès des plaisanteries dépend moins de la finesse d'esprit de leur Auteur, que de son attention à ne ridiculiser que les idées désagréables à sa société. Il en est des plaisanteries comme des ouvrages de parti; elles sont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuste des sociétés particulières les unes pour les autres, est donc, comme le mépris de Particulier à Particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil sans doute condamnable, mais nécessaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil est le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni espérer de le détruire, ni même tenter de l'affaiblir, mais seulement de le diriger aux choses honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, sans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général ; car la justice de nos jugements & de nos actions n'est jamais que la rencontre heureuse de notre intérêt avec l'intérêt public. (a)

Si l'estime, que les diverses sociétés ont pour certains sentiments & certaines Sciences, est différente selon la diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent, qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet ; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang, ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état ? Qu'un Homme de guerre, un Négociant, diffèrent devant des gens de robe ; l'un, sur l'art des sièges, des campements & des évolutions militaires ; l'autre, sur le commerce de l'indigo, de la soie, du sucre & du cacao, ils seront écoutés avec moins de plaisir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du Palais, des prérogatives de la Magistrature,

(a) L'intérêt ne nous présente, des objets, que les faces sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'est pas tant à la justice de son esprit, à la justice de son caractère, qu'il en faut faire honneur, qu'au hasard qui nous place dans des cir-

constances où nous avons intérêt de voir comme le Public. Qui s'examine profondément, se surprend trop souvent en erreur, pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumières, il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la fanté ; quand on en a, l'on ne s'en aperçoit point.

& de la manière de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intéressants pour eux.

En général, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque mérite qu'ait un Bourgeois, il sera toujours méprisé d'un homme en place, si cet homme en place est stupide ; quoiqu'il n'y ait, dit Domat, qu'une distinction civile entre le Bourgeois & le grand Seigneur, & une distinction naturelle entre l'homme d'esprit & le grand Seigneur stupide.

C'est donc toujours l'intérêt personnel, modifié selon la différence de nos besoins, de nos passions, de notre genre d'esprit & de nos conditions, qui, se combinant dans les diverses sociétés, d'un nombre infini de manières, produit l'étonnante diversité des opinions.

C'est conséquemment à cette variété d'intérêt que chaque société a son ton, sa manière particulière de juger, & son grand esprit dont elle feroit volontiers un Dieu, si la crainte des jugements du Public ne s'opposoit à cette apothéose.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'affortir. Aussi n'est-il point de stupide, s'il apporte une certaine attention au choix de sa société, qui n'y puisse passer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs sincères ; aussi n'est-il point d'homme d'esprit, s'il se répand dans différentes sociétés, qui ne s'y voye successivement traité de fou, de sage, d'agréable, d'ennuyeux, de stupide & de spirituel.

La conclusion générale de ce que je viens de dire, c'est que l'intérêt personnel est, dans chaque société, l'unique appréciateur du mérite des choses & des personnes. Il ne me reste plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des sociétés particulières, telles que celle du grand monde, ne sont pas toujours les plus estimés du Public.



CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du Public, & de ceux des sociétés particulières.

P OUR découvrir la cause des jugemens différens que portent sur les même gens le Public & les sociétés particulières, il faut observer qu'une Nation n'est que l'assemblage des Citoyens qui la composent; que l'intérêt de chaque Citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que, semblable aux astres, qui, suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvemens principaux, dont le premier plus lent (a) leur est commun avec tout l'univers, & le second plus rapide leur est particulier, chaque société est aussi mue par deux différentes especes d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à-dire, avec la Nation; & le second, plus puissant, lui est absolument particulier.

Conséquemment à ces deux fortes d'intérêt, il est deux fortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulières.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le Commerce, la Politique, la Guerre, la Législation, les Sciences & les Arts: cette espece d'idées intéressantes pour chacun d'eux en particulier, est en conséquence la plus généralement, mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il est des sociétés, telles que les sociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particulièrement agréables, & dont l'intérêt personnel se trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre espece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société, c'est-à-dire, à ses

(a) Système des anciens Philosophes.

goûts, à ses aversions, à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable, par cette raison, au yeux de cette société, elle est communément assez indifférente à ceux du Public.

Cette distinction admise, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière espece, c'est-à-dire, d'idées particulièrement intéressantes pour les sociétés où il vit, y doit être, en conséquence, regardé comme très-spirituel: mais que cet homme s'offre aux yeux du Public, soit dans un Ouvrage, soit dans une grande place, il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéressantes, il sera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé: mais qu'il s'offre aux yeux du Public, soit dans un Ouvrage, soit dans une grande place, étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux & même désagréable dans l'atelier du Sculpteur, qui, élevé dans la Place publique, devient l'admiration des Citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en soi les idées de l'une & l'autre espece, & n'obtiendrait-on pas, à la fois, l'estime de la Nation & celle des gens du monde? C'est, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut se livrer pour acquérir des idées intéressantes pour le Public, ou pour les sociétés particulières, est absolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matière, mais voltiger incessamment de sujets en sujets; il faut avoir des connoissances très-variées, & dès lors très-superficielles; savoir de tout, sans perdre son temps à savoir parfaitement une chose; & donner, par conséquent, à son esprit plus de surface que de profondeur.

Or, le Public n'a nul intérêt d'estimer des hommes superficiellement universels: peut-être même ne leur rend-il point une exacte justice, & ne se donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différens.

Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent sa-

périeurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'esprit humain, le Public doit faire peu de cas de l'esprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'estime générale, donner à son esprit plus de profondeur que de surface, & concentrer, pour ainsi dire, dans un seul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de son esprit. Eh ! comment se partager entre ces deux genres d'étude, puisque la vie qu'il faut mener pour suivre l'un ou l'autre, est entièrement différente ? L'on n'a donc l'une de ces espèces d'esprit qu'exclusivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéressantes pour le Public, il faut, comme je le prouverai dans les Chapitres suivants, se recueillir dans le silence & la solitude ; il faut, au contraire, pour présenter aux sociétés particulières les idées les plus agréables pour elles, se jeter absolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puériles : je dis fausses, parce que tout homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement sa société comme l'univers par excellence ; il doit imiter les Nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur Religion, & même leurs habillements différents ; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de sa société, & tomber, en conséquence, dans les erreurs les plus grossières. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des sociétés particulières, doit nécessairement attacher trop d'estime & d'importance à des sordides.

Or, qui peut se flatter d'échapper, à cet égard, aux pièges de l'amour-propre, l'orsqu'on voit qu'il n'est point de Procureur dans son étude, de Conseiller dans sa chambre, de Marchand dans son comptoir, d'Officier dans sa garnison, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéresse ? (b)

(b) Quel Plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son Fac-rum, & ne la regarde pas comme plus sérieuse & plus importante que celle des Ouvrages

de Fontenelle & de tous les Philosophes qui ont écrit sur la connoissance du cœur & de l'esprit humain ? Les Ouvrages de ces derniers, dira-t-il,

Chacun peut s'appliquer ce conte de la Mere Jesus, qui, témoin d'une dispute entre la Discrète & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au Parloir : *Savez-vous que la Mere Cécile & la Mere Thérèse viennent de se brouiller ? Mais, vous êtes surpris ! Quoi ! tout de bon, vous ignoriez leur querelle ? Et d'où venez-vous donc ?* Nous sommes tous, plus ou moins, la Mere Jesus : ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper ; ce qu'elle pense, croit & dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit & le dit.

Comment un Courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la Cour, de ceux qui s'élèvent en crédit, ou qui tombent en disgrâce, & qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit, plus ou moins, affecté des mêmes idées ; comment, dis-je, ce Courtisan ne se persuaderait-il pas que les intrigues de la Cour sont, pour l'esprit humain, les objets les plus dignes de méditation, & les plus généralement intéressants ? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement ; que, dans un coin de son grenier, loge un Phi-

font amusants, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations, je citerai quelques lignes de la Préface d'un Livre intitulé : *Traité du Rossignol*. C'est l'Auteur qui parle :

„J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition de cet Ouvrage : aussi les gens qui pensent comme il faut, ont toujours senti que le plus grand plaisir & le plus pur qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on ressent en se rendant utile à la

„société : c'est le point de vue „qu'on doit avoir dans toutes „ses actions ; & celui qui ne „s'emploie pas, dans tout ce „qu'il peut, pour le bien gé- „néral, semble ignorer qu'il „est autant né pour l'avanta- „ge des autres que pour le sien „propre. Tels sont les motifs „qui m'ont engagé à donner au „Public ce *Traité de Rossignol*. „L'Auteur ajoute, quelques li- „gnes après : „L'amour du „bien public, qui m'a engagé „à mettre au jour cet Ouvra- „ge, ne m'a pas laissé oublier „qu'il devoit être écrit avec „franchise & sincérité.

Isofophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puériles & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne sont que de vieux enfants qui ne croient pas l'être ?

Un Courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner, il seroit comme ce Roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur Souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des Rois, trouva cette réponse si ridicule qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général, les Grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons ; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, & s'imaginer qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes, il ne les aperçoit, pour ainsi dire, que dans un lointain confus, il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'insensés. Il est, à cet égard, aussi fou que ce Géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour sa Patrie, dessina une Mappemonde, dont la surface étoit presque entièrement couverte par l'Empire de la Chine, sur les confins de laquelle on ne faisoit qu'apercevoir l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers, les autres n'y sont rien.

On voit donc que, forcé, pour se rendre agréable aux sociétés particulières, de se répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts & d'adopter mille préjugés, on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes & ridicules aux yeux du Public.

Au reste, je suis bien-aîné d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la Cour : les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz, & plusieurs autres hommes de leur espèce, prouvent que la frivolité n'est pas l'apparence nécessaire d'un rang élevé, & qu'il faut uniquement

entendre

entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce sont ceux-là que le Public, avec tant de raison, regarde comme des gens absolument vuides de sens ; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & exclusives sur le *bon ton* & le *bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son caillottage pour esprit, & le bon sens pour sottise.

CHAPITRE IX.

Du bon ton, & du bel usage.

TOUTE société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton* ; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & peut-être, tous les jargons différents ; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton*, que le genre de conversation, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'hommes en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des Arts & des Sciences telles que la Métaphysique, la Guerre, la Morale, le Commerce, la Politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressants pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit, le plus généralement intéressant n'est pas, comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit ; & celui

des gens d'esprit simplement comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les Payfans de diverses Provinces, qui parlent plus volontiers les patois de leur canton que la langue de leur Nation, mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres Provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de la Cour; non qu'un Bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractère des Rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance, à cet égard, est intéressante, la conversation d'un homme attaché à la Cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses Maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du Bourgeois. D'ailleurs, les gens du monde étant, en général, fort au-dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir; il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état: c'est ce qui rend, en général, les femmes de la Cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agréments, & pourquoi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que des femmes du monde.

Mais si le ton de la Cour est supérieur à celui de la Bourgeoise, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des Rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celle de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules

donnés ou rendus à un souper: or, de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier: ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation: en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On mérepandra, peut-être, qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en imposent, les empêchent de manifester leurs sentiments, & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme de bon sens. Le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un perfliffage ridicule. Ce ton, usité à la Cour, y fut, sans doute, introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire: dupes de ce perfliffage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque chose lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés: Les gens en place, pour détourner les Grands des affaires sérieuses & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *esprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, si, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots si admirés dans la bonne compagnie, on les traduisoit dans une autre langue, la traduction dissiperait le prestige, & la plupart de ces bons mots se trouveroient vuides de sens. Aussi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué, & répète-t-on souvent ce vers de la Comédie:

Quand le bon ton paroît, le bon sens se retire.

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, soient, à cet égard, infé-

rieurs aux gens d'esprit; ils leur font du moins supérieurs dans la maniere d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît, sans contredit, mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne soient ni nobles, ni bas, & que, dans un Pays où le Peuple est respecté, comme en Angleterre, on ne fasse, ni ne doive faire cette distinction: dans un Etat monarchique, où l'on n'a nulle considération pour le Peuple, il est certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, selon qu'ils sont usités ou rejetés à la Cour; & qu'ainsi l'expression des gens du monde doit toujours être élégante; aussi l'est-elle. Mais la plupart des Courtisans ne s'exerçant que sur des manieres frivoles, le Dictionnaire de la Langue noble est, par cette raison, très-court, & ne suffit pas même au genre du Roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres. (a)

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux Arts & à la Philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées: (b) d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, & qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matieres frivoles sur lesquelles ils

(a) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux Gens de Lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la premiere partie de l'éloquence: ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans des conversations

frivoles, l'avantage sur les Gens de Lettres; avantage qu'ils perdent lorsqu'ils écrivent, non-seulement parce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs Ecrits n'ont jamais que le style de leurs conversations, & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

(b) Je ne parle, dans ce Chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

sont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, & pour ainsi dire, un art particulier; supériorité qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exagèrent, par le respect mécanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur espece sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits?

On est vain, méprisant, & par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s'imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde; dans cette partie du monde, de Nation; dans la Nation, de Province; dans la Province, de Ville; dans la Ville, de société comparable à la sienne; qui ne se croie encore l'homme supérieur de sa société, & qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers. (c) Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, & quelque ridicule que le Public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine Philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remèdes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société, qui se voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une seule opinion, pourroit-il juger du mérite des choses?

(c) Voyez le *Pédant joué*, Comédie de Cyrano de Bergerac.

La vérité ne s'aperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une société, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chère ?

C'est par un effet de la même vanité que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'aperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le Roi éternue, tous les Courtisans sont, par politesse, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la Cour à la Ville, & de la Ville aux Provinces, tout l'Empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des Courtisans qui ne se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne se regardent, à cet égard, comme les possesseurs uniques du *bel usage*, & qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de Nations barbares, tous les particuliers & tous les Peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendent-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son Supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le *bel usage* est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour ; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du *bel usage* & de la décence, qu'un éventail à la main, le Roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la Cour, & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même-temps ses interprètes & les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les Nations, je trouverai par-tout des usages différents, (d) & chaque Peuple, en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde, qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle, ici, *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maitre le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de manières, appelé *usage du monde* ;

(d) Au Royaume de Juida, lorsque les habitants se rencontrent, ils se jettent en-bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baissent la terre, frappent des mains, se font des complimens, & se relèvent : les agréables du Pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie.

Les habitants des Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses deux mains sur ses joues, qu'on lève une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le Sauvage de la nouvelle-Orléans, soutient que nous manquons de politesse envers

nos Rois. „ Lorsque je me présente, dit-il, au grand Chef, „ je le salue par un hurlement ; „ puis je pénètre au fond de „ sa cabane sans jeter un seul „ coup d'œil sur le côté droit, „ où le Chef est assis. C'est-là „ que je renouvelle mon salut, „ en levant mes bras sur „ ma tête, & en hurlant trois „ fois. Le Chef m'invite à m'asseoir par un petit soupir : „ je le remercie par un nouveau hurlement. A chaque „ question du Chef, je hurle „ une fois avant que de répondre, & je prends congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à „ ce que je sois hors de sa „ présence. „

& l'homme sensé, que son ignorance, à cet égard, fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie : il est certain que ce dernier passera, chez ces divers Peuples, pour plus instruit du véritable usage du monde que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement ? C'est que la raison indépendante des modes & des coutumes d'un Pays, n'est nulle part étrangère & ridicule ; c'est qu'au contraire l'usage d'un Pays, inconnu à un autre Pays, rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé, & s'y est rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air pesant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie, qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maitres ne paroissent d'autant plus ridicules, qu'ils seront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du bel usage ?

Il est donc certain, du moins si l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le Pays étranger, que ce qu'ils appellent usage du monde, loin de réussir universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement ; & que cet usage est aussi différent du vrai usage du monde, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne suppose que la science des manières, & l'autre, un sentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au bon ton & au bel usage, il est si difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le Public à placer les agréables au rang des esprits faux & petits ; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand ni petit, en foi, emprunte toujours l'une ou l'autre de

ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère, & que les gens du monde ne peuvent guère s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux Chapitres précédents, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulières ; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du Public, doivent, par leur manière de vivre & de penser, être souvent désagréables aux sociétés particulières.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du Public, n'est pas toujours estimé des gens du monde.

Pour plaire aux sociétés particulières, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendue ; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre & l'étudier : au contraire, pour s'illustrer dans quelque Art, ou quelque Science que ce soit, & mériter, en conséquence, l'estime du Public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'Histoire & sur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des Villes, l'autre des Nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement, devant un Philosophe, à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles

qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Francoise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes Nations. C'est delà que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque insensible à l'éloge comme à la satire des Nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer, sans étonnement, du Serail à la Chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne; l'un pour se moquer de la légèreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les Poètes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les Villes, & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaient à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des Arts & des Sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Aussi nos Corneille & nos la Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie; leur bonhomme même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste, fians pouvoir l'y reconnoître; on sent que, trop heureux d'échapper au mépris des sociétés particulières, le grand homme, sur-tout s'il est modeste, doit renoncer à l'estime sentie de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que faiblement animé du desir de leur plaire. Il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouveroit que l'analogie de ses idées avec les leurs; que cette

analogie seroit souvent peu flatteuse, & que l'estime publique est la seule digne d'envie, la seule desirable, puisqu'elle est toujours un don de la reconnaissance publique, & par conséquent, la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulières, trouve tout possible pour mériter l'estime général. Si l'orgueil de commander aux Rois, dédommageoit les Romains de la dureté de la discipline militaire, le noble plaisir d'être estimé, console les hommes illustres des injustices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime? ils se croient les possesseurs du bien le plus desiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'estimer soi-même, & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins, les passions, & sur-tout la paresse n'éteignoient en nous ce desir de l'estime, il n'est personne qui ne fit des efforts pour la mériter, & qui ne desirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, & le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil; on le revoltroit, si l'on ne paroïssoit pas fa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer tin homme sur les vrais motifs de ses dédains; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant,) lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulières, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes

ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un Particulier, mais sur ceux des hommes en général. S'il en considère les défauts, ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie; mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & d'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction & deux cours vivants d'expérience morale: bien différents, à cet égard, de ces demi-esprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poison de la jalousie, & qui, sans cesse à l'affût des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite si les hommes perdoient leur ridicule. Ce n'est point à de pareilles gens qu'appartient la connoissance de l'esprit humain. Ils sont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite est comme la poutre; son explosion est d'autant plus forte qu'elle est plus comprimée. Au reste, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils sont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La présence du mérite les importune; s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils sont méchants, c'est qu'ils sont malheureux; c'est qu'ils poursuivent dans les talents, l'offense que le mérite fait à leur vanité: leurs crimes ne sont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la faiblesse; au milieu des applaudissements d'un Aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de se retourner vers son ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sottise, que toujours en garde contre la vanité, il excuse volontiers dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. Il sent que c'est à la multitude des fots qu'on doit la création du mot *homme d'esprit*; & qu'en reconnaissance, il doit donc écouter, sans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers se vantent, entre eux & en secret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mé-

pris qu'ils ont, disent-ils, pour l'esprit; ils sont semblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blasphèment qu'en tremblant.

La dernière cause de l'indulgence de l'homme de mérite, tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des jugements humains. Il sait que nos idées sont, si j'ose le dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées; & par nos pensées, deviner le nombre & l'espece des objets que le hasard nous a offerts.

L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être; que toute haine contre eux est injuste; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre: car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroitra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence sera donc toujours l'effet de la lumière, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la hauteur d'ame qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulières. Or, cette indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude nécessaires pour plaire, soit aux Publics, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, sera presque toujours de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulières, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure sur l'échelle de ce même intérêt le degré d'estime qu'elle accorde aux différents genres d'idées & d'esprits. Il en est des petites sociétés comme d'un Particulier. A-t-il un procès? si ce procès est considérable, il recevra son Avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect & d'estime qu'il ne recevrait Descartes, Locke ou Cornille. Le procès est-il accommodé? c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions,

Je voudrois, en finissant ce Chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent, conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir si, quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir de titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes ? il demande au Militaire : Quelle victoire avez-vous remportée ? à l'homme en place : Quel soulagement avez-vous apporté aux misères du Peuple ? au Particulier : Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité ? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du Public.

Je fais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des grâces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'homme reconnoissent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du Public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le Public juge comme l'Etranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talents : c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement ; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet. (a) Lorsqu'on n'est point constitué en dignité, c'est le signe certain d'un mérite réel.

Qui veut savoir exactement ce qu'il vaut, ne peut

(a) Nul éloges n'a pas plus flatté Mr. de Fontenelle, que la question d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demande aux gens de la Barrière, la demeure de Mr. de Fontenelle : ces Commis ne la lui peuvent enseigner. *Quoi, dit-il, vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres Citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

donc l'apprendre que du Public, & doit par conséquent s'exposer à son jugement. On fait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'Auteurs, à l'estime de leur Nation : mais ces ridicules ne font nulle impression sur l'homme de mérite ; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits, qui, s'imaginant que, si personne ne faisoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souffrir qu'on produise de pareils titres. Sans ces titres cependant, personne ne mérite, ni n'obtient l'estime du Public.

Qu'on jette les yeux sur tous ces grands esprits, & vantés dans les sociétés particulières ; on verra que, placés par le Public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils sont de prouver leur sagesse, même par de mauvais Ouvrages. Aussi, parmi ces merveilleux, ceux-là même qui promettent le plus, ne font, si je l'ose dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, & quelque raison qu'ayent les gens modestes de donner d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du Public, il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale : 1°. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du Public & des Nations étrangères qu'il se sent le plus d'attrait ; 2°. lorsqu'il est loué, (b) comme dit Cicéron, par un homme déjà loué ; 3°. lorsqu'enfin, il obtient l'estime de ceux qui, dans des Ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait élater de grands talents : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes ; & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complète, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du Public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

(b) Le degré d'esprit nécessaire mesure assez exacte du degré faire pour nous plaire, est une d'esprit que nous avons.

CHAPITRE XI.

De la Probité, par rapport au Public.

Ce n'est plus de la probité par rapport à un Particulier ou une petite société, mais de la vraie probité, de la probité considérée par rapport au Public, dont il s'agit dans ce Chapitre. Cette espèce de probité est la seule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue, qu'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, sous cet aspect, je dis que le Public, comme les sociétés particulières, est, dans ses jugements, uniquement déterminé par le motif de son intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui sont utiles; & qu'il ne proportionne point son estime pour telle ou telle action sur le degré de force, de courage ou de générosité, nécessaire pour l'exécuter, mais sur l'importance même de cette action, & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encourage par la présence d'une année, un homme se batte seul contre trois hommes blessés; cette action, sans doute estimable, n'est cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers sont capables, & pour laquelle ils ne seroient jamais cités dans l'histoire: mais que le salut d'un Empire, qui doit subjuguier l'univers, se trouve attaché au succès de ce combat, Horace est un héros: l'admiration de ses concitoyens & son nom célébré dans l'histoire, passe aux siècles les plus reculés.

Que deux personnes se précipitent dans un gouffre; c'est une action commune à Sapho & à Curtius: mais la première s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le second pour sauver Rome; Sapho est une folle, & Curtius un héros. En vain quelques Philosophes donneroient-ils également à ces deux actions le

nom

nom de folie; le Public, plus éclairé qu'eux sur ses véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le sont à son profit.

CHAPITRE XII.

De l'Esprit, par rapport au Public.

APPLIQUONS à l'esprit ce que j'ai dit de la probité: l'on verra que, toujours le même dans ses jugements, le Public ne prend jamais conseil que de son intérêt; qu'il ne proportionne point son estime pour les différents genres d'esprit, à l'inégale difficulté de ces genres, c'est-à-dire, au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles sur un Général encore plus ignorant que lui, il fera, du moins pendant sa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand Peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand Peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un Art, sans doute moins nécessaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hommes, tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands Capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées; & qu'aucun Peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature, n'est cité entre les Peintres illustres, s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires de cet Art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au Général ignorant qu'au Peintre habile?

Cet inégal partage de gloire, si injuste en apparence,

G

tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur Nation. Qu'on se demande encore pourquoi le Public donne au Négociateur habile le titre d'esprit supérieur, qu'il refuse à l'Avocat célèbre? L'importance des affaires dont on charge le premier, prouve-t-elle en lui quelque supériorité d'esprit sur le second? Ne faut-il pas souvent autant de sagacité & de finesse, pour discuter les intérêts & terminer les procès de deux Seigneurs de Paroisse, que pour pacifier deux Nations? Pourquoi donc le Public, si avare de son estime envers l'Avocat, en est-il si prodigue envers le Négociateur? C'est que le Public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en appercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse, les raisonnements les plus fins. L'instinct, qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est comme l'éther, qui pénètre tous les corps sans y faire aucune impression sensible. Il a moins besoin de Peintres & d'Avocats célèbres, que de Généraux & de Négociateurs habiles; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'estime nécessaire pour engager toujours quelque Citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra tous jours l'intérêt présider à la distribution que le Public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le secret de faler & d'encaquer les harengs, ce n'est point à l'étendue de génie nécessaire pour cette découverte qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du secret & aux avantages qu'ils procurent à la Nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impose tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens sensés.

Lorsque les petits Augustins députerent à Rome pour obtenir du saint Siege la permission de se couper la barbe, qui fait si le Pere Eustache n'employa pas dans cette négociation autant de finesse & d'esprit que le Président Jeannin dans ses négociations de Hollande? Personne ne peut rien affirmer à ce sujet. A quoi donc attribuer

le sentiment du rire ou de l'estime qu'excitent ces deux négociations différentes, si ce n'est à la différence de leurs objets? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la position où il se trouve, il opere de grandes choses avec peu d'esprit: cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes seront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enlève un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, si le Public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après son intérêt, & s'il est indifférent à toute autre espèce de considération; ce même Public, admirateur enthousiaste des Arts qui lui sont utiles, ne doit point exiger des Artistes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des Arts moins utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des Arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux: les premiers sont toujours jugés bons quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au Public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le Public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pèse le mérite ou d'un Auteur ou d'un Général? Juge-t-il le premier? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un Général? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César ou les Sertorius. Qu'un Poète dramatique fasse une bonne Tragédie sur un plan

déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable; mais qu'un Général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagèmes d'un autre Général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un Auteur remporte un prix sur soixante concurrents, si le Public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou si leurs Ouvrages sont foibles, l'Auteur & son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le Général a triomphé, le Public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un Général ce sentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turénne, détermina Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des Armées? *On ne peut plus*, disoit-il, *m'opposer l'ennemi digne de moi.*

Le Public pèse donc à des balances très-différentes le mérite d'un Auteur & celui d'un Général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que souvent il admire dans l'autre? C'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un Ecrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un Général, dont l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à prifer dans l'un ce qu'il méprise dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & si les grandes places sont rarement remplies par de grands hommes; pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence & l'activité dont il sont capables, il faut nécessairement les flatter de l'espoir d'une grande gloire. Cet espoir seul peut élever jusqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eussent jamais atteint, si le Public, trop sévère appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de son estime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cause de l'indulgence secrète avec laquelle le Public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le Peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il fait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnent; que la flatterie, assidue auprès des Grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne; & qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur de-

mander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un Particulier.

Si le spectateur éclairé siffle au Théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; si dans une belle femme & un joli enfant, tout est grace, esprit & gentillesse; pourqu'on ne pas traiter les Grands avec la même indulgence? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un Particulier obscur, parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galans; occupés d'ailleurs de mille plaisirs, distraits par mille soins, ils n'ont point, comme un Philosophe, le loisir de penser, d'acquiescer un grand nombre d'idées (a), de reculer, & les bornes de leur esprit, & celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux Grands qu'on doit les découvertes dans les Arts & les Sciences; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point construit des vaisseaux, édifié des Palais, forgé le soc des charrues, ni même écrit les premières Loix: ce sont les Philosophes qui, de l'état de Sauvage, ont porté les sociétés au point de perfection où maintenant elles semblent parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumières des hommes puissans, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour se nourrir, ni de ciseaux pour se faire les ongles.

La supériorité d'esprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le discours suivant, d'une certain concours de circonstances où les petits font rarement placés, mais dans lequel il est presque impossible que les Grands se rencontrent. On doit donc juger les Grands avec indulgence, & sentir que, dans une grande place, un homme médiocre est un homme très-rare.

(a) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole, que Dieu avoit fait le don de l'esprit aux gens d'une condition commune, pour les dédommager, disoit-il, des autres avantages que les Grands ont sur eux. Quoiqu'en dise Mr. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait

condamné les Grands à la médiocrité. Si la plupart d'entre eux sont peu éclairés, c'est par choix, c'est parce qu'ils sont ignorants & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits, que les Grands soient sans lumières.

Aussi le Public, sur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point désespéré du salut de la République ! En des circonstances pareilles à celles où se trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite est un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arêta le cours ; si ce héros, élu Général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pied du Capitole ; Camille, pareil alors à cent autres Capitaines, n'auroit point eu le titre de second Fondateur de Rome. Si dans des temps de prospérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'Ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnaissance du Public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La conclusion de ce que j'ai dit, c'est que le Public ne juge que d'après son intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'esprit.

Siles Nations, enchaînées sous un pouvoir despotique, sont le mépris des autres Nations ; si, dans les Empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illustres, c'est que l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en soi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère. Or, dans la plupart des Gouvernements arbitraires, les Citoyens ne peuvent, sans déplaire au despote, s'occuper de l'étude du Droit de nature, du Droit public, de la Morale & de la Politique. Ils n'osent remonter, en ce genre, jusqu'aux premiers principes de ces Sciences, ni s'élever à de grands idées : ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, si tous les jugemens du Public sont soumis à la loi de son intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du Public. Pour cet effet, je poursuis le parallèle commencé entre le Général & l'Auteur, & je me fais cette question : Si l'Art militaire, de tous les Arts, est le plus utile,

pourquoi tant de Généraux, dont la gloire s'écipsoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des Auteurs, leurs contemporains, conserve encore son premier éclat ? La réponse à cette question, c'est que, si l'on en excepte les Capitaines qui ont réellement perfectionné l'Art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Gustave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modèles & des inventeurs ; tous les Généraux moins habiles que ceux-là, cessant, à leur mort, d'être utiles à leur Nation, n'ont plus de droit à sa reconnaissance, ni, par conséquent, à son estime. Au contraire, en cessant de vivre, les Auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au Public ; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité son estime : or, comme la reconnaissance doit subsister autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur Patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroissent au Public après leur mort, qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire, qu'en des temps différents ils obtiennent tour à tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de Rois, déifiés sur le Trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des Ecrivains illustres, qui, de leur vivant, se trouve si rarement à côté de celui des Princes, s'est, à la mort de ces Ecrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands Rois ; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe, que celui d'aucun des Empereurs de la Chine ; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguste.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps ; qu'on se demande pourquoi le Savant illustre est moins estimé de sa Nation que le Ministre habile ; & par quelle raison un Rosny, plus honoré chez nous qu'un Descartes, est moins considéré de l'Etranger : c'est, répondrai-je, qu'un grand

Ministre n'est guere utile qu'à son Pays ; & qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des Arts & des Sciences, en habituant l'esprit humain à plus d'ordre & de justesse, Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, & doit, par conséquent, en être plus respecté.

Mais, dira-t-on, si dans tous leurs jugemens, les Nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pour quoi le Laboureur & le Vigneron, plus utiles, sans doute, que le Poète & le Géometre, en feroient-ils moins estimés ?

C'est que le Public sent confusément que l'estime est, entre ses mains, un trésor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une distribution sage & ménagée ; que, par conséquent, il ne doit point attacher d'estime à des travaux dont tous les hommes sont capables. L'estime, alors devenue trop commune, perdrait, pour ainsi dire, toute sa vertu ; elle ne féconderoit plus les germes d'esprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illustres en tous les genres, qu'anime à la poursuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le Public apperoit donc qu'à l'égard de l'Agriculture, c'est l'Art & non l'Artiste qu'il doit honorer ; & que, s'il a jadis, sous les noms de Cérès & de Bacchus, désiré le premier Laboureur & le premier Vigneron, cet honneur, si justement accordé aux inventeurs de l'Agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout Pays où le Paysan n'est point surchargé d'impôts, l'espoir du gain attaché à celui de la récolte, suffit pour l'engager à la culture des terres ; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir le célèbre Mr. Duclos, (b) il est de l'intérêt des Nations de proportionner leur estime, non-seulement à l'utilité d'un Art, mais encore à sa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliothèque Orientale*, ne soit aussi instructif, aussi agré-

(b) Voyez son excellent Ouvrage, intitulé : *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*.

ble, & par conséquent, aussi utile qu'une excellente Tragédie ? Pourquoi donc le Public a-t-il plus d'estime pour le Poète tragique que pour le savant compilateur ? C'est qu'assuré, par le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès, de la difficulté du genre dramatique, le Public sent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès ; & qu'au contraire, il suffit d'honorer les simples compilateurs, du plus foible genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables, & qui ne sont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

Parmi les Savants, tous ceux qui, totalement privés des lumières philosophiques, ne sont que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'Architecte ; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices : sans eux, l'Architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons Architectes ; tous sont propres à tirer la pierre : il est donc de l'intérêt du Public d'accorder aux premiers une paye d'estime proportionnée à la difficulté de leur Art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de système ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout autre ; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le Public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille, parce que, s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le Public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme, qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adresse merveilleuse, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du Prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du Public, n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois proposé de le prouver, est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux différentes sortes d'esprit.



CHAPITRE XIII.

De la Probité, par rapport aux Siecles & aux Peuples divers.

DANS tous les siècles & les Pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa Nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu. Pour cet effet, j'exposerai les deux sentiments qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les Moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siècles & des gouvernements divers; que la vertu est toujours une, & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque Nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles, du Platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystère dont ils ne peuvent donner d'idée précise: aussi n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnements, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers; font voir qu'une action, vertueuse au Nord, est vi-

cieuse au Midi, & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux espèces de Philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots: ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidait de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de Philosophes se sont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré d'un œil attentif l'histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siècles doivent nécessairement amener, dans le physique & le moral, des révolutions qui changent la face des Empires; que, dans les grands bouleversements, les intérêts d'un Peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles, & par conséquent, prendre tour-à-tour le nom de vertueuses & de vicieuses.

Conséquemment à cette observation, s'ils eussent voulu se former de la vertu une idée purement abstraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le désir du bonheur général; que, par conséquent, le bien public est l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle commande sont les moyens dont elle se sert pour remplir cet objet; qu'ainsi l'idée de la vertu n'est point arbitraire; que, dans les siècles & les Pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en société, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, si les Peuples se la représentent sous des formes différentes, c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet.

Cette définition de la vertu en donne, je pense, une idée nette, simple & conforme à l'expérience; conformité qui peut seule constater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus Uranie, dont la cime se perdoit dans les cieux, & dont la base étoit appuyée sur la terre, est l'emblème de tout système, qui s'écroule à me-

fure qu'on l'édifie, s'il ne porte sur la base inébranlable des faits & de l'expérience. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les Peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté sans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux : la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des Peuples. En effet, s'il ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le désir du bonheur public ; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la Patrie ; & si l'idée d'utilité a toujours été secrètement associée à l'idée de vertu, on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte ; l'on n'y punissoit que la mal-adresse du voleur surpris : (a) quoi de plus bizarre que cette coutume ? Cependant, si l'on se rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent, dans une République où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & cassant, on sentira que les vols de poules & de légumes étoient les seuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adresse, souvent niés avec fermeté (b) de pareils vols entretenoient

(a) Le vol est pareillement en honneur au Royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'insu du possesseur de la chose volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, disent-ils, entretient le courage des Peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol ; & leur manière de vivre exigeoit qu'on le punit sévèrement : leurs troupes erroient çà & là dans

les plaines ; quelle facilité à dérober ! & quel désordre, si l'on eût toléré de pareils vols ! Aussi, dit Aristote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour garder les troupeaux.

(b) Tout le monde fait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer son larcin, se laissa, sans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché sous sa robe.

les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce Peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahison des Ilotes que de l'ambition des Perses, & qui ne pouvoit opposer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il est donc certain que le vol, nuisible à tout Peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'hiver, lorsque la disette des vivres contraignoit le Sauvage à quitter sa cabane, & que la faim lui commandoit d'aller à la chasse faire de nouvelles provisions, quelques-unes des Nations sauvages s'assembloient avant leur départ, font monter leurs sexagénaires sur des chênes, & font secouer ces chênes par des bras nerveux ; la plupart des vieillards tombent, & sont massacrés dans le moment même de leur chute. Ce fait est connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume : cependant, quelle surprise, lorsqu'après avoir remonté à son origine, on voit que le Sauvage regarde la chute de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuissance à secourir les fatigues de la chasse ! Les laisserait-il dans des cabanes ou des forêts, en proie à la famine ou aux bêtes féroces ? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, & par des parricides prompts & nécessaires, arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume si exécrable ; voilà comme un Peuple vagabond, que la chasse & le besoin de vivres retiennent six mois dans des forêts immenses, se trouve, pour ainsi dire, nécessité à cette barbarie ; & comment, en ces Pays, le parricide est inspiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur. (c)

Mais, sans avoir recours aux Nations sauvages, qu'on

(c) Au Royaume de Juda, en Afrique, on ne donne aucun secours aux malades ; ils guérissent comme ils peuvent : & lorsqu'ils sont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainsi abandonnés,

Les habitants de Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir ; c'est, disent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'île Formose, lorsqu'un homme est dangereusement malade, on lui passe un

jette les yetix sur un Pays policé, tel que la Chine; qu'on se demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & mort sur leurs enfans; & l'on verra que les terres de cet Empire, quelque étendues qu'elles soient, n'ont pu quelquefois subvenir qu'avec peine aux besoins de ses nombreux habitans. Or, comme la trop grande disproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres, occasionneroit nécessairement des guerres funestes à cet Empire, & peut-être même à l'univers, on conçoit que dans un instant de disette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la Nation Chinoise, humaine dans ses intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a, par le sentiment d'une humanité peu éclairée, pu regarder ces cruautés comme nécessaires au repos du monde. *J'y sacrifie, s'est-elle dit, quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoissance & les horreurs de la mort, en quoi consiste peut-être ce qu'elle a de plus redoutable.* (d)

C'est, sans doute, au désir de s'opposer à la trop grande multiplication des hommes, & par conséquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains Peuples d'Afrique conservent encore aujourd'hui pour des solitaires qui s'interdisent avec les femmes le commerce qu'ils se permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le désir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suisses à publier un Edit par lequel il étoit non-seulement permis, mais même ordonné à chaque Prêtre de se pourvoir d'une concubine. (e).

nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

(d) La manière de se désaïer des filles dans les Pays Catholiques, est de les forcer à prendre le voile : plusieurs passent ainsi une vie malheureuse, en proie au désespoir. Peut-être

notre coutume, à cet égard, est-elle plus barbare que celle des Chinois.

(e) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suisses, leur rappelle l'Edit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque Prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pu-

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient, par le poison, du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le Législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux. (f).

D'accord avec mes raisonnemens, tous les faits que je viens de citer, concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle, ou du moins apparente, du Public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la foiblesse des Gouvernemens, subsisté long-temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux Ordres religieux, ne dussent alors être permises; & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'Etat, qu'elle pouvoit être sage & utile lorsque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échafauds qu'il faut abattre quand les Palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'Empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils

dicité de son prochain. *Fra Paolo, Hist. du Conc. de Trente, lib. I.*

Il est dit, au dix-septième canon du Concile de Tolède : *Que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, ne sera pas rejeté de la Communion. C'étoit apparemment pour mettre*

la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'Eglise toléroit les concubines.

(f) Les femmes de Mézurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher; mais elles font en même-temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

du Soleil, & de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le Dieu son pere. Ce mensonge imprimoit aux Sauvages plus de respect pour sa législation; ce mensonge étoit donc trop utile à cet Etat naissant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux; Mais, après avoir assis les fondemens d'une bonne législation, après s'être assuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix seroient observées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce Législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ses Peuples, & les changements qu'en conséquence il faudroit faire dans ses loix; qu'il déclarât à ces même Peuples, par lui ou par ses successeurs, le mensonge utile & nécessaire dont il s'étoit servi pour les rendre heureux; que par cet aveu, il ôtât à ses loix le caractère de divinité, qui, les rendant sacrées & inviolables, devoit s'opposer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces même loix nuisibles à l'Etat, si, par le débarquement des Européens, cet Empire n'eût été détruit presque aussitôt que formé.

L'intérêt des Etats est, comme toutes les choses humaines, sujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent successivement utiles & nuisibles au même Peuple; d'où je conclus que ces loix doivent être tour-à-tour adoptées & rejetées, & que les mêmes actions doivent successivement porter les noms de vertueuses ou de vicieuses; proposition qu'on ne peut nier sans convenir qu'il est des actions à la fois vertueuses & nuisibles à l'Etat, sans saper, par conséquent, les fondemens de toute législation & de toute société.

La conclusion générale de tout ce que je viens de dire, c'est que la vertu n'est que le désir du bonheur des hommes; & qu'ainsi la probité, que je regarde comme la vertu mise en action, n'est, chez tous les Peuples & dans tous les Gouvernemens divers, que l'habitude des actions utiles à sa Nation. (g)

Quelque

(g) Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'avertir que je ne parle ici que de la probité politique & non de la probité religieuse,

Quelque évidente que soit cette conclusion, comme il n'est point de Nation qui ne connoisse & ne confonde ensemble deux différentes especes de vertu; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé*; & l'autre, *vraie vertu*; je crois, pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, devoir examiner la nature de ces différentes sortes de vertu.

CHAPITRE XIV.

Des Vertus de préjugé, & des vraies Vertus.

Je donne le nom de *vertus de préjugé*, à toutes celles dont l'observation exacte ne contribue en rien au bonheur public: telles sont les austérités de ces Fakirs insensés dont l'Inde est peuplée; vertus qui, souvent indifférentes & même nuisibles à l'Etat, sont le supplice de ceux qui s'y vouent. Ces fausses vertus sont, dans la plupart des Nations, plus honorées que les vraies vertus; & ceux qui les pratiquent, en plus grande vénération que les bons Citoyens.

Personne de plus honoré dans l'Indostan que les Bramines: (a) l'on y adore jusqu'à leurs nudités; (b) l'on y respecte aussi leurs pénitences, & ces pénitences sont

gicuse, qui se propose d'autres fins, se prescrit d'autres devoirs, & tend à des objets plus sublimes.

(a) Les Bramines ont le privilege exclusif de demander l'aumône: ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(b) Pourquoi, disent ces Bramines, devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nus, puisque nous sommes sortis nus & sans

honte du ventre de notre mere?

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement, que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des Sauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'est point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicatesse, de la sensibilité de certaines parties, & de la crainte de se blesser en traversant les bois & les halliers.

réellement affreuses : (c) les uns restent toute leur vie attachés à un arbre, les autres se balancent sur les flammes, ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme, ceux-là ne se nourrissent que de liquides, quelques-uns se ferment la bouche d'un cademat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce : il est d'une femme de bien, d'aller en dévotion baiser cette clochette ; & c'est un honneur aux peres, de profiter leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus plaisantes, sans contredit, est celles des Juibus, Prêtresses de l'Isle Formose. " Pour officier dignement, & mériter la vénération des Peuples, elles doivent, après des sermons, des contorfions & des hurlements, s'écrier qu'elles voyent leurs Dieux : ce cri jeté, elles se roulent par terre, montent sur le toit des Pagodes, découvrent leur nudité, se claquent les fesses, lâchent leur urine, descendent nues, & se lavent en présence de l'assemblée. (d)

Trop heureux encore les Peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne sont que ridicules ; souvent elles sont barbares. (e) Dans la Capitale du Cochon, l'on élève des crocodiles ; & quiconque s'expose à la fureur de ces

(c) Il est, au Royaume de Pégou, des Anachorettes, nommées *Santons* ; ils ne demandent jamais rien, duisent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces *Santons* logent, à la campagne, dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des Dieux.

(d) Voyage de la Compagnie des Indes Hollandoise.

(e) Les femmes de Madagaf-

car croyent aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de Religion, lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'exposer leurs enfants aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des Temples de l'Empire du Pégou, on élève des vierges. Tous les ans, à la fête de l'Idole, on sacrifie une de ces infortunées. Le Prêtre, en habits sacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache son cœur, & le jette au nez de l'Idole.

animaux, & s'en fait dévorer, est compté parmi les élus. Au Royaume de Martemban, c'est un acte de vertu, le jour qu'on promène l'Idole, de se précipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage : qui se voue à cette mort, est réputé saint, & son nom est, à cet effet, inscrit dans un livre.

Or, si l'est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une Vierge. Dans l'Isle Formose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud, un homme est couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même Isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans : sont-elles grosses ? elles s'étendent aux pieds de la Prêtresse, qui, en exécution de la Loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégou, lorsque les Prêtres ou Magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade, (f) c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le suit & l'injurie. S'il eût été bon, disent les Prêtres, Dieu l'eût reçu en sa compagnie.

Il n'est peut-être point de Pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur

Le sacrifice fait, les Prêtres dindent, prennent des habits d'une forme horrible, & dansent devant le Peuple. Dans les autres Temples du même Pays, on ne sacrifie que des hommes. On achète, pour cet effet, un esclave beau & bien fait. Cet esclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois semaines, est ensuite montré au peuple. Le quarantième jour, les Prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent son cœur, barbouillent l'Idole de son sang, mangent sa chair, comme sacrée. Le sang innocent, disent

les Prêtres, doit couler en expiation des péchés de la Nation ; il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire souvenir de son Peuple. Il est bon de remarquer que les Prêtres ne se chargent jamais de la commission.

(f) Lorsqu'un Giague est mort, on lui demande pour quoi il a quitté la vie. Un Prêtre, contrefaisant la voix du mort, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des Prêtres.

que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société.

Chez les Gagués, Peuple Anthropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut, sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfants dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable; mais ce seroit un sacrilège abominable que de ne pas massacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la Reine du Pays. Lorsque les grains sont mûrs, la Reine, entourée de ses Courtisans, sort de son Palais, égorge ceux qui se trouvent sur son passage, & les donne à manger à la suite : ces sacrifices, dit-elle, sont nécessaires pour apaiser les mânes de ses ancêtres, qui voyent, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils sont privés; cette foible consolation peut seule les engager à bénir la récolte.

Au Royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut, sans honte, vendre sa femme; le père, son fils; son père : dans ces Pays on ne connoît qu'un seul crime; (g) c'est de refuser les prémices de sa récolte au Chitombé, Grand-Prêtre de la Nation. Ces Peuples, dit le Père Labat, si dépourvus de toutes vraies vertus, sont très-scrupuleux observateurs de cet usage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ses revenus, c'est tout ce que leur recommande le Chitombé : il ne desiroit point que ses Nègres soient plus éclairés; il craindroit même que des

(g) Au Royaume de Lao, les Talapoins, Prêtres du Pays, ne peuvent être jugés que par le Roi lui-même. Ils se confessent tous les mois : fideles à cette observance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les Princes, qu'un Talapoin, convaincu de fausse monnaie, fut ren-

voyé absous par le Roi. Les Sclauens, disoit-il, auroient dû lui faire de plus grands présents. Les plus considérables du Pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les services les plus bas. Aucun d'eux ne se vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un Talapoin.

idées trop saines de la vertu ne diminuassent, & la superstition, & le tribut qu'elle lui paye.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé, suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus; c'est-à-dire, à celles qui, sans cesse, ajoutent à la félicité publique, & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, je distinguerai deux différentes especes de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, & l'autre, *corruption politique*. (h) Mais avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'est en qualité de Philosophe & non de Théologien que j'écris; & qu'ainsi je ne prétends, dans ce Chapitre & les suivans, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matière; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuse à toute espece de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espece de corruption, dont je ne suis point l'Apologiste, & qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une Nation. Différents Peuples ont cru & croyent encore que cette espece de corruption n'est pas criminelle : elle l'est, sans doute, en France, puisqu'elle blesse les loix du Pays; mais elle le seroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfans de l'Etat : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de Nations différentes chez lesquelles ce que nous appelons le libertinage, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les loix, & même consacré par la Religion.

(h) Cette distinction m'est nécessaire, 1°. parce que je considère la probité philosophiquement & indépendamment des rapports que la Religion a avec la société; ce que je prie le Lecteur de ne pas perdre de

vue dans tout le cours de cet Ouvrage, 2°. Pour éviter la confusion perpétuelle qui se trouve chez les Nations idolâtres, entre les principes de la Religion & ceux de la Politique & de la Morale.

Sans compter, en Orient, les Serrails qui sont sous la protection des loix; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté; ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà. (i)

C'est pareillement sous la sauvegarde des loix, que les Siamois, la gorge & les cuisses à moitié découvertes, portées dans les rues sur des palanquins, s'y présentent dans des attitudes très-lascives. Cette loi fut établie par une de leurs Reines, nommée Tirada, qui, pour dégoûter les hommes d'un amour plus déshonnéte, crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet, disent les Siamois, lui réussit. Cette loi, ajoutent-elles, est d'ailleurs assez sage: il est agréable aux hommes d'avoir des desirs, aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes, le seul bien que le Ciel mêle aux maux dont il nous afflige: & quelle ame assez barbare voudroit encore nous le ravir! (k)

(i) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête: lorsque ces marques disparaissent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(k) Un homme d'esprit disoit, à ce sujet, qu'il faut, sans contredit, défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général; mais qu'avant cette défense, il falloit, par

mille efforts d'esprit, tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. « Les hommes », ajoutoit-il, sont si malheureux, qu'un plaisir de plus vaut bien la peine qu'on essaye de le dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux pour un Gouvernement; & peut-être seroit-il facile d'y réussir, si l'on examinoit, dans ce dessein, la législation des Pays où ces plaisirs sont permis.

Au Royaume de Batimena, (l) toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est, par la loi, & sous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la desire; un refus est contre elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les Peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espece de corruption de mœurs: je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des Pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les Peuples de l'Île Formose, l'ivrognerie & l'impudicité sont des actes de Religion. Les voluptés, disent ces Peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté; en jouir, c'est honorer la Divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses, des jouissances de l'amour, ne plaise aux Dieux? Les Dieux sont bons; & nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnaissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent publiquement à toute espece de prostitution. (m)

C'est encore pour se rendre les Dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la Reine de Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux des ses guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouissent, en sa présence, des plaisirs de l'amour. Que de Pays, dit Cicéron, où la débauche à ses Temples! Que d'autels élevés à des femmes prostituées! (n) Sans rappeler l'ancien culte de Vénus, de Corytto, les Baniens n'honorent-ils pas, sous le nom de la Déesse *Banany*, une

(l) *Christianisme des Indes*, I. IV, p. 308.

(m) Au Royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire, les anneaux de leurs amants: plus elles en ont, & plus leurs noces sont célèbres.

(n) A Babylone, toutes les femmes, campées près le Temple de Vénus, devoient, une

fois en leur vie, obtenir, par une prostitution expiatoire, la remission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence: mais les laides attendoient quelquefois

de leurs Reines, qui, selon le témoignage de Gemelli Carreri, *laissoit jouir sa Cour de la vue de toutes ses beautés, prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amants, & même à deux à la fois?*

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, Pere du deuxième siecle de l'Eglise, dans un Traité intitulé : *De errore profanarum Religionum*. " L'Assyrie, ainsi qu'une partie de l'Afrique, dit ce Pere, adore l'Air, sous le nom de Junon ou de Vénus vierge. Cette Déesse commande aux éléments ; on lui consacre des Temples : ces Temples sont desservis par des Prêtres qui, vêtus & parés comme des femmes, prient la Déesse d'une voix languissante & efféminée, irritent les desirs des hommes, s'y prêtent, se targuent de leur impudicité ; & , après ces plaisirs préparatoires, croient devoir invoquer la Déesse à grands cris, jouer des instrumens, se dire remplis de l'esprit de la Divinité, & prophétiser.

Il est donc une infinité de Pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la Religion.

Que de maux dira-t-on, attachés à cette espece de corruption ! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du Pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajouteroit-on que les peuples où regne ce liber-

long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les Couvents des Bonzes sont remplis de Religieuses idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines. En est-on las ? on les renvoie, & on les remplace. Les portes de ces Couvents sont assiégées par ces Religieuses, qui, pour y être admises, offrent des présents aux Bonzes, qui les reçoivent

comme une faveur qu'ils accordent.

Au Royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, font accroire au Roi & au Peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

tinage, sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des Orientaux & des Nations sauvages ou guerrieres, qui, livrées à toutes sortes de voluptés, sont heureuses au dedans, & redoutables au-dehors, quel Peuple plus célèbre que les Grecs ! Peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Péloponèse, époque fatale à leur vertu, quelle Nation & quel Pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes ? On fait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus deshonnéte. Ce goût étoit si général, qu'Aristide, surnommé le Juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauré du jeune Stefileus, de l'Isle de Céos, qui portant dans leur ame les desirs les plus violents, alluma entre eux les flammes de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaüs : il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtisanes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette espece de corruption de mœurs se trouvant, en Grece, portée au dernier excès dans le temps même que le Pays produisoit des grands hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penser que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un Etat.

Il est une autre espece de corruption de mœurs qui prépare la chute d'un Empire, & en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un Peuple en est infecté, lorsque le plus grand nombre des Particuliers qui le composent détachent, leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espece de corruption qui se joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des Moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un Etat, cette dernière seroit peut-être la plus dangereuse. Un Peuple, eût-il d'abord les mœurs les plus pures, s'il est attaqué de cette corruption, est nécessairement malheureux au dedans, & peu redoutable au-de-

hors. La durée d'un tel Empire dépend du hafard, qui feul en retarde ou en précipite la chute.

Pour faire sentir combien cette anarchie de tous les intérêts eft dangereufe dans un Etat, confidérons le mal qu'y produit la feule opposition des intérêts d'un corps avec ceux de la République. Donnons aux Bonzes, aux Talapoins toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'eft point lié à l'intérêt public; fi, par exemple, le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des Peuples, ce Bonze néceffairement ennemi de la Nation qui le nourrit, fera à l'égard de cette Nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde, honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des Bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour la grandeur, le corps n'en fera pas moins ambitieux; tous fes membres travailleront, fouvent fans favoir, à fon agrandiffement; ils s'y croiront autorifés par un principe vertueux. (o) Il n'eft donc rien de plus dangereux dans un Etat, qu'un corps dont l'intérêt n'eft pas attaché à l'intérêt général.

Si les Prêtres du Paganifme firent mourir Socrate & perfécutèrent prefque tous les grands hommes, c'eft que leur bien particulier fe trouvoit oppofé au bien public; c'eft que les Prêtres d'une fauffe religion ont intérêt de retenir le Peuple dans l'aveuglement, & pour cet effet, de pourfuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer: exemple quelquefois imité par les Miniftres de la vraie Religion, qui, fans le même befoin, ont fouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perfécuté, déprimé les grands hommes, fe font faits les panégyriftes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellents, & ont enfuite été défavoués par des Théologiens plus éclairés qu'eux. (p)

(o) Dans la vraie Religion même, il s'eft trouvé des Prêtres, qui, dans les temps d'ignorance, ont abufé de la piété des Peuples pour atterner aux droits du Sceptre.

(p) Voici comme s'exprime, au fujet de Mr. de Montef-

quieu, le Pere Millot, Jéfuïte, dans un difcours couronné par l'Académie de Dijon, fur la queftion: *Eft-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?*... « Ces regles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui devroient

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défenfe faite dans certains Pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de *l'Efprit des Loix*? ouvrage que plus d'un Prince fait lire & relire à fon fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'efprit, répéter à ce fujet, qu'en follicitant cette défenfe, les Moines en ont ufé comme les Scythes avec leurs efclaves? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournaffent la meule avec moins de diftraction.

Il paroît donc que c'eft uniquement de la conformité ou de l'oppofition de l'intérêt des Particuliers avec l'in-

» être gravées fur le Trône
» des Rois & dans le cœur de
» quiconque eft revêtu de l'autorité, n'eft-ce pas à une profonde étude des hommes que nous les devons? Témoin cet illustre Citoyen, cet organe, ce juge des Loix, dont la France & l'Europe entière arroftent le tombeau de leurs larmes; mais dont elles ver- ront toujours le génie éclairer les Nations, & tracer le plan de la félicité publique; Ecrivain immortel, qui abrégé- geoit tout, parce qu'il voyoit tout; & qui vouloit faire penfer, parce que nous en avons befoin bien plus que de lire. Avec quelle ardeur, quelle fagacité, avoit-il étudié le genre humain? Voyageant comme Solon, méditant comme Pythagore, confervant comme Platon, lifant comme Cicéron, peignant comme Tacite, toujours fon objet fut l'homme; fon étude fut celle des hommes; il les connut. Déjà commen- cent à germer les femences fécondes qu'il jetta dans les

» efprits modérateurs des Peuples & des Empires. Ah! recueillons en les fruits avec reconnaissance, &c. » Le P. Millot ajoute dans une note: « Quand un Auteur, d'une probité reconnue, qui penfe fortement & qui s'exprime toujours comme il penfe, dit, en termes formels: *La Religion Chrétienne, qui ne femble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci*; quand il ajoute, en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle: *Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, feroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques*; & cette crainte fervile des Etats defpotiques; c'eft-à-dire, plus forts que les trois principes du gouvernement politique, établis dans *l'Efprit des Loix*: peut-on accufer un tel Auteur, fi l'on a lu fon Ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au Christianisme? »

térêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public ; & qu'enfin , la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'Histoire le prouve, s'allier souvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la sagesse, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des Citoyens tachés de cette espece de corruption de mœurs, n'aient souvent rendu à la Patrie des services plus importants que les plus féveres Anachorettes. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a, la première, osé les inoculer ? Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort ? Peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de Religieuses, qui se soit rendue recommandable à l'univers par un aussi grand bienfait, & qui, par conséquent, ait autant mérité de sa reconnaissance.

Au reste, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce Chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes especes de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues, & sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruits du véritable objet de la question, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption, & reconnoître qu'il est deux especes différentes de mauvaises actions ; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne sont nuisibles, & par conséquent, criminelles chez un Peuple, que par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions & les loix du Pays.

Plus de connoissance du mal doit donner aux Moralistes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront considérer la Morale d'un point de vue nouveau, & d'une science vaine, faire une science utile à l'univers.



CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la Morale, la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents.

Si la Morale a, jusqu'à présent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions, à beaucoup d'élégance & de netteté, plusieurs Moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais, quelque supérieurs qu'aient été ces Moralistes, il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des Nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la Morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, jusqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de Morale ? Elles ont corrigé quelques Particuliers des défauts que, peut-être, ils se reprochoient ; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des Nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un Peuple sont, si j'ose le dire, toujours cachés au fond de sa législation : c'est-là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est, en ce genre, de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un Peuple, sans faire aucun changement dans cette législation, c'est prétendre à l'impossible, c'est rejeter les conséquences justes des principes qu'on admet.

Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes, si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la nature & les sentiments que ; par les loix & la décence, les femmes sont

contraintes d'affecter? Dans le Malabar, à Madagascar; si toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles y satisfont, sans scandale, toutes leurs fantaisies, qu'elles ont mille galants, & ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés. Il en est de même des Sauvages de la Nouvelle-Orléans, de ces Peuples où les parentes du grand Soleil, les Princeesses du sang, peuvent, lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouser d'autres. En de tels Pays, on ne trouve point de femmes fausses, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis seulement qu'on ne peut raisonnablement reprocher aux femmes une fausseté dont la décence & les loix leur font, pour ainsi dire, une nécessité; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laissant subsister les causes.

Prenons la médisance pour second exemple. La médisance est, sans doute, un vice, mais c'est un vice nécessaire; parce qu'en tout Pays où les Citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces Citoyens, peu intéressés à s'instruire, doivent croupir dans une honteuse paresse. Or s'il est, dans ce Pays, de mode & d'usage de se jeter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choses, doit nécessairement parler des personnes. Tout panegyrique est ennuyeux, & toute satire agréable: sous peine d'être ennuyeux, l'ignorant est donc forcé d'être médisant. On ne peut donc détruire ce vice, sans anéantir la cause qui le produit, sans arracher les Citoyens à la paresse, & par conséquent, sans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'esprit est-il ordinairement moins tracassier, dans les sociétés particulières, que l'homme du monde? C'est que le premier occupé de plus grands objets, ne parle communément des personnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grands choses; c'est que l'homme d'esprit, qui ne médit jamais que pour se venger, médit très-rarement, lorsque l'homme du monde, au contraire, est pressé de toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médisance, je le dis du libertinage, contre lequel les Moralistes se sont toujours si violemment déchainés. Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, si le luxe, comme je suis fort éloigné de le penser, mais comme on le croit communément, est très-utile à l'Etat; si, comme il est facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les Citoyens à la pratique des loix somptuaires, sans changer la forme du gouvernement, ce ne seroit donc qu'après quelques réformes en ce genre, qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que se proposent la Politique & la Législation, est la grandeur & la félicité temporelle des Peuples: or, relativement à cet objet, je dis que, si le luxe est réellement utile à la France, il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'Etat, constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage,) & le mal infini petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire, c'est une incon séquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral: & si l'on veut lui conserver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siècles & certains Pays, & que c'est au limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que, blâmables à certains égards, elles sont, à d'autres, fort utiles au Public; qu'elles sont, par exemple, de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus sages. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le Rubanier, chez le Marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des loix somptuaires; mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclai-

rée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une Nation, ne font-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des Artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'Etat ? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendiants ou à des criminels, font donc moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des Citoyens utiles ; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette Nation.

Il s'agit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un Peuple, qu'après en avoir fait dans sa législation ; que c'est par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un Gouvernement, seroient politiquement nuisibles, si elles n'étoient vaines : mais elles le seront toujours, par ce que la masse d'une Nation n'est jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me soit permis de l'observer en passant : parmi les moralistes, il en est peu qui sachent, en armant nos passions les unes contre les autres, s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devoient pourtant sentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des sentimens ; que c'est une passion qui, seule, peut triompher d'une passion. Pour inspirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du Public, il faut mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie ; lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée ; (a) que c'est à la

(a) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens & des Cyniques, qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur qu'il ne dût faire à la face des Na-

tions, & qui croyoient, en conséquence, pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plupart des Législateurs ont condamné ces principes cyniques, & mis la pudeur au nombre des vertus, c'est, leur répondra-t-on, qu'ils

gâzè, dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ses plaisirs ; qu'au Malabar, où les jeunes agréables se présentent demi-nuds dans les assemblées ; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent sans voile aux regards des hommes, les desirs perdent tout ce que la curiosité leur communiqueroit de vivacité ; qu'en ces Pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les besoins ; qu'au contraire, chez les Peuples où la pudeur suspend un voile entre les desirs & les nudités, ce voile mystérieux est le talisman qui retient l'amant aux genoux de sa maîtresse : & que c'est enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux sont en grand nombre ; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de son bonheur ; qu'ils haïssent en lui une félicité trop indépendante d'eux ; que le spectacle de vos amusements est un spectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux ; & que l'indécence, en trahissant le secret de vos plaisirs, vous expose à tous les traits de leur vengeance.

ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jetât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachées la conservation de l'espèce & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs senti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination ; que ce vêtement piquoit la curiosité, rendoit les caresses plus délicieuses, les faveurs plus flatteuses, & multiplioit enfin les plaisirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine espèce de pudeur, & si les filles, en présence de tout

un Peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'est que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de semblables exercices, donnassent à l'Etat des enfans plus robustes. Il savoit que, si l'habitude de voir des femmes nues émoûissoit le desir d'en connoître les beautés cachées, ce desir ne pouvoit pas s'éteindre, sur-tout dans un Pays où les maris n'obtenoient qu'en secret & furtivement les faveurs de leurs épouses. D'ailleurs, Lycurgue, qui faisoit de l'amour un des principaux ressorts de la législation, vouloit qu'il devint la récompense, & non l'occupation des Spartiates.

C'est en substituant ainsi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Moralistes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'entendrais pas davantage sur cet article : je rentre dans mon sujet ; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur ; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance ; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réussir ; que par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe posé, il est évident que la Morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la Politique & la Législation : d'où je conclus que, pour se rendre utiles à l'univers, les Philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le Législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même esprit. C'est au Moraliste d'indiquer les loix, dont le Législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les Moralistes, il en est peu ; sans doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup qui, dans l'étude de la Morale & les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulières. Ils ne s'attachent en conséquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la société ; & leur esprit, qui, peu à peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la Morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour saisir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général ; & malheureusement, en Morale comme en Religion, il est beaucoup d'hypocrites.



CHAPITRE XVI.

Des Moralistes hypocrites.

J'ENTENDS par *hypocrite*, celui qui, n'étant point soutenu dans l'étude de la Morale par le désir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui-même. Il est beaucoup d'hommes de cette espèce : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considèrent les vices destructeurs des Empires ; & de l'autre, à l'empportement avec lequel ils se déchainent contre des vices particuliers. C'est en vain que de pareils hommes se disent inspirés par la passion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice seroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la société : & si la vue des défauts les moins nuisibles à l'Etat suffisoit pour vous irriter, de quel œil considéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des Citoyens vaillants, magnanimes & désintéressés ? De quel chagrin seriez-vous affectés, lorsque vous appercevriez quelque défaut dans la Jurisprudence ou la distribution des impôts, lorsque vous en découvriez dans la discipline militaire, qui décide si souvent du sort des batailles & du ravage de plusieurs Provinces ? Alors pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, détestant le jour qui vous rend témoins des maux de votre Patrie, vous-même en terminer le cours ; ou, du moins, prendre exemple sur ce Chinois vertueux, qui, justement irrité des vexations des Grands, se présente à l'Empereur, lui porte ses plaintes : *Je viens, dit-il, m'offrir au supplice, auquel de pareilles représentations ont fait traîner six cents de mes Concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine possède encore dix-huit mille bons Patriotes, qui, pour la même cause, viendront successivement se demander le même salaire.* Il se tait à ces mots ; & l'Empereur, étonné de

sa fermeté, lui accorde la récompense la plus flatteuse pour un homme vertueux; la punition des coupables & la suppression des impôts.

Voilà de quelle manière se manifeste l'amour du bien public. Si vous êtes, dirais-je à ces censeurs, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice est proportionnée au mal que ce vice fait à l'Etat: si vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuisent, vous usurpez le nom de Moralistes, vous n'êtes que des Egoïstes.

C'est donc par un détachement absolu de ses intérêts personnels, par une étude profonde de la science de la législation, qu'un Moraliste peut se rendre utile à sa Patrie. Il est alors en état de peser les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un usage, & de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent contraint de se prêter à des abus, & même à des usages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a si long-temps toléré les duels, c'est qu'en des Pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la Patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les Moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens, & d'entretenir le courage dans le corps des Citoyens, & de fournir l'Etat de vaillants défenseurs: ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal. Ils se trompoient dans le cas particulier du duel: mais il en est mille autres où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux maux, qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fausse idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un Etat, que ces Moralistes déclamateurs & sans esprit, qui, concentrés dans une petite sphère d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mîes, recommandent sans cesse la modération des desirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les passions: ils ne sentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques Particuliers placés dans certaines circonstances, seroient la ruine des Nations qui les adopteroient.

En effet, si, comme l'Histoire nous l'apprend, les pas-

sions fortes, telles que l'orgueil & le patriotisme chez les Grecs & les Romains, le fanatisme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibustiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables; tout homme qui ne mena contre de pareils soldats que des hommes sans passions, n'opposera que de timides agneaux à la fureur des loups. Aussi la sage Nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préservatif contre les raisonnements de ces Philosophes. Aussi les Nations, soumises d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuse indocilité, le Peuple, scrupuleusement attaché à leurs maximes, deviendrait le mépris & l'esclave des autres Peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la nature, pour remplir, auprès du Législateur, la charge de Ministre penseur, (a) & justifier ce mot de Cicéron, qu'un homme d'esprit n'est jamais un simple Citoyen, mais un vrai Magistrat.

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la Morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières sur toutes les Sciences, & sur-tout sur celle de l'Histoire, dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la Morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les Ecrivains ne peindroient, de la vie privée d'un Roi, que les détails propres à faire sortir son caractère; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vi-

(a) On distingue à la Chine, deux sortes de Ministres: les uns sont les Ministres *signeurs*; ils donnent les audiences & les signatures: les autres portent le nom de Ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changements que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

ces & ses vertus domestiques ; ils sentiroient que le Public demande aux Souverains compte de leurs Edits, & non de leurs soupers ; que le Public n'aime à connoître l'homme dans le Prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du Prince ; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour instruire & plaire, substituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la misère publique & des causes qui les ont produites. C'est à la simple exposition de ce tableau, qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'Histoire, je le dis de la Métaphysique, de la Jurisprudence. Il est peu de Sciences qui n'ayent quelque rapport à celle de la Morale. La chaîne, qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne pense : tout se tient dans l'Univers.

CHAPITRE XVII.

Des Avantages qui résultent des principes ci-dessus établis.

Je passe rapidement sur les avantages qu'en retireroient les Particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même Morale, dont les préceptes, jusqu'à présent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus insensés de justifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ses maximes.

D'ailleurs, plus instruit de ses devoirs, le Particulier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis : à l'abri des injustices que lui font souvent commettre, à son insu, les sociétés dans lesquelles il vit, il seroit alors, en même temps, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; sans doute qu'anéantit la présence de la raison, mais qui est l'effroi de ces âmes timides & peu éclairées, qui sacrifient leurs goûts, leur repos, leurs pla-

sirs, & quelquefois même jusqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces arabilaires, à la critique de quels on ne peut échapper quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu, le Particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces sentiments mâles & courageux qui forment le caractère distinctif de l'homme vertueux ; sentimens qu'on desire dans chaque Citoyen, & qu'on est en droit d'exiger des Grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes, renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissants, souvent intéressés au malheur public, si son âme n'est inabordable à toutes espèces de sollicitations, de craintes & de préjugés ?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis, procure, du moins, cet avantage au Particulier ; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute espèce d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le Public, ils seroient, sans doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples, vraies, & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux Peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet ; qu'on doit, par conséquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; sentir que c'est au besoin de l'Etat à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris ; & enfin au Législateur, par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse & devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le Législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition, supprimerait-il les abus, reformerait-il les cou-

tumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenues depuis si funestes à l'univers; coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir sans soulever les Peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues & cruelles, & sans occasionner enfin de ces séditions qui, toujours hasardeuses pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractère ferme & d'un esprit vaste!

C'est dont en affaiblissant la stupide vénération des Peuples pour les loix & les usages anciens, qu'on met les Souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent, & qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des Empires.

Maintenant, lorsque les intérêts d'un Etat sont changés, & que des loix, utiles lors de sa fondation, lui sont devenues nuisibles, ces mêmes loix, par le respect que l'on conserve toujours pour elles, doivent nécessairement entraîner l'Etat à sa ruine. Qui doute que la destruction de la République Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle respect n'ait forgé les fers dont César chargea sa Patrie? Après la destruction de Cartage, lorsque Rome atteignoit au faite de la grandeur, les Romains, par l'opposition qui se trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient appercevoir la révolution dont l'Empire étoit menacé; & sentir que, pour sauver l'Etat, la République en corps devoit se presser de faire, dans les Loix & le Gouvernement, la réforme qu'exigeoient les temps & les circonstances, & sur-tout se hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition personnelle, la plus dangereuse des législatrices. Aussi les Romains auroient-ils eu recours à ce remède, s'ils avoient eu des idées plus nettes sur la Morale. Instruits par l'histoire de tous les Peuples, ils auroient aperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y soutenir; qu'un Empire est comparable au vaisseau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il est en dan-

ger de périr, si, pour se parer du naufrage, le Pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre: vérité politique qu'avoit connue Mr. Locke, qui, lors de l'établissement de sa législation à la Caroline, voulut que ses loix n'eussent de force que pendant un siècle; que, ce temps expiré, elles devinssent nulles, si elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la Nation. Il sentoit qu'un Gouvernement guerrier ou commerçant supposoit des loix différentes; & qu'une législation propre à favoriser le commerce & l'industrie, pouvoit devenir un jour funeste à cette Colonie, si ses voisins venoient à s'aguerir, & que les circonstances exigeassent que ce Peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on fasse aux fausses Religions l'application de cette idée de Mr. Locke, l'on fera bientôt convaincu de la sottise & de leur Inventeur & de leurs Sectateurs. Quiconque, en effet, examine les Religions (qui, à l'exception de la nôtre, sont toutes faites de main d'hommes) sent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'esprit vaste & profond d'un Législateur, mais de l'esprit étroit d'un Particulier; qu'en conséquence, ces fausses Religions n'ont jamais été fondées sur la base des loix & le principe de l'utilité publique; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ses applications à toutes les diverses positions où peut successivement se trouver un Peuple, est le seul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anastase, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Guir, tracer le plan d'une nouvelle Religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la composition des fausses Religions, on eût toujours suivi ce plan, on auroit conservé à ces Religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le Tartare ni l'Elysée: le Législateur en eût toujours fait, à son gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, selon la force plus ou moins grande de son imagination. Ces Religions, simplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuisible, n'eussent point courbé les esprits sous le joug honteux d'une forte crédulité; & que de crimes & de superstitions eussent disparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-

Java, (a) persuadé à la plus légère incommodité que l'heure fatale est venue, se presser de rejoindre le Dieu de ses peres, implorer la mort, & consentir à la recevoir; les Prêtres eussent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement pour l'étrangler ensuite de leurs propres mains, & se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette secte abominable de Dervis, qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes, qui leva une main homicide sur un Sophi, & plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des Romains, aussi superstitieux que des Negres, (b) n'eussent point réglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin, les Religions n'auraient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (c) longues & cruelles que les Sarrasins firent d'abord aux Chrétiens; que, sous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarrasins se firent entre eux; & qui, sans doute, firent inventer la fable dont se servit un Prince de l'Indoustan, pour réprimer le zèle indiscret d'un Iman.

Soumets toi, lui disoit l'Iman, à l'ordre du Très-Haut.

(a) A l'orient de Sumatra.

(b) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'est, disent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de sa frayeur: ils le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire, ce chant, disent-ils, est le présage certain d'une défaite à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le chant du coq est, à la fois, entendu des deux camps, il n'est point de courage qui y tienne, les deux armées se débattent & s'effondrent. Au moment que le Sauvage de

la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un songe ou l'aboyement d'un chien suffit pour le faire retourner sur ses pas.

(c) Les passions humaines ont quelquefois allumé de semblables guerres dans le sein même du Christianisme: mais rien de plus contraire à son esprit, qui est un esprit de désintéressement & de paix; à sa morale, qui ne respire que la douceur & l'indulgence; à ses maximes, qui prescrivent par-tout la bienfaisance & la charité; à la spiritualité des objets qu'il présente; à la sublimité de ses motifs; enfin à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose.

La terre va recevoir sa sainte Loi: la victoire marche partout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perse, la Syrie, l'Asie entière subjuguées, l'aigle Romain foulée aux pieds des fideles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains, reconnois la vérité de ma Religion, & plus encore à la sublimité de l'Alcoran, à la simplicité de ses dogmes, à la douceur de notre Loi. Notre Dieu n'est point un Dieu cruel; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Mahomet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur, & s'élance plus rapidement vers le ciel. Infeste couronné, lutteras-tu long-temps contre ton Dieu? Ouvre les yeux, vois les superstitions & les vices dont ton Peuple est infecté: le priveras-tu toujours des lumieres de l'Alcoran?

Iman, répondit le Prince, il fut un temps où, dans la République des Castors, comme dans mon Empire, l'on se plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques assassinats: pour prévenir les crimes, il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes, & d'établir quelques Maréchaussées. Le Sénat des Castors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue sur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup: Prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité & régi par un Etre plus puissant que lui: cet Etre porte le nom de Michapour. Publiions ce dogme; que le Peuple des Castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce Dieu, mis en sentinelle sur chaque planete; que, de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons, & les maux aux méchants: cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il se tait: on consulte, on délibère; l'idée plaît par sa nouveauté, on l'adopte; voilà la Religion établie, & les Castors vivant d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'élève une grande controverse. C'est la louette, disent les uns; c'est le rat musqué, répondent les autres, qui, le premier, présenta à Michapour les grains de fable dont il forma la terre. La dispute s'é-

chauffe; le Peuple se partage; on en vient aux injures, des injures aux coups; le fanatisme sonne la charge. Avant cette Religion, il se commettoit quelques vols & quelques assassinats : la guerre civile s'allume, & la moitié de la Nation est égorgée. Instruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman, ajouta ce Prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une Religion qui désole l'univers.

Il résulte de ce Chapitre que, si le Législateur étoit autorisé, conséquemment aux principes ci-dessus établis, à faire, dans les loix, les coutumes & les fausses Religions, tous les changements qu'exigent les temps & les circonstances, il pourroit tarir la source d'une infinité de maux, &, sans doute, assurer le repos des Peuples, en étendant la durée des Empires.

D'ailleurs, que de lumières ces mêmes principes ne répandroient-ils pas sur la Morale, en nous faisant apercevoir la dépendance nécessaire qui lie les mœurs aux loix d'un Pays, & nous apprenant que la science de la Morale n'est autre chose que la science même de la législation? Qui doute que, plus assidus à cette étude, les Moralistes ne pussent alors porter cette science à ce haut degré de perfection que les bons esprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre? (d)

Si, dans presque tous les gouvernements, toutes les loix, incohérentes entre elles, semblent être l'ouvrage du pur hasard, c'est que, guidés par des vues & des

(d) En vain diroit-on, que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine, que ce projet est une chimère. Je veux qu'une aveugle & longue suite d'événements dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, soit la cause universelle de tout ce qui a été, est &

sera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, si, dans cette longue chaîne d'événements, sont nécessairement compris les sages & les foux, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, & le monde son bonheur?

intérêts différents, ceux qui les font s'embarraissent peu du rapport de ces loix entre elles. Il en est de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines îles : des Payfans veulent vider leurs champs, des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, charriés par les courants, s'amoncèler autour de quelques roseaux, s'y consolider, & former enfin une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du Législateur, à la dépendance des loix entre elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe simple, tel que celui de l'utilité du Public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme de gouvernement : principe dont personne ne connoit toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la Morale & la Législation, que beaucoup de gens répètent sans l'entendre, & dont les Législateurs même n'ont encore qu'une idée superficielle, du moins, si l'on en juge par le malheur de presque tous les Peuples de la terre. (e)

(e) Dans la plupart des Empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du Droit public & du Droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les Peuples sur ce point, s'exposeroit presque toujours à la fureur des tyrans qui désolent ces malheureuses Contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs Sujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes, ils sont en droit d'attendre du Prince, & le contrat tacite qui le lie à ses Peuples. Quelque raison qu'à cet égard ces Princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que sur le désir pervers de tyranniser leurs Sujets.



CHAPITRE XVIII.

*De l'Esprit, considéré par rapport aux siècles
& aux Pays divers.*

J'AI prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siècles & des Pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des Peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit, les siècles & les Pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux Chapitres suivants, prouver la vérité par des exemples.

CHAPITRE XIX.

*L'estime pour les différents genres d'Esprit est,
dans chaque siècle, proportionnée à l'inié-
rité qu'on a de les estimer.*

POUR faire sentir l'extrême justesse de cette proportion, prenons d'abord les Romains pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux Romains de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changements. En veut-on savoir la cause? Qu'on se demande pourquoi les Romains les plus estimés il y a trois cents ans, nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicu-

les; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces Ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages & les ridicules d'une Nation.

Or, les mœurs d'une Nation changent souvent d'un siècle à l'autre; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses Romains & de son goût: une Nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siècle ce qu'elle admiroit dans le siècle précédent. (a) Ce que je dis des Romains, peut s'appliquer à presque tous les Ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les Ecclésiastiques étoient alors les seuls qui fussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs Ouvrages & de leurs Sermons. Qui les lira, n'apercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (b)

(a) Ce n'est pas que ces anciens Romains ne soient encore agréables à quelques Philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un Peuple considéré dans un certain siècle & une certaine forme de gouvernement. Ces Philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux Romains, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractère de l'esprit d'une Nation par le genre de Roman qui la séduit. Ces sortes de jugements sont d'ordinaire assez justes: un Polirique habile pourroit, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de

tenter contre un Peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les Romains, moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considère pas sous ce point de vue, & ne peut, en conséquence, en porter le même jugement.

(b) Dans un des Sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie. « Dieu, dit-il, » avoir, de toute éternité, déterminé l'Incarnation & le salut du genre-humain; mais » il vouloit que de grands personnages, tels que les saints » Peres, le demandassent. Adam, » Enos, Enoch, Mathusalem, » Lamech, Noë, après l'avoir inutilement sollicité, s'avisèrent de lui envoyer des Ambassadeurs. Le premier fut

& ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le *Chevalier du Sauleil* & la *Princesse de Cleves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumières s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du Sermon d'un Prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnaissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conséquence, de l'argent aux Moines, débitoit gravement en chaire, qu'*au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin, & qui fait tin, tin, tin, toutes les âmes du Purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font ha, ha, ha, hi, hi, hi?* (c)

Dans

„ Moïse, le second David, le
„ troisième Isaïe, & le dernier
„ l'Eglise. Ces Ambassadeurs
„ n'ayant pas mieux réussi que
„ les Patriarches eux-mêmes,
„ ils crurent devoir députer des
„ femmes. Madame Eve se pré-
„ senta la première, à laquelle
„ Dieu fit réponse : Eve, tu
„ as péché, tu n'es pas digne de
„ mon fils. Ensuite, Madame
„ Sara, qui dit : O Dieu ! aide-
„ nous. Dieu lui dit : Tu t'en
„ es rendue indigne par l'incrédulité
„ que tu marquas, lorsque je
„ t'assurai que tu serois mère d'I-
„ saac. La troisième fut Madame
„ Rebecca ; Dieu lui dit :
„ Tu as fait en faveur de Jacob,
„ trop de tort à Esau. La qua-
„ trième, Madame Judith, à
„ qui Dieu dit : Tu as assassiné.
„ La cinquième, Madame Es-
„ ther, à qui il dit : Tu as été
„ trop coquette ; tu perdois trop de
„ temps à l'artifice pour plaire à
„ Assuérus. Enfin, fut envoyée
„ la Chambrière, de l'âge de
„ quatorze ans, laquelle, te-
„ nant la vue basse & toute

„ honteuse, s'agenouilla, puis
„ vint à dire : Que mon bien-
„ aimé vienne dans mon jardin,
„ afin qu'il y mange du fruit de ses
„ pommes ; & le jardin étoit le
„ ventre virginal. Or, le fils
„ ayant oui ces paroles, il dit
„ à son Père : Mon Père, j'ai
„ aimé celle-ci dès ma jeunesse,
„ & je veux l'avoir pour mère. A
„ l'instant, Dieu appelle Ga-
„ briel, & lui dit : O Gabriel,
„ vas-t'en vite en Nazareth, à Ma-
„ rie, & lui présente de ma part
„ ces lettres. Et le fils y ajouta :
„ Dis-lui, de la mienne, que je
„ la choisiss pour ma mère. Assu-
„ re-la, dit ensuite le Saint-Es-
„ prit, que j'habiterai en elle,
„ qu'elle sera mon Temple, & re-
„ mets-lui ces lettres de ma part.
„ Tous les autres Sermons de ce
„ Menor font à peu près dans le
„ même goût.

(c) Dans ces temps, l'igno-
rance étoit telle, qu'un Curé
ayant un procès avec ses Pa-
roissiens, pour savoir aux fraix
de qui l'on payeroit l'Eglise ;
ce Curé, lorsque le Juge étoit

Dans la simplicité des siècles d'ignorance, les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui sous lequel on les considère dans les siècles éclairés. Les Tragédies de la Passion, édifiantes pour nos Ancêtres, nous paroissent à présent scandaleuses. Il en seroit de même de presque toutes les questions subtiles qu'on agitoit alors dans les Ecoles de Théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des disputes en règle, pour savoir si Dieu est habillé ou nud dans l'histoire ; si Dieu est tout-puissant, s'il a le pouvoir de pécher ; si Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille ; & mille autres questions encore plus extravagantes. (d)

Tout, jusqu'aux miracles, portoit, dans ce temps d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du siècle. (e)

prêt à le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie : *Paveant illi, & ego non paveam*. Le Juge ne fut que répondre à la citation : il ordonna que l'Eglise seroit pavée aux dépens des Paroissiens.

Il y eut un temps, dans l'Eglise, où la science & l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines, indignes d'un Chrétien. On dit même, à ce sujet, que les Anges fouetterent Saint Jérôme pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'Abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

(d) *Utrum Deus potuisset suppositare mulierem, vel diabolum, vel asinum, vel filicem, vel cucurbitam : & si suppositasset cucurbitam, quemadmodum fuisset concionatura, editura miracula, & quoniam modo fuisset fixa cruci.* Apolog. p. Hérodote. tom. III. p. 127.

(e) Quelque chose qu'on dise en faveur des siècles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la Religion ; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les Philosophes, ou contre les Académies de Province. Ceux qui les composent, disent, ne peuvent éclairer la terre ; ils seroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'Agriculture, les enrégimenter dans le rôle des Laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendiants, de soldats, d'artisans de luxe & de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un Etat par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterais même, qu'en supposant que ces Académies de Province ne

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, (f) j'en choisis un, opéré en faveur d'un Moine. „ Ce Moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit, à son retour, une rivière à traverser : Satan renversa le bateau, & le Moine fut noyé, comme il com-
 „ mençoit l'invitoire des Matines de la Vierge.
 „ Deux diables se faisisent de son ame, & sont arrêtés par deux Anges qui la réclament en qualité de
 „ Chrétienne. Seigneurs Anges, disent les Diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, & ce n'est
 „ pas une fable ; mais celui-ci étoit du nombre des ennemis de Dieu : & , puisque nous l'avons trouvé
 „ dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le boubrier de l'Enfer ; nous serons bien récompensés de nos Prévôts. Après bien des contestations, les

lissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la Capitale se communiquent aux Provinces : or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumières philosophiques*, dit Mr. l'Abbé de Fleury, ne peuvent jamais nuire. Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute Mr. Hume, que les Nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu ; il agit en tous sens : il y a peu de grands Politiques & de grands Capitaines dans un Pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les Sciences & les Lettres. Comment se persuader qu'un Peuple qui ne fait ni l'art d'écrire, ni celui de raisonner, puisse se donner de

bonnes loix, & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siècles d'ignorance ? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de Législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces Académies de Province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considère les Savants simplement comme des Commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le Roi distribue aux Académies & aux Gens de Lettres, avec le produit de la vente de nos Livres à l'Etranger, on peut assurer que cette espèce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'Etat.

(f) *Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, tome XVIII.

„ Anges proposent de porter le différend au Tribunal
 „ de la Vierge. Les Diables répondent qu'ils prendront
 „ volontiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeoit selon
 „ les loix : mais, pour la Vierge, disent-ils, nous n'en
 „ pouvons espérer de justice : elle briferoit toutes les
 „ portes de l'Enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour
 „ celui qui, de son vivant, a fait quelques révérences
 „ à son image. Dieu ne la contredit en rien ; elle peut
 „ dire que la pierre est noire, & que l'eau trouble est
 „ claire ; il lui accorde tout : nous ne savons plus où
 „ nous en sommes : d'un ambas, elle fait un terne ; d'un
 „ double-deux, un quine ; elle a le dez & la chance :
 „ le jour que Dieu en fit sa mere, fut bien fatal pour
 „ nous.

L'on seroit, sans doute, peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuses*, sur la visite de l'Evêque d'Halicarnasse, & qui m'a paru trop plaissant pour résister au desir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du Baptême, l'Auteur raconte „ qu'autrefois, dans le Royaume d'Arménie, il y eut un Roi qui avoit beaucoup de haine contre les
 „ Chrétiens ; c'est pourquoi il persécuta la Religion
 „ d'une manière bien cruelle. Il méritoit bien que Dieu
 „ l'eût alors puni : cependant Dieu, infiniment bon,
 „ qui ouvrit le cœur à saint Paul pour le convertir
 „ lorsqu'il persécutoit les fideles, ouvrit aussi le cœur
 „ à ce Roi pour qu'il connût la sainte Religion. Aussi
 „ arriva-t-il que le Roi tenant son conseil dans le Palais, avec ses Mandarins, pour délibérer sur les moyens
 „ d'abolir entièrement la Religion Chrétienne dans le
 „ Royaume, le Roi & les Mandarins furent aussi-tôt
 „ changés en cochons. Tout le monde accourut aux
 „ cris de ces cochons, sans savoir quelle pouvoit être
 „ la cause d'une chose aussi extraordinaire. Alors il y
 „ eut un Chrétien, nommé Grégoire, qui avoit été
 „ mis à la question le jour de devant, qui accourut
 „ au bruit, & qui reprocha au Roi sa cruauté envers
 „ la Religion. Au discours que fit Grégoire, les cochons s'arrêtèrent ; & s'étant tus, ils leverent le mu-

„ seau en-haut pour écouter Grégoire, lequel interro-
 „ gea tous les cochons en ces termes : Déformais êtes-
 „ vous résolus de vous corriger ? A cette demande,
 „ tous les cochons firent un coup de tête, & crièrent
 „ ouen, ouen, ouen, comme s'ils avoient dit oui. Gré-
 „ goire reprit ainsi la parole : Si vous êtes résolus de
 „ vous corriger, si vous vous repentez de vos pé-
 „ chés, & que vous veuillez être baptisés pour ob-
 „ server la Religion parfaitement, le Seigneur vous
 „ regardera dans sa miséricorde ; sinon, vous serez mal-
 „ heureux dire ce monde & dans l'autre. Tous les co-
 „ chons frappèrent la tête, firent la révérence, & crie-
 „ rent ouen, ouen, ouen, comme s'ils avoient voulu
 „ dire qu'ils le desiroient ainsi. Grégoire, voyant les
 „ cochons humbles de cette sorte, prit de l'eau bénite,
 „ & baptisa tous les cochons : & il arriva sur le champ
 „ un grand miracle ; car, à mesure qu'il baptisoit cha-
 „ que cochon, aussi-tôt il se changeoit en une personne
 „ plus belle qu'auparavant.

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies & ces ques-
 tions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient si
 ridicules, étoient & devoient être admirées dans les sie-
 cles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à
 l'esprit du temps, & que les hommes admireront tou-
 jours des idées analogues aux leurs. La grossière im-
 becillité de la plupart d'entre eux ne leur permettoit
 pas de connoître la faiblesse & la grandeur de la Reli-
 gion ; dans presque toutes les têtes, la Religion n'étoit,
 pour ainsi dire, qu'une superstition & qu'une idolâtrie.
 A l'avantage de la Philosophie, on peut dire que nous
 en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on
 soit envers les Sciences, quelque corruption qu'on les
 accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que
 celles de notre Clergé sont maintenant aussi pures qu'el-
 les étoient alors dépravées, du moins si l'on consulte
 & l'Histoire & les anciens Prédicateurs. Maillard &
 Menot, les plus célèbres d'entre eux, ont toujours ce
 mot à la bouche : *Sacerdotes, Religiosi, concubinariii*.
 „ Damnés, infâmes ; s'écrie Maillard, dont les noms
 „ sont inscrits dans les registres du Diable ; larrons,

„ voleurs, comme dit Saint Bernard, pensez-vous que
 „ les Fondateurs de vos Bénéfices vous les aient don-
 „ nés pour ne faire autre chose que de vivre à pot &
 „ à cuiller avec des filles, & jouer au glic ? Et vous,
 „ Messieurs les gros Abbés, avec vos Bénéfices, qui
 „ nourrissez chevaux, chiens & filles, demandez à
 „ Saint Etienne s'il a eu Paradis pour mener une telle
 „ vie, faisant grande chère, étant toujours parmi les
 „ festins & banquets, & donnant les biens de l'Eglise
 „ & du crucifix aux filles de joie. (g)

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces sie-
 cles grossiers, où tous les hommes, superstitieux &
 braves, ne s'amusoient que des contes des Moines &
 des hauts faits de la Chevalerie. L'ignorance & la sim-
 plicité sont toujours monotones : avant le renouvelle-
 ment de la Philosophie, les Auteurs, quoique nés
 dans des siècles différents, écrivoient tous sur le mé-
 me ton. Ce qu'on appelle le goût, suppose connoissan-
 ce. Il n'est point de goût, ni, par conséquent, de ré-
 volutions de goût chez des Peuples encore barbares ;
 ce n'est, du moins, que dans les siècles éclairés qu'el-

(g) Ce Maillard, qui déclamaient contre le Clergé, n'étoit pas lui-même le Clergé, n'étoit pas lui-même cette Epigramme, qui me pa-
 roît assez bien tournée pour le
 prochain à ses Confrères. On temps :

*Nostre maître Maillard tout par-tout met le nez,
 Tantost va chez le Roy, tantost va chez la Roynie ;
 Il fait tout, il fait tout, & à rien n'est idoine ;
 Il est grand Orateur, Poète des mieux nés,
 Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés,
 Sophiste aussi aigu que les fesses d'un Moine.
 Mais il est si meschant, pour n'être que Chanoine,
 Qu'auprès de luy sont Saints le diable & les damnés.
 Si se souvrir par-tout à la gloire il répute,
 Pourquoi, dedans Poissy, n'est-il à la dispute ?
 Il dit qu'à grand regret il en est éloigné ;
 Car Bercé l'eust vaincu, tant il est habile homme.
 Pourquoi donc n'y est-il ? Il est emboîgné
 Après les fondemens pour rebâtir Sodome.*

les sont remarquables. Or, ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme de gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la position d'un Peuple. Il est donc une dépendance secrètement établie entre le goût d'une Nation & ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atreides, n'allumeroient plus, en nous, les mêmes transports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impression tient à la différence de notre Religion, de notre Police, avec la Police & la Religion des Grecs.

Les anciens étoient des Temples à la vengeance: cette passion, mise aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La Police ancienne favorisoit ce culte. Dans un siècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colere, la fureur & la trahison, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront: c'est ainsi qu'on entretenoit, dans le cœur des Citoyens, une crainte respectueuse & salutaire, qui suppléoit au défaut de police. La peinture de cette passion étoit donc trop analogue au besoin, au préjugé des Peuples anciens, pour n'être pas considérée avec plaisir.

Mais, dans le siècle où nous vivons, dans un temps où la police est, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne sommes plus asservis aux mêmes préjugés, il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion, qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la société, n'y occasionneroit que des désordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des Tragédies, pleines de ces sentiments mâles & courageux qu'inspire l'amour de la Patrie, ne feroient-elles plus sur nous que des impressions légères? C'est qu'il est très-rare que les Peuples aient une certaine espèce de courage & de vertu avec l'extrême soumission; c'est

que les Romains devinrent bas & vils sitôt qu'ils eurent un maître; & qu'enfin, comme dit Homère:

*L'affreux instant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.*

D'où je conclus que les siècles de liberté, dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes passions, sont aussi les seuls où les Peuples soient vraiment admirateurs des sentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre Poète? C'est qu'on sortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles, où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentiments hardis, & plus susceptibles d'ambition; c'est que les caractères que Corneille donne à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conséquent, plus analogues à l'esprit du siècle, qu'ils ne le feroient maintenant, qu'on rencontre peu de héros, (A) de Citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, & que les volcans de la sédition sont de toutes parts éteints.

Comment un Artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand Seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le saint respect que l'Egyptien a pour ses Dieux, & le Negre pour son Fétiche, feroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit:

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose?

De pareils sentiments doivent leur paroître foux & gigantesques; ils n'en pourroient admirer l'élevation,

(h) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

fans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs. C'est pourquoi, si l'on en excepte un petit nombre d'esprits & de caractères élevés, qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée & sentie, les autres admirateurs de ce grand Poète l'estiment moins par sentiment que par préjugé & sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un Peuple, doit nécessairement amener des révolutions dans son goût. D'un siècle à l'autre, un Peuple est différemment frappé des mêmes objets, selon la passion différente qui l'anime.

Il en est des sentiments des hommes comme de leurs idées; si nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Saluste, être affectés que des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement. (1)

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis & Catilina se rencontrent, & se fassent réciproquement confidence des sentiments d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême, & le second ce que la conquête d'une femme a de si flatteur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout Pays où les Habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de Patrie & de Citoyen, on ne plaît au Public qu'en présentant sur le Théâtre des passions convenables à des Particuliers; telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles: il est certain que des âmes fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens char-

(1) Du récit d'une action héroïque, le Lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même; il rejette le reste comme invérité.

gés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion: & c'est précisément la raison pour laquelle les Pièces de Théâtre n'ont de succès pleins & entiers que dans les Etats républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la Patrie & de la liberté, sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre Gouvernement, les Citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces Pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les Particuliers. Or, parmi les passions de cette espèce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siècle, ou un Pays différent, tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractère, suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'âme, nous fait déjà préférer les Comédies aux Tragédies, qui ne sont plus maintenant que des Comédies d'un style élevé, & dont l'action se passe dans les Palais des Rois.

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine, qui, désarmant la sédition, avilissant la condition des Bourgeois, a dû presque entièrement les bannir de la scène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, lesquels y tiennent réellement la place qu'occupaient les gens d'une condition commune, & sont proprement les Bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'esprit sont sur le Public des impressions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or, cet intérêt public est quelquefois, d'un siècle à l'autre, assez différent de lui-même.

me, pour occasionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels sont tous les ouvrages de controverse, ouvrages maintenant aussi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les Peuples, partagés sur leur croyance, étoient animés de l'esprit de fanatisme; où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers, les controverses étoient, premièrement quant au choix du sujet, des ouvrages trop généralement intéressants, pour n'être pas universellement estimés: d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains Hérétiques, avec toute l'adresse & l'esprit imaginables. Car enfin, pour persuader des contes de *Peaux d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme sont quelques hérésies, (k) il étoit impossible que les Controversistes n'employassent, dans leurs écrits, toute la souplesse, la force & les ressources de la Logique, que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matière, que par la manière de la traiter, les Controversistes devoient alors être regardés comme les Ecrivains les plus estimables.

Mais dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entièrement disparu; où les Peuples & les Rois, instruits par les malheurs passés, ne s'occupent plus des disputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie Religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes Ecrivains ne devoient plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne, dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du Soleil.

(k) Voyez l'Histoire des Hérésies, par Saint Epiphane.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres composées sur ce sujet: & c'est l'indifférence avec laquelle on a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre Mr. de la Motte & du savant Abbé Terrasson; dissertations qui, regardées à juste titre comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des Gens de Lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différents siècles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs, les passions & les goûts d'un Peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siècles.

Pour cet effet, il faut se rappeler que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle & dans un Pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siècle & dans un autre Pays; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, & les autres durables. On peut donc réduire à deux espèces, toutes les différentes sortes d'esprits: l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un Peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode*: (l) l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, in-

(l) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses: je comprends, par conséquent, sous ce même mot, les Ouvrages qui nous paroissent les plus durables: tels sont les fausses Religions, qui, successivement remplacées les unes par les autres, doi-

dépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, est, par conséquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire, comme l'esprit le plus désirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux especes, je distinguerai, en conséquence, deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant & rapide; les autres, un succès étendu & durable. Un Roman satyrique ou l'on peint, par exemple, d'une manière vraie & maligne, les ridicules des Grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits : ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir & la fagacité possibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les Pays où ces ridicules prennent naissance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier les mépris pour les Grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chute de ces sortes d'ouvrages dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les Romans satyriques. A l'égard d'un Ouvrage de Morale ou de Métaphysique, son succès ne peut être le même : le desir de s'instruire, toujours plus rare & moins vif que

vent, relativement à l'étendue, parmi les ouvrages de
auc des siècles, être com- mode.

celui de censurer, ne peut fournir, dans une Nation, ni un si grand nombre de Lecteurs, ni des Lecteurs si passionnés. D'ailleurs, les principes de ces Sciences, avec quelque clarté qu'on les présente, exigent toujours des Lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet Ouvrage de Morale ou de Métaphysique est moins rapidement senti que celui d'un Ouvrage satyrique, il est plus généralement reconnu; parce que des Traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent nécessairement trouver des Lecteurs chez tous les Peuples du monde, & même les conserver dans chaque siècle. Tout Ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme & des choses, ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes especes d'estime attachées aux différents genres d'esprit : s'il reste encore quelque doute sur ce sujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on savoir, par exemple, quels seroient les divers succès de deux Ecrivains, dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées, & l'autre par la manière heureuse de les exprimer? Conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente; parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expression, & enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un Ecrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, & plus brillants que durables. Il en est deux causes : la première, c'est qu'un Ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction, la fraîcheur & la force de son coloris, & ne passe; par conséquent, aux Etrangers, que dépouillé des charmes du style, qui, dans ma supposition, en faisoient le principal agrément : la se-

conde, c'est que la langue vieillit insensiblement; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; & qu'un Ouvrage enfin dépourvu, dans le Pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conserver à son Auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut, aux grâces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un Ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du temps, & sur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à séparer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens Poètes, le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu par la Poésie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit: c'est qu'entre les Ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les siècles & les Pays divers, il en est qui, plus vivement & plus généralement intéressants pour l'humanité, doivent avoir des succès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que, parmi les hommes, il en est peu qui n'ayent éprouvé quelque passion; que la plupart d'entre eux sont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une description; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, presque tous, plus senti que vu, mais plus vu que réfléchi; (m) qu'ainsi la peinture des passions doit être plus généralement agréable, que la peinture des objets de la nature; & la description poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les Ouvrages philosophiques. À l'égard même de ces derniers Ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoissance de la Botanique, de la Géographie & des Beaux-Arts, que de la connoissance du cœur humain, les Philosophes excellents en ce

(m) Voilà pourquoi, dans la Grèce, & dans presque tous les Pays, le suc-

cle des Poètes a toujours annoncé & précédé celui des Philosophes.

dernier genre doivent être plus généralement connus & estimés que les Botanistes, les Géographes & les grands Critiques. Aussi, Mr. de la Motte (qu'il me soit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, sans contredit, plus généralement estimé, s'il eût appliqué à des sujets plus intéressants la même finesse, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'Ode, la Fable & la Tragédie.

Le Public, content d'admirer les chefs-d'œuvres des grands Poètes, fait peu de cas des grands Critiques; leurs Ouvrages ne sont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'Art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de Mr. de la Motte.

Voyons maintenant quels sont les Ouvrages qui doivent, au succès rapide & brillant, unir le succès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux especes de succès que par des Ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a su joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels sont certains genres de Poèmes, de Romans, de Pièces de Théâtres, & d'Écrits moraux ou politiques: sur quoi il est bon d'observer que ces Ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du Pays où ils sont faits, ne conservent, aux yeux de la postérité, que les seules beautés communes à tous les siècles & à tous les Pays; & qu'Homère, par cette raison, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de son temps. Mais cette perte, &, si je l'ose dire, ce déchet en mérite, est plus ou moins grand, selon que les beautés durables qui entrent dans la composition d'un Ouvrage, & qui y sont toujours inégalement mêlées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins sur ces dernières. Pourquoi les Femmes savantes de l'illustre Molière sont-elles déjà moins estimées que son *Avare*, son *Tartuffe* & son *Misanthrope*? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces Pièces; l'on n'a point, en conséquence, déterminé le degré d'estime qui leur est dû: mais l'on a éprouvé qu'une Comédie, telle que

l'Avare, dont le succès est fondé sur la peinture d'un vice toujours subsistant, & toujours nuisible aux hommes, renfermoit nécessairement, dans ses détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce sujet, c'est-à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une Comédie telle que les *Femmes savantes*, dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvoit éinceiler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce sujet, & peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le Public, n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit guère, chez les différentes Nations, que les Pièces de caractère passer, avec succès, d'un Théâtre à l'autre.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit, est, dans chaque siècle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

CHAPITRE XX.

De l'Esprit, considéré par rapport aux différents Pays.

C E que j'ai dit des siècles divers, je l'applique aux Pays différents, & je prouve que l'estime ou le mépris attachés aux mêmes genres d'esprit, est, chez les différents Peuples, toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & par conséquent, de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les Républicains? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carrière des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le respect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les Républiques, on honore non-

seulement

seulement l'éloquence, mais encore toutes les Sciences, qui, telles que la Politique, la Jurisprudence, la Morale, la Poésie, ou la Philosophie, peuvent servir à former des Orateurs.

Dans les Pays despotiques, au contraire, si l'on fait peu de cas de cette même espèce d'éloquence, c'est qu'elle ne mène point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces Pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? C'est qu'une République pauvre & petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les Arts propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raison, désirés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la Science militaire, qu'à Rome & dans la Grèce on n'en avoit pour cette même Science? C'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur position physique, moins besoin de grands Généraux que d'habiles Négociants; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amène à sa suite le goût du luxe & de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leur yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'Art de la Guerre, & même pour le courage: vertu que, chez un Peuple libre, soutient long-temps l'orgueil national; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est, peut-être, la cause éloignée de la chute ou de l'asservissement de cette Nation. Si les Ecrivains célèbres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Addison, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un Pays où chaque Citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le Public sur ses ve-

I

ritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits; rencontre plus difficile à faire en France: non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre; la liste de nos hommes célèbres, dans la Guerre, la Politique, les Sciences & les Arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les Seigneurs Anglois sont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'est qu'ils sont forcés de s'instruire; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-considérable sur nous; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de servitude, & leur ait appris à préférer les richesses aux talents. Jusqu'aujourd'hui, c'est, à Londres, un mérite de s'instruire; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que Mr. le Duc d'Orléans, Régent, interrogeoit sur le caractère & le génie différent des Nations de l'Europe: *La seule matière, lui dit l'étranger, de répondre à Votre Altesse Royale, est de lui répéter les premières questions que, chez les divers Peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne, ajouta-t-il, on demande: Est-ce un Grand de la première classe? En Allemagne: Peut-il entrer dans les Chapitres? En France: Est-il Lien à la Cour? En Hollande: Combien a-t-il d'or? En Angleterre: Quel homme est-ce?*

Le même intérêt général qui, dans les Etats républicains & ceux dont la constitution est mixte, préside à la même distribution de l'estime, est aussi, dans les Empires soumis au despotisme, le distributeur unique de cette même estime. Si, dans ces Gouvernements, l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à l'Isbahan, à Constantinople, pour l'Eunuque, l'Icoglan ou le Bacha, que pour l'homme de mérite, c'est qu'en ces Pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes: ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables; mais aucun des Particu-

liers, dont l'assemblage forme le Public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces Empires, engager un Particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents? Les grands talents sont toujours suspects aux Gouvernements injustes: les talents n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or, les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens, & soient universellement desirés. En vain diroit-on, qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs: ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'Acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple: c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les Pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents; aussi les Pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les Nations, que, dans des Gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés, la possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages universels, se croient supérieurs (n) à l'homme de talent, se félicitent, d'un ton superbement

(n) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux se croyent, du moins, fort au-dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs: Un tel, disent-ils entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'est ni l'impotent ni l'homme ordinaire

qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est qu'on ne songe pas même à les citer. Le silence, sur notre compte, est toujours un mauvais signe; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

modeste, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, & d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon & le suprême esprit! De telles gens doivent toujours prendre les Philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement désirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les Peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel Pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'anti-chambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues? Pour obtenir la faveur des Grands, à quelles flateries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un Muphti ou d'une Sultane; en France, aux bontés outrageantes d'un grand Seigneur (o) ou d'un homme en place, qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'Etat, incapable d'affaires sérieuses, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite, (p) & sensible à leur censure, l'homme en place les reçoit chez lui

(o) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais, à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogène, on aperçoit la vanité.

(p) En entrant dans le monde, disoit un jour Mr. le Président de Montequieu, on m'annonça comme un homme d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable des gens en place; mais lorsque, par le succès des *Lettres Persanes*, j'eus, peut-être, pourvu

«vé que j'en avois, & que
«j'eus obtenu quelque estime
«de la part du Public, celle
«des gens en place se refroidit,
«dit, j'essuyai mille dégoûts.
«Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient; & qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges, pour supporter patiemment l'éloge d'autrui.

moins par goût que par faste, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce point? Quiconque est né pour illustrer son siècle, est toujours en garde contre les Grands; il ne se fie du moins qu'avec ceux dont l'esprit & le caractère, faits pour estimer les talents & s'ennuyer dans la plupart des sociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illustres, les expose donc nécessairement à la haine, ou, du moins, à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & surtout chez des Peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur Religion, croupissent dans une honteuse ignorance, & tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est, dans l'Orient, fondé sur le peu d'intérêt que les Peuples ont d'estimer les talents; pour faire mieux sentir la puissance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié selon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la dissertation; pourquoi le ton nous en paroît insupportable: & l'on sentira que la dissertation est pénible & fatigante; que les Citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins besoin d'instruction que d'amusement, ils ne desiront, en général, que la sorte d'esprit qui les rend agréables dans un souper; qu'ils doivent, en conséquence, faire peu de cas de l'esprit de raisonnement, & ressembler tous, plus ou moins, à cet homme de la Cour, qui, moins ennuyé qu'embarrassé des raisonnements qu'un homme sage apportoit en preuve de son opinion, s'écria vivement: *Ah! Monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si, dans la conversation, l'on ne se sert que de phrases

ses découfues & hyperboliques; fi l'exagération eft devenue l'éloquence particulière de notre fîecle & de notre Nation; fi l'on n'y fait nul cas de la jufteffe & de la précifion des idées & des expreffions, c'eft que nous ne fommes nullement intéreffés à les eftimer. C'eft par ménagement pour cette même pareffe que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un inflinct fupérieur à toute connoiffance raifonnée, & enfin comme un fentiment vif & prompt du bon & du mauvais; fentiment qui nous difpense de tout examen, & réduit toutes les regles de la critique aux deux feuls mots de *délicieux* ou de *déteftable*. C'eft à cette même pareffe que nous devons auffi quelques-uns des avantages que nous avons fur les autres Nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait defirer, dans les ouvrages, une netteté qui fupplée à cette incapacité d'attention: nous fommes des enfans, qui voulons, dans nos lectures, être toujours foutenus par la lifière de l'ordre. Un Auteur doit donc maintenant fe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à fes Lecteurs; il doit fouvent répéter d'après Alexandre: *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous!* Or, la néceffité d'être clairs, pour être lus, nous rend, à cet égard, fupérieurs aux Ecrivains Anglois: fi ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'eft que leurs Lecteurs y font moins fenfibles, & que des efprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent fuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une Science telle que la Métaphyfique, doit nous donner quelques avantages fur nos voifins. Si l'on a toujours appliqué à cette Science le proverbe: *Point de merveille fans voile*, & fi les ténèbres l'ont rendue long-temps refpectable, maintenant notre pareffe n'entreprendroit plus de les percer; fon obfcurité la rendroit méprifable: nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eft encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myftérieux qui l'environnent. Or, ce defir, qu'on ne doit qu'à la pareffe, eft l'unique moyen de faire une Science de chofes de cette même Métaphyfique, qui jufqu'à préfent n'a été qu'une Science de mots.

Mais, pour fatisfaire, fur ce point, le goût du Public, il faut, comme le remarque l'illuftre Hiftoriographe de l'Académie de Berlin, „ que les efprits, brifant les entraves „ d'un refpect trop fuperftitieux, connoiffent les limites „ qui doivent éternellement féparer la raifon de la Religion; & que les examinateurs follement révoltés contre „ tout ouvrage de raifonnement, ne condamnent plus „ la Nation à la frivolité. „

Ce que j'ai dit fuffit, je penfe, pour nous découvrir en même-temps la caufe de notre amour pour les Hiftoriettes & les Romans, de notre habileté en ce genre, de notre fupériorité dans l'Art frivole, & cependant affez difficile, de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'efprit d'agrément fur tout autre genre d'efprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'efprit comme divertiffant, à l'avilir en le confondant avec la pantomime; préférence enfin qui nous rend le Peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition eft, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des Citoyens; il ne leur refte que celle du plaifir. Entre les plaifirs, celui de l'amour eft le plus vif; pour en jouir, il faut fe rendre agréable aux femmes: dès que le befoin d'aimer fe fait fentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement, il en eft des amants comme de ces infectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'eft qu'en empruntant la refsemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, fi les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de grâces, que de force & de jufteffe dans les idées, nos efprits, fe modelant fur les leurs, doivent, en conféquence, fe fentir des mêmes vices.

Il n'eft que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'eft de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur efprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes chofes, fi l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les femences de l'efprit & de

la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je conseillerois,) ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroîtroient moins précieuses; alors les hommes, plus indépendants, plus sages, ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, & pourroient, par conséquent, étendre & fortifier leur esprit par l'étude & la méditation. Chez tous les Peuples & dans tous les Pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des Sultanes; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernements, & par conséquent, des intérêts des Peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractères, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois apercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exemple, la Science militaire est, chez presque tous les Peuples, regardée comme la première, c'est que le grand Capitaine est, presque en tous les Pays, l'homme le plus utile, le moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célèbres dans les Sciences, les Loix, les Lettres & les Beaux-Arts, la préférence sur le plus grand Capitaine du monde: d'où je conclus que l'intérêt général est, dans chaque Nation, le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les Nations ont pour leurs mœurs, leurs usages & leurs caractères différents.



CHAPITRE XXI.

Le mépris respectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

IL en est des Nations comme des Particuliers: si chacun de nous se croit infaillible, place la contradiction au rang des offenses, & ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit, chaque Nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes; toute opinion contraire est donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup d'œil rapide sur l'univers. Ici c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorsque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'est l'Arabe, qui, persuadé de l'infaillibilité de son Khalife, rit de la sorte crédule du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le Nègre, qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de Divinités, & se moque de la diserte où nous sommes de Dieux; tandis que le Musulman, peu instruit, nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin, ce sont les habitants de la montagne de Bata: ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un Saint; ils se moquent, en conséquence de l'Indien: Quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, si la vache, dont on tire la queue, vient à pisser, & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un Saint? Quoi de plus absurde aux Bramines, que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant six mois, ils se tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache? (a)

(a) Théâtre de l'Idolâtrie, par Abraham Roger.

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, est réputée

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes, qu'est fondé le mépris respectif des Nations. C'est par ce motif (b) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis, dans l'Empereur Julien, cette simplicité de mœurs & cette frugalité lui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de Religion, & par conséquent, d'opinion, déterminoit, dans le même-temps, des Chrétiens plus zélés que justes, à noircir, par les plus infâmes calomnies, la mémoire d'un Prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire, & ranimant la vertu expirante des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands Empereurs. (c)

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout est plein de ces injustices. Chaque Nation, convaincue qu'elle seule possède la sagesse, prend toutes les autres pour folles, & ressemble assez au Marianois, (d) qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un Sage, qui, dans sa conduite, ne consultât que les lumières de la raison, ce Sage passeroit universellement pour fou. Il seroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un Médecin que des Pâtissiers accuseroient, devant un Tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ses opinions sur les démonstrations les plus fortes; toutes les Nations seroient, à son égard, comme ce Peuple de bossus, chez lequel, disent les Fabulistes Indiens, passa un Dieu beau, jeune & bien fait: ce Dieu, ajoutent-

sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui généralement ait plus de réputation de sainteté: il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, est fort ancienne en Orient.

(b) Blessé de nos mépris, « Je ne connois du sauvage, dit le Caraihe, que l'Européen,

qui n'adopte aucun de mes usages. *De l'Orig. & des Mœurs des Caraïbes, par La Borde.*

(c) On grava, à Tarfe, sur le tombeau de Julien: *Ci git Julien, qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent*

Empereur & un vaillant guerrier.

(d) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoises.*

ils, entre dans la Capitale; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants; sa figure leur paroît extraordinaire: les ris & les brocards annoncent leur étonnement: on alloit pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui sans doute avoit vu d'autres hommes que des bossus, ne se fût tout-à-coup crié: Eh! mes amis, qu'allons-nous faire? N'influtons point ce malheureux contrefait: si le Ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair; pleins de reconnaissance pour les immortels, allons au Temple en rendre grâces aux Dieux. Cette fable est l'histoire de la vanité humaine. Tout Peuple admire ses défauts, & méprise les qualités contraires: pour réussir dans un Pays, il faut être porteur de la bosse de la Nation chez laquelle on voyage.

Il est, dans chaque Pays, peu d'Avocats qui plaident la cause des Nations voisines, & peu d'hommes qui reconnoissent en eux le ridicule dont ils accusent l'étranger, & qui prennent exemple sur je ne fais quel Tartare qui fit, à ce sujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de son injustice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, visité les Pays des Lapons, & même acheté du vent de leurs Sorciers. (e) De retour en son pays, il raconte ses aventures: le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, disoit-il, l'esprit humain n'est-il pas capable! que de coutumes bizarres! quelle crédulité dans les Lapons! Sont-ce des hommes? Oui, vraiment, répondit le Tartare: Apprends même quelque chose de plus étrange; c'est que ces Lapons, si ridicules avec leurs Sorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie! répond le grand Lama, oses-tu bien prononcer ce blasphème, & comparer ma Religion avec la leur? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes

(e) Les Lapons ont des Sorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le vent,

Sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévère de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui feroit si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédule ? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excréments, (f) que tu distribues en présent aux Princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même saveur, n'en saupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs saussés. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Vishnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent ; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre : sans la soumission entière à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de tenebres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu sais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des Autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine ; & que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prit les Lamas pour des Sorciers. Lapons qui vendent du vent aux sots qui l'achètent ? Excuse donc, ô Fo vivant ! les discours que me dicte l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paroît se servir pour te soumettre la terre.

Peu d'hommes font, à cet exemple, sentir à leur Nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison ; lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa propre folie ; mais il est encore moins de Nations qui fussent profiter de pareils avis. Toutes sont si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout Pays l'on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux qui, comme disoit Mr. de Fontenelle, *sont foux de la folie commune*. Quelque bizarre que soit une fable, elle est toujours crue de

(f) On donne au grand Lama le nom de Pere éternel. Les Princes sont friands de ses excréments. *Histoire générale des Voyages, tome VII.*

quelques Nations ; & quiconque en doute, est traité de fou par cette même Nation. Dans le Royaume de Juda, où l'on adore le serpent, quel homme oseroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, disent-ils, insulta à la divinité du serpent (g) & le mangea. Un saint Marabou, ajoutent-ils, s'en aperçoit, en porte ses plaintes au Roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'ensuit ; & la race en alloit être anéantie, lorsque les Peuples représentèrent au Roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juste de punir tant d'innocents : ces remontrances suspendent la colere du Prince ; on apaise le grand Marabou, le massacre cesse, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus respectueux envers la Divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le serpent fait allumer la colere des Rois, pour se venger des impies : que l'univers reconnoisse sa Divinité, à son Temple, à son Sacrificateur, à l'ordre de Marabou, destiné à le servir, enfin, aux Vierges consacrées à son culte. Si, retiré au fond de son Sanctuaire, le Dieu Serpent, invisible aux yeux même du Roi, ne reçoit ses demandes & ne rend ses réponses que par l'organe des Prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un œil profane : leur devoir est de croire, de se prosterner & d'adorer.

En Asie, au contraire, lorsque les Perses, tout foulés (h) du sang des serpents immolés au Dieu du Bien, courroient aux Temples des Mages se vanter de cet acte de piété, s'imagina-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion est folle, plus il est honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi, Mr. de Fontenelle a-t-il toujours répété, que, *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'en ouvrir pour les montrer aux hommes*. En effet, si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les prisons de l'Inquisition, à quel

(g) *Voyages de Guinée & de la Guyenne, par le Pere Labat.*

(h) Beaufobre, *Histoire du Manichéisme.*

supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes ? (i)

Parmi les Lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun, qui, dans le siècle de ce Philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions différentes : & dans quelques cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions ? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre ? attachement cependant, dont il seroit également juste, utile & facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sortites humaines, de se rappeler que ce fut six cents ans après l'établissement des Universités, qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire, (k) que son siècle persécuta, & mit ensuite au rang des demi-Dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires ; vérité, dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquences.

Quelle que soit la vanité des hommes, il est certain que, s'ils se rappeloient souvent de pareils faits ; si, comme Mr. de Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes : *Personne n'échappe à l'erreur, serois-je le seul homme infaillible ? ne seroit-ce pas dans les choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme, que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'apercevoir la vérité ; ils seroient plus doux, plus tolérants, & sans doute auroient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent : *Tout ce que*

(i) Penser, dit Aristippe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorants, des foibles, des superstitieux & des hommes corrompus, qui tous

se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir dans les choses, ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

(k) Descartes.

je fais, c'est que je ne fais rien. On fait tout dans notre siècle, excepté ce que Socrate savoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur, que parce qu'ils sont ignorants, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les Nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non-seulement mépriser les mœurs & les usages différents des leurs, mais leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur Etat.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la Nature, les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur Gouvernement.

LA vanité est encore le principe de cette erreur : & quelle Nation peut triompher d'une pareille erreur ? Supposons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler assez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment Citoyens, quitte Paris, & débarque à Constantinople ; quelle idée se formera-t-il des Pays soumis au despotisme, lorsqu'il considérera l'avilissement où s'y trouve l'humanité ? qu'il appercevra partout l'empreinte de l'esclavage ? qu'il verra la tyrannie infecter, de son souffle, les germes de tous les talents & de toutes les vertus, porter l'abrutissement, la crainte servile & la dépopulation, du Caucase jusqu'à l'Egypte ? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son Serrail, tandis que le Persan bat ses troupes & ravage ses Provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit son forbet, caresse ses femmes, fait étrangler ses Bachas, & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la servitude de ces

Peuples, à la fois animé du sentiment de l'orgueil & de l'indignation, quel François ne se croira pas d'une nature supérieure au Turc? En est-il beaucoup qui sentent que le mépris pour une Nation, est toujours un mépris injuste? que c'est de la forme plus ou moins heureuse des gouvernements, que dépend la supériorité d'un Peuple sur un autre? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Persé fit à un soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de sa Nation: Pourquoi m'insulter? lui disoit-il, sache qu'il n'est plus de Nation par-tout où l'on reconnoît un maître absolu. Un Roi est l'ame universelle d'un Etat despotique; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet Empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xerxès, c'est que Cyrus eût à fonder le Trône où Xerxès s'est assis en naissant; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux; c'est que Xerxès fut toujours environné d'esclaves; & les plus vils, tu le fais, habitent le Palais des Rois. C'est donc la lie de la Nation que tu vois aux premiers postes; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xerxès pour maître; tu seras le lâche, & moi le héros.

Rappelons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les Nations de l'Europe, où son tonnerre se faisoit entendre du Nord au Midi de la France: (a) supposons qu'en ce moment un Républicain, encore tout échauffé de l'esprit de Citoyen, arrive à Paris, & se présente dans la bonne compagnie; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter, avec indifférence, les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante, ou d'un petit chien!

Frappé, à cet égard, de la différence qui se trouve entre notre Nation & la sienne, il n'est presque point d'Anglois qui ne se croye un être d'une nature supérieure; qui ne prenne les François pour des rêtes frivoles, & la France

pour

(a) Dans la dernière guerre, lorsque les ennemis entrèrent en Provence.

pour le Royaume Babiole: ce n'est pas qu'il ne pût facilement s'apercevoir que c'est non-seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme & d'élevation inconnu à tout autre Pays qu'aux Pays libres, mais qu'ils le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglois sont si fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; & l'on sera convaincu que, si les mers, en embrassant cet Empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux Peuples voisins, ces Peuples, en profitant des divisions des Anglois, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs Rois des moyens de les asservir, & qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particulière à leur Nation; après le crime affreux commis dans la personne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux? Auroient-ils souffert que, par des Services & des Processions publiques, on mit au rang des Martyrs, un Prince qu'il étoit de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le supplice, nécessaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de soumettre les Peuples à une autorité arbitraire & tyrannique? Tout Anglois sensé conviendra donc que c'est à la position physique de son Pays, qu'il doit sa liberté; que la forme de son gouvernement ne pourroit subsister telle qu'elle est en terre ferme, sans être infiniment perfectionnée; & que l'unique & légitime sujet de son orgueil, se réduit au bonheur d'être né insulaire plutôt qu'habitant du Continent.

Un particulier fera, sans doute, un pareil aveu; mais jamais un Peuple. Jamais un Peuple ne donnera à sa vanité les entraves de la raison: plus d'équité dans ses jugements supposeroit une suspension d'esprit, trop rare dans les Particuliers, pour la trouver jamais dans une Nation.

Chaque Peuple mettra donc toujours au rang des dons

M

de la nature, les vertus qu'il tient de la forme de son gouvernement. L'intérêt de sa vanité le lui conseillera : & qui résiste au conseil de l'intérêt ?

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport aux Pays divers, c'est que l'intérêt est le dispensateur unique de l'estime ou du mépris que les Nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'esprit différents.

La seule objection qu'on puisse opposer à cette conclusion, est celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on, étoit le seul dispensateur de l'estime accordée aux différents genres de science & d'esprit, pourquoi la Morale, utile à toutes les Nations, n'est-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Descartes, des Newton est-il plus célèbre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les Moralistes, qui, peut-être, ont, dans leurs Ouvrages, fait preuve d'aurant d'esprit ? C'est, répondrai-je, que les grands Physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'Univers ; & que la plupart des Moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter, sans cesse, qu'il est beau de mourir pour la Patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les Moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdus à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens : *J'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs* ; alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire ; & , dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme ; & ce sont les passions, & non les maximes de Morale, qui forment les hommes courageux. Les Moralistes devoient le sentir, & savoir que, semblable au Sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un Dieu ou un banc, le Législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les Peuples, follement amoureux de leur lé-

gislation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs Loix, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des Loix, dit le Sultan Mahmoud, est toujours la preuve de l'ignorance du Législateur. La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses volontés, sont quatre especes de divinités, avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des Moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions, & les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les Citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les foux ; tous les hommes seroient nécessités à la vertu ; & la félicité des Nations seroit un bienfait de la Morale : or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée, & que les Ecrivains excellents en ce genre, ne fussent, du moins, par l'équitable & reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius ?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la Morale & la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux Moralistes, & les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette Science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique ?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obstacles insurmontables qui se sont, jusqu'à présent, opposés à l'avancement de la Morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a, jusqu'à présent, regardé une Science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que, par conséquent, tous les Peuples ont intérêt de perfectionner.



CHAPITRE XXIII.

Des Causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les Progrès de la Morale.

Si la Poésie, la Géométrie, l'Astronomie, & généralement toutes les Sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la Morale semble à peine sortir du berceau, c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner & des loix & des mœurs, ont dû se faire un système de Morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la Morale de l'enfance du monde; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une Science, il ne suffit pas que cette Science soit utile au Public; il faut que chacun des Citoyens, qui composent une Nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvées tous les Peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne Morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant, ce dernier, indifférent au progrès des autres Sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la Morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au-dessus de ses Concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ses pieds; le fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes espèces de scélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine : aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux Nations les vrais principes de la Morale, leur eût révélé tous

leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armés contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si dans les premiers siècles du monde, lorsque les Despotes tenoient les Nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux Peuples les vrais principes de la Morale; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque Citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des Princes, l'amour des Peuples l'y conserve; que la gloire & le bonheur d'une Nation, réfléchi sur le Souverain, ajoute à sa grandeur & à sa félicité : quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la Morale ?

Ce ne sont plus les Rois, mais deux autres espèces d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la Religion; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis de (a) l'humanité; les autres, doux au-dehors, & barbares au-dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esau : indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité. (b) Ils haïssent mortellement, disoit la Reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe; & leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'asservir les Peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-

(a) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes ?* Si les Chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch Carthaginois; auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille Religion étoit

une preuve de sa fausseté; combien de fois nos Prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux Hérétiques de rétorquer, contre eux, cet argument ? Parmi nous, que de Prêtres de Moloch !

(b) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un Hérétique.

ils sans cesse à l'impiété, contre tout homme né pour éclairer les Nations; toute vérité nouvelle leur est suspecte; ils ressembleraient aux enfants que tout effraye dans les ténèbres.

La seconde espèce d'hommes puissants, qui s'opposent aux progrès de la Morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils sont paresseux, & qu'ils voudraient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci sont les plus à craindre; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talents, & l'âme des vertus; auxquels, pour être de grands scélérats, il ne manque que du courage: incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur considération tient au respect imbecille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues: furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (c) con-

(c) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution: nul doute que l'intolérance ne soit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'Edit de Nantes. Ces disputes, dira-t-on, sont dangereuses. Oui, quand l'autorité y prend part: alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le Magistrat ne s'en mêle point, les Théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait est prouvé par la paix dont on jouit dans les Pays tolérants. Mais, réplique-t-on, cette tolérance convenable à certains Gouvernements, seroit peut-être funeste à d'autres: les Turcs

dont la Religion est une Religion de sang, & le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérants que nous? On voit des Eglises à Constantinople, & point de Mosquées à Paris; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance; & leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de Chrétien, la persécution est un crime. Presque par-tout, l'Evangile, les Apôtres & les Peres, prêchent la douceur & la tolérance. Saint Paul & Saint Chrysostôme disent qu'un Evêque doit s'acquiescer de sa place, en gagnant les hommes par la persuasion, & non par la contrainte; les Evêques, ajoutent-ils, ne re-

tre lui les passions & les préjugés même qu'ils méprisent, & ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de nouveauté.

gnent que sur ceux qui le veulent, bien différents, en cela, des Rois, qui regnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le Concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération Saint Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrième siècle de l'Eglise, lorsqu'on agitoit la question de la Divinité du Saint-Esprit? question qui causoit, alors, tant de trouble. Ce Saint, dit Saint Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la Divinité du Saint-Esprit, consentit, alors, qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisième Personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de Mr. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accusèrent Saint Basile de trahir la vérité par son silence, cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres & les plus pieux de ce temps-là, entre autres par le grand Saint Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans Mr. de Tillemont, *Vie de Saint Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet Auteur ajoute que le Concile oecuménique de Constantinople approuva la conduite de Saint Basile, en l'imitant.

Saint Augustin dit qu'on ne

doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous; à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu; ce qui est impossible. Saint Athanase, dans ses *Epîtres ad Solitarios*, tome I, p. 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader & non de contraindre; il faut prendre exemple sur le Sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, p. 830, que pour faire adopter ses opinions, le Diable, pere du mensonge, a besoin de haches & de coignées; mais le Sauveur est la douceur même: il frappe; si on ouvre, il entre; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, & enfin à main armée, qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu & les gibets ont souvent servi d'arguments aux Théologiens; ils ont, à cet égard, donné prise sur eux aux Héretiques & aux incrédules. JESUS-CHRIST ne faisoit violence à personne; il disoit

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécile; que la Morale en démontrât la nécessité, & que l'étude de cette Science devînt, par conséquent, funeste à l'univers, ils veulent qu'on tienne les Peuples prosternés devant les préjugés regus, comme devant les crocodiles sacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en Morale? C'est à nous seuls, disent-ils, qu'il faut la révéler; nous seuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépositaires: que le reste des humains soit enveloppé des ténèbres du préjugé; l'état naturel de l'homme est l'aveuglement.

Assez semblables à ces Médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abusèrent de la crédulité de quelques Prélats pour excommunier un remède dont les secours sont si prompts & si salutaires, ils abusent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide & tédueite pourroit, sous un Gouvernement moins sage, trainer au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servis ces deux espèces d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain, pour leur résister, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorsqu'un Citoyen est animé de la passion de la vérité & du bien général, je fais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au Public, & que ce Public devient son protecteur: mais comme, sous le bouchier de la reconnaissance & de l'estime publique, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques; parmi les gens sages, il en est très-peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles inturmontables se font, jusqu'à présent, opposés aux progrès de la Morale, & pourquoy cette Science, préquelque toujours inutile, a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

seulement: Voulez-vous me fuir - permis à ses Ministres d'imiter
etc? L'intérêt n'a pas toujours sa modération.

Mais ne peut-on faire sentir aux Nations l'utilité qu'elles tiroient d'une excellente Morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette Science, en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matière, au risque d'une digression, je vais traiter ce sujet.

CHAPITRE XXIV.

Des Moyens de perfectionner la Morale.

Il suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à tes progrès les deux espèces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démaquer, de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux Nations, que les hommes sont, en général, encore plus stupides que méchants; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guérirait de la plupart de leurs vices; & que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de lèze-humanité.

Tout homme qui, dans l'Histoire, considère le tableau des misères publiques, s'aperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a verlé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier: Heureuse la Nation où, du moins, les Citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels! (a) Ce-

(a) Un Roi du Mexique, dans la consécration d'un Temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cents huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tome VI, page 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'Ecole de Niagam profitent de leur faveur auprès des Princes, pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs Royaumes: ces Baudhistes sont athées, & les autres déistes. Ralta fut le Prince qui fit répandre le plus de sang: pour se purifier de ce crime, il se brûla

pendant l'homme est fait pour être vertueux : en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice, & nécessiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux & puissant mer si souvent à la chaîne la justice & la vertu, & s'il opprime les Nations, ce n'est que par le secours de l'ignorance : c'est elle qui, cachant à chaque Nation ses véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ses forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les Peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point, jusqu'à présent, assez fortement insisté sur cette vérité : non qu'on doive renverser en un jour tous les autels de l'erreur ; je fais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je fais même qu'en les détruisant, on doit respecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut en-

en grande solemnité sur la côte d'Orcha. Il est à remarquer que ce furent les déesses qui firent couler le sang humain. *Voyez les Lettres du P. Pont, Jésusite.*

Les Prêtres de Meroë, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un Courier au Roi, pour lui ordonner de mourir. *Voyez Diodore.*

Quiconque tue le Roi de Sumatra, est élu Roi. C'est, disent les Peuples, par cet assassinat, que le Ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un Prédicateur, qui, déclamant sur le fâste des Sophis, disoit qu'ils étoient arhées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre ; & que de tuer

un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raisonnement ?

C'est, sans doute, à la vue de tant de sang, répandu par le fanatisme, que l'Abbé de Longueue, si profond dans l'Histoire, disoit, que, si l'on mettoit, dans les deux bassins d'une balance, le bien & le mal que les Religions ont faits, le mal l'emporteroit sur le bien. *Tome I, page 11.*

Ne prenez point de maison, dit, à ce sujet, une Sentence Persane, dans un quartier dont le menu Peuple étoit ignorant & dévot.

voyer, comme les colombes de l'Arche, quelques vérités à la découverte, pour voir si le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, si les erreurs commencent à s'écouler, & si l'on aperçoit çà & là dans l'Univers quelques Isles où la vertu & la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les Peuples pour les tyranniser ? Il faut, d'une main hardie, briser le talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de ces génies malfaisants ; découvrir aux Nations les vrais principes de la Morale ; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaisir sont les seuls moteurs de l'Univers moral ; & que le sentiment de l'amour de soi, est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondemens d'une Morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe ? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire, où l'on voit les Peuples de tous les siècles & de tous les Pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin, & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate ; & cette Ile du Tibre, où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux & malades, & les y faisoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arènes, où sont gravés les fâstes de la barbarie humaine ; où le Peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce sexe, nourri dans le luxe, la mollesse & les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, porroit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits,

& mille autres pareils, sont trop avérés, pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains; que la différence de son éducation produit la différence de ses sentiments, & le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût, sans doute, rendu agréable, s'il fut né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, & de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature, les sentiments humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle: l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal, *(b)* & comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre première habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussit, quel avantage en retireroient les Nations? On ne seroit certainement que voler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux; on n'en changeroit point les effets; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont: cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur seroit nuisible: c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent: cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux Peuples la nécessité d'armer de puissance la main des Magistrats; elle a fait confusément appercevoir au Législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base, en effet, pourroit-on les appuyer? Seroit-ce sur les principes de ces fausses Religions, qui, dira-t-on, toutes fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes? *(c)* Mais la plupart de ces Religions sont trop absurdes pour donner de pareils traits à la vertu. On

(b) Sextus Empiricus avoit que nos principes accouturent, avant lui, que nos principes naturels ne sent peut-être *(c)* Cicéron ne le pensoit pas;

ne l'appuyera pas non plus sur les principes de la vraie Religion; non que la Morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élèvent l'âme jusqu'à la sainteté, & ne la remplissent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleste: mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'à un petit nombre de Chrétiens répandus sur la terre; & qu'un Philosophe, qui, dans ses Ecrits, est toujours censé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements sur lesquels toutes les Nations puissent également bâtir, & par conséquent, l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adresse par un Législateur habile, suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur Religion, admettent le dogme de la nécessité, principe destructif de toute Religion, & qui peuvent, en conséquence, être regardés comme des Déistes; l'exemple des Chinois matérialistes; *(d)* celui des Saducéens, qui nioient l'immortalité de l'âme, & qui recevoient chez les Juifs le titre de Justes par excellence; enfin, l'exemple des Gymnosophistes, qui, toujours accusés d'athéisme, & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue, remplissoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la société: tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels, sont aussi efficaces, aussi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaisirs éternels, qui, considérés dans la perspective de l'avenir, sont communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels, mais présents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne *(e)* notre Religion;

puisque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au Peuple le ridicule de la Religion Payenne.

(d) Le P. Le Comte & la plupart des Jésuites conviennent

que tous les Lettres sont athées. Le célèbre Abbé de Longueur est de ce sentiment.

(e) L'orateur Bayle dit que la Religion, humble, patiente & bienfaisante dans les premiers

cette loi d'amour & d'humanité, mais dont les Ministres ont fait si souvent usage; cruautés qui seront à jamais la honte des siècles passés, l'horreur & l'étonnement des siècles à venir.

De quelle surprise, en effet, ne doit point être saisi, & le Citoyen vertueux, & le Chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'Evangile, lorsqu'il jette un coup d'œil sur l'univers passé! Il y voit différentes Religions évoquer toutes le fanatisme, & s'abreuver de sang humain. (f)

Là, ce sont différentes sectes de Chrétiens, acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'Empire de Constantinople: plus loin, s'élève en Arabie une Religion

siècles, est devenue depuis une Religion ambitieuse & sanguinaire; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste; qu'elle appelle les bourreaux, invente les supplices, envoie des Bulles pour exciter les Peuples à la révolte, anime les conspirations, & enfin ordonne le meurtre des Princes; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la Religion; & les Chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance: leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêchèrent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet, que si les Chrétiens ne détruisaient pas les Nérôn & les Dioclétien, ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit, mais ils n'en avoient pas la force: aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les Empereurs détruisirent le Paganisme, qu'ils combattirent

les hérésies, qu'ils prêchèrent l'Evangile aux Frisons, aux Saxons, & dans tout le Nord.

Tout ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une Religion Sainte.

(f) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des Dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroitroit un sacrilège.

Pour calmer la colère des Néréides, des Peuples policés attachent Andromède au rocher; pour apaiser Diane & s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon, lui-même, traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe, & croit honorer les Dieux.

nouvelle; elle commande aux Sarrazins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces Barbares, il voit succéder la guerre contre les Infidèles: sous l'étendard des Croisés, des Nations entières désertent l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie & de l'Egypte. C'est ensuite le fanatisme, qui met les armes à la main des Princes Chrétiens; il ordonne aux Catholiques le massacre des Hérétiques; il fait reparoître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Busris & les Néron; il dresse, il allume, en Espagne, les bûchers de l'Inquisition, tandis que les pieux Espagnols quittent leurs Ports, traversent les Mers, pour planter la Croix & la désolation en Amérique. (g) Qu'on jette les yeux sur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde: par-tout l'on voit le couteau sacré de la Religion levé sur le sein des femmes, des enfants, des vieillards; & la terre fumante du sang des victimes immolées aux faux Dieux ou à l'Etre suprême, n'offrir de routes parts que le vaste, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel Chrétien, si son ame tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'Evangile, s'il est sensible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois efflué leurs larmes, ne feroit point, à ce spectacle, touché de compassion pour l'humanité, (h) &

(g) Aussi, dans une Epître, les-Quint, on fait ainsi parler qu'on suppose adressée à Char- un Américain:

... Ce n'est point nous qui sommes les barbares:
Ce sont, Seigneur, ce sont vos Cortez, vos Pizarros,
Qui, pour nous mettre au fait d'un système nouveau,
Assemblent, contre nous, le Prêtre & le Bourreau.

(h) C'est à l'occasion de la «eux, les Philosophes le font persécution, que Thémistocle le «bien. La vérité a une infinité de faces, sous lesquelles à l'Empereur Valens, lui dit: «on peut l'envifager. Dieu a «Est-ce un crime de penser «gravé dans tous les cœurs du «autrement que vous? Si les «respect pour ses attributs; «Chrétiens sont divisés entre «mais chacun est le maître de

n'efflayeroit point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la Religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel ?

Sans être contraires aux principes de notre Religion, ces motifs suffisoient pour nécessiter les hommes à la vertu. La Religion des Payens, en peuplant l'Olympe de scélérats, étoit, sans contredit, moins propre que la nôtre à former des hommes justes : qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? qui peut nier que les Maréchauffées n'aient déformé plus de brigands que la Religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stilet & du poison ? & que, dans les temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (i) que dans les siècles où la dévotion s'atténue, & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (k) qu'on peut

« témoigner ce respect de la
« maniere qu'il croit la plus
« agréable à la Divinité : per-
« sonne n'est en droit de le
« gêner sur ce point.

S. Grégoire de Nazianze estimoit beaucoup ce Thémiste, c'est à lui qu'il écrit : « Vous êtes le seul, ô Thémiste ! qui luttiez contre la décadence des Lettres : vous êtes à la tête des gens éclairés ; vous savez philosopher dans les plus hautes places, joindre l'étude au pouvoir, & les dignités à la science.

(i) Il est peu de gens que la Religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Tem-

pliers, &c. &c. en sont la preuve.

(k) Eusebe, *Préparation évangélique*, liv. VI, ch. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un Philosophe Syrien, nommé Bardeanes : *Apud Seras, lex est quæ cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur ; quare in amplissima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* « Chez les Seres, la loi défend le meurtre, la fornication, le vol, & toute espèce de culte religieux ; de sorte que, dans cette vaste région, on ne voit ni Temple, ni adultère, ni maquerele, ni fille de joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur. Preuve que

peut former des hommes vertueux. Tout l'art du Législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment

que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les Peuples, qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en fœcété, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur Législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offrirent à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'Evangile, n'avoient, dit le P. Jobien, Jésus, ni Autels, ni Temples, ni Sacrifices, ni Prêtres : ils avoient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédisoient l'avenir. Ils croyent cependant un Enfer & un Paradis : l'Enfer est une fournaise, où le Diable bat les âmes avec un marteau, comme le fer dans la forge : le Paradis est un lieu plein de coco, de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'Enfer ou le Paradis : ceux qui meurent d'une mort violente, ont l'Enfer pour partage ; & les autres le Paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au Sud des Îles Mariannes, sont trente-deux Îles, habitées par des Peuples qui n'ont absolument ni Religion, ni connoissance de la Divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur conversion, n'ont ni Prêtres, ni Autels, ni Sacrifices, ni idée de la Divinité. Ils veulent être

bien payés par ceux qui veulent les faire Chrétiens. Ils croyent que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où sortent les hommes. Ce *Longuo* est le premier Agent ; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'Envie fut une des premières créatures ; elle répandit beaucoup de maux sur la terre : elle se croyoit très-belle ; mais, ayant vu le Soleil, elle alla se cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune Divinité. *Lettres édifiées*, recueil 24.

Les Giagués, selon le P. Cavassay, ne reconnoissent aucun Être distinct de la matière, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée : leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants : ils s'imaginent que leur Prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, Jésuite, il est une secte de Brachmanes, qui pensent que l'esprit s'unit à la matière & s'y embarrasse ; que la sagesse, qui purifie l'âme, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or, l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'a point.* Lorsque l'esprit sera déli-

de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; & préliminairement savoir que les hommes, sensibles pour eux seuls, indifférents pour les autres, ne sont nés ni bons, ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit ou les divise; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attachée la conservation de l'espèce, est gravé par la nature d'une manière ineffaçable; (1) que la sensibilité physique a produit en nous l'amour du plaisir & la haine de la douleur; que le plaisir & la douleur ont ensuite déposé & fait éclore dans tous les cœurs le germe de l'amour de soi, dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'est par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les passions, dont l'arbre défendu n'est, selon quelques Rabbins, qu'une ingénieuse image, portent également sur leur tige les fruits du bien & du mal; qu'on apperçoit le mécanisme qu'elles employent à la production de nos vices & de nos vertus; & qu'enfin un Législateur découvre le moyen de nécessairement les hommes à la probité, en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu & de sagesse.

Or, si l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous est interdit par les deux especes d'hommes puissants, cités ci-dessus, l'unique moyen de hâter les progrès de la Morale seroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la stupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils se servent pour commander aux Peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple & facile dans la spéculation, est très-difficile dans l'exécution. Non qu'il ne naisse

vré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent, que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les Religions ne font que fermer les liens dans lesquels il s'embarrasse.

(1) Le Soldat & le Corsaire desirant la guerre; & personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

des hommes qui, à des esprits vastes & lumineux, unissent des âmes fortes & vertueuses; il est des hommes qui, persuadés qu'un Citoyen sans courage est un Citoyen sans vertu, sentent que les biens & la vie même d'un Particulier ne sont, pour ainsi dire, entre ses mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de restituer, lorsque le salut du Public l'exige: mais de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre pour éclairer le Public; d'ailleurs, la vertu est toujours sans force, lorsque les mœurs d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la Morale & la Législation, que je regarde comme une seule & même science, ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces siècles heureux, désignés par les noms d'Astrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblème de la perfection de ces deux Sciences.

CHAPITRE XXV.

De la Probité, par rapport à l'Univers.

S'il existoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les Nations: or, il n'est point d'action qui puisse immédiatement influer sur le bonheur ou le malheur de tous les Peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierre, jetée dans l'Océan, n'en produit sur les mers, dont elle élève nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant & habituel du bonheur des hommes, & par conséquent, au vœu simple & vague de la félicité universelle, je dis que cette espèce de probité n'est encore qu'une chimère platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des Peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle; si les

paix conclues entre les Nations, ne sont proprement que des trêves comparables au temps qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer & recommencer l'attaque; si les Nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins; enfin, si la félicité & l'agrandissement d'un Peuple est presque toujours attaché au malheur & à l'affoiblissement d'un autre, il est évident que la passion du patriotisme, passion si désirable, si vertueuse & si estimable dans un Citoyen, est, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette espèce de probité, que les Nations, par des loix & des conventions réciproques, s'unissent entre elles, comme les familles qui composent un Etat; que l'intérêt particulier des Nations fût soumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la Patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour universel: supposition qui ne se réalisera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'est en ce point que l'esprit diffère de la probité.

En effet, si les actions d'un Particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel, & si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un Empire, il n'en est pas ainsi de ses idées: qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent; ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde. (a)

(a) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un Particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre, par conséquent, les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que, même, le Roman de cette législation n'est pas encore fait, & qu'il s'écoulera bien des siècles

avant qu'on en réalise la fiction: mais, enfin, en s'armant de la patience de Mr. l'Abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons; puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, & non de son esprit.

D'ailleurs, en matière d'esprit, comme en matière de probité, l'amour de la Patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un Peuple acquiert des lumières: au contraire, plus les Nations sont éclairées, plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'esprit universel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'est point de probité relative à l'univers, il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect.

CHAPITRE XXVI.

De l'Esprit, par rapport à l'univers.

L'ESPRIT, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les Peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus désirable. Il n'est aucun temps où l'espèce d'idées, réputée *esprit* par tous les Peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées, auquel une Nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque Nation, un temps de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité: ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un Poète, Dieu prive les Nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les misères & le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les Peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de Science & d'Art: mais il en est aussi d'agréables; telles sont, premièrement, les idées & les sentiments admirés dans certains morceaux d'Homère, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton, dans lesquels,

comme je l'ai déjà dit, ces illustres Ecrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une Nation ou d'un siècle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles sont, en second lieu, les grandes images dont ces Poètes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit, il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple : & je dis que la grandeur est, dans les tableaux poétiques, une cause universelle de plaisir; (a) non que tous les hommes en soient également frappés : il en est même d'insensibles aux beau-

(a) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangère à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très-rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les Places publiques, fut-il, d'ailleurs, excellent, nous parait toujours bas; parce qu'il se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que, par la même raison, les contes d'esprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les

horreurs d'une forêt? que, sur les Pyrénées, au milieu des déserts, des abîmes & des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Ossa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces Géants? Qui doute que le souvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les Nymphes, nues, fugitives, & poursuivies par les desirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend, enfin, que le murmure des soupirs de l'amour heureux; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bocages?

Voilà la raison pour laquelle il est difficile de séparer du plaisir total que nous recevons, à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

tés de description comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il seroit, à cet égard, aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont, par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui le resserre; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand, a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette espèce de beauté l'emporte, dans les descriptions, infiniment sur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement ni aussi généralement senties, puisque toutes les Nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux fouterreins qu'il creuse, aux terrasses qu'il élève, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Etna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & grossière que la nature met dans tous ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne, pour y contempler le firmament : quel est le charme qui l'y attire? est-ce la symétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncelés, sans ordre, les uns sur les autres; là, ce sont de vastes déserts.

Quelle est donc la source de ses plaisirs? L'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux semés çà & là dans les plaines de l'Ether, lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y sont aperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élance de ces dernières sphères, pour parcourir tous les mondes possibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes & immesurables concavités des cieux; se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, sans cependant la fatiguer? C'est aussi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit si inférieur à la nature; ce qui, en termes intelligibles, ne signifie rien autre chose, sinon que les grands tableaux nous paroissent préférables aux petits.

Dans les Arts susceptibles de ce genre de beautés, tels que la Sculpture, l'Architecture & la Poésie, c'est l'énormité des masses qui place le Colosse de Rhodes & les Pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions, qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus sublime. Aussi son sujet, peu fertile en beautés d'une autre espèce, l'étoit-il infiniment en beautés de descriptions. Devenu, par ce sujet, l'Architecte du Paradis terrestre, il avoit à rassembler, dans le court espace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a dispersées sur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même sujet, sur les bords de l'abyme informe du chaos, il avoit à en tirer cette matière première propre à former l'univers, à creuser le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les soleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printanière dont sa vive imagination embellit la nature nouvellement éclosée. Il avoit donc non-seulement à nous présenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, sont encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la contemplation & la combinaison, soit des tableaux de la nature, soit des idées philosophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur esprit, les Poètes & les Philosophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans lesquels il est également rare & peut-être, également difficile de réussir.

Quel homme, en effet, ne sent pas que la marche de l'esprit humain doit être uniforme, à quelque Science ou à quelque Art qu'on l'applique? Si, pour plaire à l'esprit, dit Mr. de Fontenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premières, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement son attention; si l'on n'évite de le fatiguer, qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, &, par conséquent, facile à embrasser, & où la variété se trouve identifiée à la simplicité; (b) c'est pareillement à la triple combinaison de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la simplicité dans les tableaux, qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable, celle d'une mer calme & sans bornes nous est, sans doute, plus agréable encore; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle, son uniformité devient bientôt ennuyeuse. C'est pourquoi, si, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, personnifiée par l'imagination du Poète, se détache du Midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la succession rapide, simple & variée des tableaux effrayants que présente le bouleversement des mers, ne fasse, à chaque instant, sur notre imagination, des impressions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe sans nous fatiguer, & ne nous plaise, par conséquent, davan-

(b) Il est bon de remarquer que la simplicité, dans un sujet & dans une image, est une perfection relative à la faiblesse de notre esprit.

rage? Mais, si la nuit vient encore redoubler, les horreurs de cette même tempête, & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obscure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Aussi l'art du Poète, considéré purement comme descripteur, est de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il peut, dans ses descriptions, plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux, du sifflement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, & , par conséquent, au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie? Au retour du Printemps, lorsque l'aurore descend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades, n'augmentent-ils pas encore le charme de ces bosquets enchantés? Tous les sens font autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos âmes: plus on en ouvre à la fois, plus il y pénètre de plaisir.

On voit donc que, s'il est des idées généralement utiles aux Nations comme instructives, (telles sont celles qui appartiennent directement aux Sciences,) il en est aussi d'universellement utiles comme agréables; & que, différenciées, en ce point, de la probité, l'esprit d'un Particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours, c'est que, tant en matière d'esprit qu'en matière de Morale, c'est toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnaissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime: l'esprit, sous quelque point de vue qu'on le considère, n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves, intéressantes, & , par conséquent, utiles aux hommes, soit comme instructives, soit comme agréables.



DE L'ESPRIT. DISCOURS III.

Si l'Esprit doit être considéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.



E vais examiner, dans ce discours, ce que peuvent sur l'esprit, la nature & l'éducation: pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens: or, les sens sont les sources de toutes nos idées; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives; un aveugle né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs: il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être en entier considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente, & si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, & dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, & des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient organisés pour être stu-

pides, & les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles & délicats, lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occasionner des différences dans la manière uniforme dont la nature opère ?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des Astronomes qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matière à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître démonstratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; & pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement sous lequel il vit, & ses amis, & ses maîtresses, & les gens dont il est entouré, & ses lectures, & enfin le hasard, c'est-à-dire, une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'apercevoir l'enchaînement & les causes. Or, ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux, nous occasionne, en conséquence, les idées les plus heureuses, & nous conduit quelquefois aux

plus grandes découvertes. Ce fut le hasard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorsque les Jardiniers en faisoient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces Jardiniers, lorsque, ne pouvant élever les eaux au-dessus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demandèrent la cause à Galilée, & piquèrent, par cette question, l'esprit & la vanité de ce Philosophe : ce fut ensuite sa vanité, mise en action par ce coup du hasard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations, jusqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pesanteur de l'air, trouvé la solution de ce problème.

Dans un moment où l'ame paisible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune passion, c'est pareillement le hasard qui, l'attirant sous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce Philosophe la première idée de son système : c'est réellement de ce fait dont il partit, pour examiner si la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un Jardinier, ou de la chute d'une pomme !

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées & si petites en apparence. (a) Cependant l'expérience nous ap-

(a) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chute, sa jaquette se retroussa; un dindon lui donna plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé : & de là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette discrétion de sentiment qu'on remarque dans tous ses Ouvrages; delà, sa satire contre les femmes,

contre Lulli, Quinault, & contre toutes les Poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons, occasionna-t-elle l'averfion secrète qu'il eut toujours pour les Jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, sa Satyre sur l'équivoque, son admiration pour Mr. Arnaud, & son Epître sur l'amour de Dieu; tant il est vrai que ce sont souvent

prend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands évènements sont souvent l'effet des causes presque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse, à l'instituteur de la phalange Macédonienne? que le Chantre d'Achille animant ce Prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'Empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII? que les pleurs de Véturie n'ayent désarmé Coriolan, n'ayent affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volques, n'ayent occasionné ce long enchainement de victoires qui changerent la face du monde; & que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie, que l'Europe doit sa situation présente? Que de faits pareils (b) ne pourrions pas citer? Gustave, dit Mr. l'Abbé de Vertot, parcourroit vainement les Provinces de la Suede; il eût depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les Montagnards, quoique prévenus par sa bonne mine, par la grandeur de sa taille & la force apparente de son corps, ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre, si, le jour même où ce Prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la Contrée n'eussent remarqué que le vent du Nord avoit toujours soufflé. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du Ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du Nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave.

La plupart des évènements ont des causes aussi petites: nous les ignorons, parce que la plupart des Historiens les ont ignorées eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions; la connoissance de

des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

(b) Dans la minorité de Louis XIV. lorsque ce Prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremond, le conseil de Mr. de Tu-

renne qui le retint à Paris, & qui sauva la France. Cependant un conseil si important, ajoute cet illustre Auteur, fit moins d'honneur à ce Général, que la désaite de cinq cents cavaliers. Tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paroissent éloignées & petites.

certaines principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi, sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense, je conclurai de ce que je viens de dire, que, si l'on comprend sous le mot d'éducation, généralement tout ce qui sert à notre instruction, ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part; & que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances, personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé, qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits? que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espèce, dont le germe, indestructible & absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes? Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit; & se rappeler que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, & observer les ressemblances & les différences, c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.



CHAPITRE II.

De la finesse des Sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puisque je ne juge ici de la finesse des sens que par leurs effets, seroit-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes ?

Pour raisonner avec quelque justesse sur ce sujet, il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit, ou plus d'étendue, ou plus de cette justesse, qui, prise dans sa vraie signification, renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choisis le sens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différents, si les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obscurs, si la toise, par exemple, est aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébène moins noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toise, en conséquence, paroitra toujours à leurs yeux plus grande que le pied ; la neige, le plus blanc de tous les corps ; & l'ébène, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux, & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat, j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation,

ganisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influencer sur la justesse de nos jugemens.

Je dirai de plus, que, si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres, un homme doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire ? Or, il est très-peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse, qui considérés, précisément avec la même attention, par des yeux aussi jeunes & aussi exercés, soient aperçus des uns & échappent aux autres. Mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, (a) fut-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue ; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens : dans cette hypothèse, celui qui sera doué de la vue la plus fine, pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire & comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, & capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue, ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra compléter, si l'on veut, le nombre de deux mille

(a) Je ne prétends parler, dans ce Chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, & qui, d'ailleurs, ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une, par le défaut de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

objets que contient la mémoire du premier. Or de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre; & si, d'ailleurs, ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons, & par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées & des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un Peintre, un Botaniste, & de l'autre un Historien & un Politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, & dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue & de l'ouïe, & dans ceux qui, par l'usage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entre eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des sens, qu'est attachée la supériorité de lumières, & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la mémoire.

La conclusion du Chapitre précédent fera, sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *esprit*.

Les sensations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'esprit. Or, plus

le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matière première, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premièrement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : & supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un Lecteur reçoit successivement de chacun des lettres qui composent la feuille d'un Ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entièrement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait; 2°. de l'attention avec laquelle on considère les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseroient qu'une trace légère, & prompte à s'effacer; & 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger, par conséquent, sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la manière dont on les considère, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeler l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire, font, pour ainsi dire, autant de coups de burin, qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y représentent plus souvent. (a) D'ailleurs, cet ordre si propre à rappeler les mêmes objets à notre souvenir, nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire; nous apprend que la sagacité d'esprit de l'un, c'est-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présents à la mémoire; que la lenteur d'esprit d'un autre à cet égard, est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir, en apercevoir tous les rapports, sans rejeter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horizon de leurs idées. C'est donc à l'ordre, qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, & toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues & l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime & conserve facilement dans sa mémoire des mots, des dates & des faits historiques, ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura long-temps considéré; en effet,

(a) La mémoire, dit Mr. Locke, temps efface insensiblement, si Locke, est une table d'airain l'on n'y repasse quelquefois le rempli de caractères que le burin.

ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire, ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conséquent, s'y conserver long-temps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes espèces de mémoire, & la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre, sont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomène de l'ordre; qu'elle est presque entièrement factice; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entièrement l'ouvrage de la nature, & fût aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence; je dis qu'elle ne pourroit en rien influer sur l'étendue de leur esprit: 1°. parce que le grand esprit, comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire; & 2°. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la première de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux & des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité, & se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot, le souvenir ou des idées, ou des images, ou des raisonnements, aucun d'eux n'en est privé : d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différents, tels que Locke & Milton; examinons si la grandeur de leur

esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montaigne, ce Philosophe ait aperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées, on sentira que, pour déduire tout son système de cette première idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets, de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conséquent, mériter & obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où, de l'aveu général, il est infiniment supérieur aux autres Poètes; si je considère uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ses images poétiques, je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelques grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matière terrestre, il peint le terrain de l'Enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûloit d'un feu liquide;) quelques grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des images hardies, & propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conséquent, la grandeur de l'imagination de ce Poète est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui a fait apercevoir, & dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix constant de ces expressions fortes, qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la Poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la tra-

duction d'un morceau de Poésie Angloise. (b) Cette traduction, & les exemples précédents, prouveront, je crois,

(b) C'est une jeune fille que l'amour éveille, & conduit, avant l'aurore, dans un vallon: elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux Dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'aurore qui doit ramener près d'elle, l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi: « Déjà le soleil dore la cime
« de ces chênes antiques, &
« les flots de ces torrents précipités, qui mugissent entre
« les rochers, sont brillants
« par sa lumière. J'aperçois
« déjà le sommet de ces montagnes velues, d'où s'élancent ces
« volutes, qui, à demi-jettées
« dans les airs, offrent un abri
« formidable au solitaire qui s'y
« retire. Nuit, achève de replier
« tes voiles. Feux follets qui
« égarez le voyageur incertain,
« retirez-vous dans les fondrières
« & les sanges marécageuses:
« moi, Soleil, dieu des cieux, qui remplis l'air d'une
« chaleur vivifiante, qui sèmes
« les perles de la rosée sur les
« fleurs de ces prairies, & qui
« rends la couleur aux beautés
« variées de la nature, reçois
« mon premier hommage; hâte
« ta course: ton retour m'annonce
« celui de mon amant.
« Libre des soins pieux qui le
« retiennent encore aux pieds
« des autels, l'amour va bientôt
« le ramener aux miens. Que
« tout se ressente de ma joie!
« que tout bénisse le lever de
« l'aurore qui nous éclaire! Fleurs,
« qui renfermez dans votre sein
« les odeurs que la froide nuit
« y condense, ouvrez vos calices;
« exhalez dans les airs
« vos vapeurs embaumées. Je
« ne fais si la voluptueuse ivresse,
« qui remplit mon ame,
« embellit tout ce que mes
« yeux aperçoivent; mais le
« ruisseau qui serpente dans les
« contours de ces vallées, m'en-
« chante par son murmure. Le
« zéphyr me caresse de son souffle.
« Les plantes ambries, pressées
« sous mes pas, portent à
« mon odorat des bouffées de
« parfums. Ah! si le bonheur
« daigne quelquefois visiter le
« séjour des mortels, c'est, sans
« doute, en ces lieux qu'il se
« retire. ... Mais quel trouble
« secret m'agite? Déjà l'impatience
« mêle son poison aux douceurs
« de mon attente; déjà ce vallon a
« perdu de ses beautés. Là, la joie
« est-elle donc si passagère? Nous
« elle aussi facilement enlevée
« que le duvet léger de ces plantes
« l'est par le souffle du zéphyr?
« C'est en vain que j'ai recours à l'espérance flatteuse:
« se: chaque instant accroît mon
« trouble. ... Il ne vient point! ...
« Qui le retient loin de moi?
« Quel devoir plus sacré que
« celui de calmer les inquiétudes
« d'une amante? ... Mais, que
« dis-je? Fuyez, soupçons jaloux,
« injurieux à sa fidélité, & faits pour éteindre sa

à ceux qui décomposent les ouvrages des hommes illustres, que le grand esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliments, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hom-

„tendresse. Si la jalousie croit
„près de l'amour, elle l'étouffe,
„se, si on ne l'en détache: c'est
„le lierre, qui, d'une chaîne
„verte, embrasse, mais des-
„che le tronc qui lui sert d'appui.
„Je connois trop mon amant
„pour douter de sa tendresse.
„Il a, comme moi, loin de la
„pompe des Cours, cherché
„l'asyle tranquille des campa-
„gnes: à la simplicité de mon
„cœur & de ma beauté l'ont
„touché; mes volupcieuses ri-
„vales le rappelleroient vainement
„dans leurs bras. Serait-
„il séduit par les avances d'une
„coquette qui ternit, sur les
„joues d'une jeune fille, la
„neige de l'innocence & l'in-
„carnat de la pudeur, & qui
„les peint du blanc de l'art &
„du fard de l'effronterie? Que
„sais-je? Son mépris pour elles
„n'est, peut-être, qu'un piège
„pour moi. Puis-je ignorer les
„préjugés des hommes, & l'art
„qu'ils emploient pour nous
„séduire? Nourris dans le mé-
„pris de notre sexe, ce n'est
„point nous, c'est leurs plaisirs
„qu'ils aiment. Les cruels qu'ils
„sont! ils ont mis au rang des
„vertus, & les fureurs barbares
„de la vengeance, & l'amour
„forcené de la Patrie; & ja-

„mais, parmi les vertus, ils
„n'ont compté la fidélité! C'est
„sans remords qu'ils abusent l'in-
„nocence. Souvent leur vanité
„contemple, avec délices, le
„spectacle de nos douleurs. Mais,
„non; éloignez-vous de moi,
„odieuses pensées; mon amant
„va se rendre en ces lieux. Je
„l'ai mille fois éprouvé: dès
„que je l'aperçois, mon ame
„agitée se calme; j'oublie sou-
„vent de trop justes sujets de
„plainte; près de lui, je ne fais
„qu'être heureuse. ... Cepen-
„dant, s'il me trahissoit; si,
„dans le moment que mon
„amour l'excuse, il comfom-
„moit, entre les bras d'une au-
„tre, le crime de l'infidélité:
„que toute la nature s'arme pour
„ma vengeance! qu'il périsse! ...
„Que dis-je? Eléments, foyez
„sourds à mes cris; terre, n'ou-
„vrez point tes gouffres pro-
„fonds; laissez ce monstre mar-
„cher le temps prescrit sur sa
„brillante surface. Qu'il com-
„mette encore de nouveaux
„crimes; qu'il fasse couler en-
„core les larmes des amantes
„trop crédules: & si le ciel
„les venge & le punit, que
„ce soit, du moins, à la prie-
„re d'une autre infortunée,
„&c.

mes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, & l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves, & si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement aperçu entre certains objets, celui qui veut se distinguer par son esprit, doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en consacrer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son temps à méditer & à comparer les objets entre eux, employer les journées entières à, sans cesse, emmagasiner de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit: vérité qu'avoit vraisemblablement aperçue Descartes, lorsqu'il dit que, pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce Chapitre, & prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel, qu'en les comparant sans cesse entre eux, il puisse toujours y apercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, & par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la Géométrie, peuvent se comparer entre eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle

bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une Langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille, j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des personnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéressante pour le Public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillants dans les Collèges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison & l'application heureuse des règles du Despatch, qui sont les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le Public: & c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'AI fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des sens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des esprits.

* On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire; qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, dira-t-on, évident, que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, & par conséquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale disposition à l'esprit: d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés, on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux Arts & aux Sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légères & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur

lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entièrement dépendre, & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se fert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des Livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidens nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu, jusqu'à présent, déterminer l'espece de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour résoudre un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances, cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est, dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premières propositions, a la puissance physique de les entendre toutes : en effet, en Géométrie comme en toutes les autres Sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige

la démonstration de quelque proposition de Géométrie que ce soit; & si, par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières & assez habituellement présentes pour se les rappeler sans peine; il s'en suit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, & d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la deuxième, qui est aussi distante de la première que la centième l'est de la quatre-vingt-dix-neuvième.

Maintenant, il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le Lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la Géométrie, dont la connoissance est érangère à la plupart des hommes; je le prends dans la Morale, & je me propose ce problème: *Pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les Nations que les vols déshonorent les Particuliers?*

Pour résoudre ce problème moral, les idées qui se présenteront les premières à mon esprit, sont les idées de justice qui me sont les plus familières : je la considérerai donc entre Particuliers; & je sentirai que des vols, qui troublent & renversent l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infâmes.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux Nations les idées que j'ai de la justice entre Citoyens, cependant, à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les temps par des Peuples qui font l'admiration de la terre, je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un Particulier, ne sont point applicables aux Nations : ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il

fe propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières : je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'apercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice ; & , pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérée par rapport aux Citoyens, ne seroient pas applicables aux Nations.

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des Loix, des Arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces ; je vois que trop foibles, avant l'invention des armes, pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, dûrent s'armer pour se les ravir mutuellement ; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens ; que la force & l'adresse furent, par conséquent, les premiers titres de propriété ; que la terre appartint premièrement au plus fort, & ensuite au plus fin : que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout ; mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premières conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'en-

gageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions ; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des Particuliers, se forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises & d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines : je vois que, sans la sensibilité à la douleur & au plaisir physique, les hommes sans desirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel ; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entre eux de conventions ; qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes ; & qu'ainsi la sensibilité physique & l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice. (a)

Cette vérité, appuyée sur cet axiome de Jurisprudence : *L'intérêt est la mesure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le Législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences, & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les Législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent, sans cesse, opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu

(a) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées.

tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général ; & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les Magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque Particulier ; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, sitôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles, & cessent d'être des loix ; chacun rentre en ses premiers droits ; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend avec raison d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes ; & que, faute de maréchauffée, les grands chemins fussent infestés de voleurs ; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet ; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes & générales de la justice ; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun ; c'est-à-dire, l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux Nations l'application de ces idées de la justice. Éclairé par les principes ci-dessus établis, j'apperois d'abord que toutes les Nations n'ont point fait entre elles de conventions par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des Pays qu'elles occupent & des biens qu'elles possèdent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la Carte générale du monde, m'apprend que les Peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions ; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les Particuliers ; parce que les Nations peuvent subsister sans conventions entre elles, & que les sociétés ne peuvent se maintenir sans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée

considérée de Nation à Nation ou de Particulier à Particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'Eglise & les Rois permettent la traite des Negres ; si le Chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles, bénit le Négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des Negres les marchandises dont les Africains sont avides ; si, par ce commerce, les Européens entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces Peuples ; c'est que, sauf les Traités particuliers, & des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'Eglise & les Rois pensent que les Peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force & l'adresse, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conséquent, y avoir aucun vol & aucune injustice. A l'égard même des Traités particuliers que les Nations contractent entre elles, ces Traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de Nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force, & qu'ils ont, par conséquent, comme des loix sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux Nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point : pour découvrir ensuite pourquoi le Peuple qui enfreint les Traités faits avec un autre Peuple, est moins coupable que le Particulier qui viole les conventions faites avec la société ; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes déshonorent moins une Nation que les vols n'avilissent un Particulier ; il suffit de rappeler, à ma mémoire, la liste de tous les Traités violés de tous les temps & par tous les Peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, sans égard à ses traités, toute Nation profitera des temps de trouble & de calamités pour attaquer ses voisins à son avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque Nation, instruite par l'Histoire, peut considérer cette probabilité comme assez grande, pour

se persuader que l'infraction d'un Traité, qu'il est avantageux de violer, est une clause tacite de tous les Traités qui ne sont proprement que des trêves; & qu'en faissant, par conséquent, l'occasion favorable d'abaissier ses voisins, elle ne fait que les prévenir; puisque tous les Peuples, forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs, si, dans toute Nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir; & si le terme de l'agrandissement d'un Empire doit, ainsi que le prouve l'Histoire des Romains, être regardé comme un présage presque certain de sa décadence; il est évident que chaque Nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes qu'on appelle injustes, que ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux Nations contre une troisième, autant de sûreté qu'un Particulier en trouve dans la garantie de sa Nation contre un autre Particulier, le Traité en doit être d'autant moins sacré que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette dernière idée, que je découvre la solution du problème de Morale que je m'étois proposé. Alors je sens que l'infraction des Traités, & cette espèce de brigandage entre les Nations, doit, comme le prouve le passé, garantir en ceci de l'avenir, subsister jusqu'à ce que tous les Peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales; jusqu'à ce que les Nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'Abbé de Saint-Pierre, se soient réciproquement garanti leurs possessions, se soient engagées à s'armer contre le Peuple qui voudroit en assujettir un autre, & qu'enfin le hasard ait mis une telle proportion entre la puissance de chaque Etat en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, & que les Peuples puissent établir entre eux la même police qu'un sage Législateur met entre les Citoyens, lorsque, par la récompense attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les Citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, &c., par conséquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une Nation que les vols déshonorent un Citoyen.

Ce problème moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappelé les idées qui m'étoient les plus familières; que je les ai comparées entre elles, observé leurs convenances & leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejeté ces idées; que je m'en suis rappelé d'autres; & que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de Géométrie, il est inutile de rappeler beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problème qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un & l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent: or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité, & n'en considérer précisément

que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles; il est évident que, pour faire une découverte, il faut rappeler à son esprit une multitude d'idées étrangères à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaisons inutiles; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité, que pour en suivre la démonstration: mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en Géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est, à la fois, occupé du double soin, & de considérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles: d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de Géométrie, suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue: mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non-seulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les rassembler, en former des syllabes, en composer des mots; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne, grandeur, amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le sentiment qu'ils expriment? Il est donc certain que si, par la continuité d'attention, c'est-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes par viennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils sont tous doués de la force & de la continuité d'attention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'inhabitude ne les en a point rendus incapables, il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres: or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme; qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme sans desirs, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse: qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second? Conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation: il suffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnellement au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or, si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense; & que, s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile, sans avoir recours au mystère d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais, en admettant même,

à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un Art. En effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun sera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire. Or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son Pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs Poèmes, les plus singulières situations de leurs Romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux ou présente à leur mémoire, & de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes, & ces grandes idées philosophiques ; idées que l'esprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité qu'elles sont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait du génie ; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses, dont celui-là seul profite qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les Arts, généralement reconnu pour l'au-

teur de la plupart des découvertes ; & si, dans les Sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement aperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle ; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, & l'art de passer d'un sujet à l'autre, (b) est, sans contredit, beaucoup plus fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers ? C'est pourquoi le Philosophe, capable de fixer ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces fix à sept heures, soit à l'examen d'une procédure, soit à copier fidèlement & correctement un manuscrit ; & c'est pourquoi les commencements de chaque Science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets, que nous devons non-seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste & rapide que nous faisons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup d'œil, le Peintre aperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de coloris, invisibles aux yeux ordinaires ; pourquoi le Berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entre eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer ; & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matières que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application, plus ou moins constante, avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à composer, en soient plus forts de choses, & que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que sup-

(b) *Tantum series juncturaque pollet.*

pose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, & si cette attention est précisément de l'espèce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour dernière preuve de cette vérité, qu'à rappeler ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier Discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particulière de certains esprits; que tous nos faux jugements sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance: d'où il suit que tous les hommes sont, par la nature, doués d'un esprit également juste; & qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés, étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées. (c)

Mais, répliquera-t-on, pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres? C'est que l'étude est une petite peine; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude: mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve pas les mêmes traitemens, il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple,

(c) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second Discours, que les idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridi-

cule d'un homme, que pour percevoir le vice d'un gouvernement; & que, si l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'est qu'on ne désigne jamais, par les épithètes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Confondons les enfans: s'ils sont dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangère, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils; c'est-à-dire, & par la gourmandise, & par l'amour du jeu, & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion: or, des besoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangère dépendent, & de la méthode dont se servent les maîtres, & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers; & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfans; on sent que des progrès dépendans de causes si variées qui agissent & se combinent si diversement, doivent, par cette raison, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être, du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion: or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions, il s'ensuit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point, véritablement délicat & décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître & les passions & leurs effets, & entrer, à ce sujet, dans un examen profond & détaillé.



CHAPITRE V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

L'EXPERIENCE seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme; que l'attention le fatigue & le peine; (a)

(a) Les Hottentots ne veulent dirent-ils, *est le fléau de la vie*: ni raisonner, ni penser: *Penfer*, Que de Hottentots parmi nous!

qu'il gravite, sans cesse, vers le repos, comme les corps vers un centre; qu'attiré, sans cesse, vers ce centre, il s'y tiendrait fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque instant repoussé par deux fortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la paresse & de l'inertie, & qui lui sont communiquées, l'une par les passions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est, dans l'univers, un ressort plus général & plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'est, sans contredit, la moindre; mais enfin, c'en est une. Le desir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs, toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques, fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc, par des impressions toujours nouvelles, être à chaque instant avertis de notre existence, parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a satisfait ses besoins, court au bord d'un ruisseau, où la succession rapide des flots, qui se poussent l'un l'autre, sont à chaque instant sur lui des impressions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement: *Le feu fait compagnie*, c'est-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué, & l'espece d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'impression, qui contient, en partie, le principe de l'inconstance & de la perfectibilité de l'esprit humain, & qui, le forçant à s'agiter

Ces peuples sont entièrement ivrés à la paresse: pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent abondamment se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler; ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de

faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout: ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamachs. Veulent-ils acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

en tous sens, doit, après la révolution d'une infinité de siècles, inventer, perfectionner les Arts & les Sciences, & enfin amener la décadence du goût (b).

En effet, si les impressions nous font d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, & si la durée d'une même impression en émousse la vivacité, nous devons donc être avides de ces impressions neuves, qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise: les Artistes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces fortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, & par conséquent, plus vive. Voilà, dans les Nations policées, la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, & quelle est quelquefois l'activité de ce principe, (c) qu'on jette sur les hommes un œil obser-

(b) C'est, peut-être, en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les Arts & les Sciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on seroit, sur ce plan, un nouveau système de chronologie, du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés: mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse & de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(c) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, & sur-tout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homère, d'Archimède, de Milton; &

l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les Princes, les entraîner dans les combats; & quand le succès favorise leurs premières entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, si l'ennui peut faire un héros de cette espèce, il ne fera jamais de César ni de Cromwel: il falloit une grande passion, pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparait du Trône.

vateur, & l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir & penser la plupart d'entre eux; que c'est pour s'arracher à l'ennui, qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes, &, par conséquent, désagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le Peuple à la Grève, & les gens du monde au théâtre; que c'est ce même motif qui, dans une dévotion triste, & jusques dans les exercices austères de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remède à l'ennui: car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'est sur-tout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle: il devient alors le mobile universel.

Dans les Cours, autour du Trône, c'est la crainte de l'ennui, jointe au plus faible degré d'ambition, qui fait, des Courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits desirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit, à la vérité, du privilège d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces contraires, qu'en général nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer: c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir, sans nous donner la peine d'apprendre: c'est pour quoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui, dans tous les cas, nous imposeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente; (d) & pourquoi enfin porté, par le flux & reflux

(d) La crédulité dans les hommes est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde :

des préjugés, tantôt vers la sagesse & tantôt vers la folie, raisonnable ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est

on en soupçonne la fausseté; mais, pour s'en assurer pleinement, il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen; on veut le l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette situation de l'ame, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion, nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la Relation du Tunquin, par Marini, Romain. » On vou-

loit, dit cet Auteur, donner une Religion aux Tunquinois; on choisit celle du Philosophe Rama, nommé Thic-ca, au Tunquin. Voici l'origine ridicule qu'on lui donne, & qu'ils croient.

» Un jour la mere du Dieu Thic-ca vit, en songe, un éléphant blanc qui s'engendroir mystérieusement dans sa bouche, & lui sortoit par le côté gauche. Le songe fait, il se réalise, elle accouche de Thic-ca. Aussi-tôt qu'il voit le jour, il fait mourir sa mere, fait sept pas, marquant le ciel avec un doigt, & la terre avec l'autre. Il se glorifie d'être l'unique Saint, tant dans le ciel que sur la terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes; à dix-neuf, il abandonne ses femmes & son fils, se retire sur une montagne, où deux Démons, nommés A-la-la & Ca-la-la, lui servent de maîtres. Il se présente en-

» suite au Peuple, en est reçu, non comme docteur, mais en qualité de Pagode ou d'Idole. Il a quatre-vingt mille disciples, entre lesquels il en choisit cinq cents; nombre qu'il réduit ensuite à cent, puis à dix, qui sont appelés les dix Grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tunquinois, & ce qu'ils croient, quoiqu'avertis, par une tradition four-

» de, que ces dix Grands étoient ses amis, ses confidents, & les seuls qu'il ne trompât point; qu'après avoir prêché la doctrine pendant quarante-neuf ans, se sentant près de la fin, il assembla tous ses disciples, & leur dit: *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour; je ne vous ai débité que de fables: la seule vérité que je puisse vous enseigner, c'est que tout est sorti du néant, & que tout y doit rentrer. Je vous conseille cependant de me garder le secret, de vous soumettre extérieurement à ma Religion; c'est l'unique moyen de tenir les Peuples dans votre dépendance.* Cette confession de foi de Thic-ca, au lit de la mort, est assez généralement sue au Tunquin; & cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités scholastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jeter des nuages sur cette confession, & entretenir les Tunquinois dans leur croyance,

également insensé aux yeux du Sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme, par hasard, la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui

Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que sa dernière transmigration fut en éléphant blanc: & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de Roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des Rois; celui de Siam porte le nom de Roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre; & qu'après cette caravane, la roue retourne à son point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septième fois, très-pur, très-parfait, & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en possession de la qualité de Pagode ou d'Idole. Ils admettent un Paradis & un Enfer, dont on se tire, comme dans la plupart des fausses Religions, en respectant les Bonzes, en leur faisant des charités, & en bâissant des Monastères. Ils racontent, au sujet du Démon, qu'il eut un jour dispute avec l'I-

dole du Tunquin, pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le Démon convint, avec l'Idole, que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendrait. L'Idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le Démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enseigne de l'Idole.

On ne fait si ces Peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre Religion: mais un des premiers articles de la Religion de Thic-ca, c'est qu'il est une Idole qui sauve les hommes, & qui satisfait pleinement pour leurs péchés, & que, pour mieux compatir aux misères de l'homme, l'Idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, & croyent que leur Dieu s'est rendu visible à leur Nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux: Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, & prétendent que c'est faire jouer à leur Dieu un rôle indigne de sa Majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte: ils disent que Dieu est bon, & qu'il ne se soucie pas de nos prières.

l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroisse cette proposition, comme en Morale, ainsi qu'en Physique, c'est toujours sur des faits qu'il faut établir ses opinions, je vais, dans les Chapitres suivans, prouver, par des exemples, que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses, & concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement & l'admiration de tous les siècles.



CHAPITRE VI.

De la puissance des Passions.

Les passions sont, dans le moral, ce que, dans le physique, est le mouvement; il crée, anéantit, conserve, anime tout, & sans lui tout est mort: ce sont elles, aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applatit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, élève les pyramides de Memphis, creuse le lac Méris, & fonde le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier dessinateur. Dans un Pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'ame. C'est l'enthousiasme de la reconnaissance qui mit au rang des Dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fausses Religions, & les superstitions, qui toutes n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour & la reconnaissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des Arts: elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit, & le ressort puis-

fant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de passer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte*. Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre, c'est à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre; c'est à cette cause (a) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar fe formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet sans maître, ose mépriser la mort : les Rois trembleront devant toi, toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le Ciel même.

Dicéarque, Général de Philippe, élève, en présence de son armée, deux Autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice, y sacrifie, & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal,

(a) Sous le mot rouge, par exemple, si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleuvre de chair, supposons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleuvre de chair : le premier dira, avec raison, que le rouge est une couleur vive; lorsqu'il verra, au contraire, souviendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jusqu'à cette volonté

efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion*, comme de celui d'*esprit* : il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un fort : il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de sa société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un Rhétoricien médiocre, qui seroit le premier dans toute autre classe.

jugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai jusqu'à présent fait aucune question d'indiscrete; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux; que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait désirer de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls, au milieu des supplices, engager la Pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa Secte.

Lorsqu'accompagné de son Gouverneur, Caton, jeune encore, monte au Palais de Sylla, & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains : C'est Sylla, lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore ? Le nom seul de Sylla, lui réplique-t-on, déarme le bras de nos Citoyens. O Rome ! s'écrie alors Caton, que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, & si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant ! A ces mots, se tournant vers son Gouverneur : Donne-moi, lui dit-il, ton épée ; je la cacherai sous ma robe ; j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore. (b)*

En quels climats cet amour vertueux de la Patrie n'ait-il point exécuté d'actions héroïques ? A la Chine, un Empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un Ci-

(b) C'est ce même Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laissons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des Dieux, fait vivre &*

mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore.

César, enlevé par des pirates, conserve son audace, & les menace de la mort, à laquelle il les condamne en abondant.

toyen, veut le servir du respect superstitieux qu'en ce Pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce Citoyen à désarmer. Député vers cette mere, un Officier de l'Empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. Ton maître, lui répondit-elle avec un souris amer, se feroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les Peuples aux Souverains, par lesquelles les Peuples s'engagent à obéir, & les Rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa Patrie. A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'Officier, elle se frappe, & lui dit : Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant ; dis-lui qu'il venge sa Nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager : il est maintenant libre d'être vertueux. (c)

(c) La passion du devoir amoit pareillement la mere d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mere sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la Maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu ? ... Oui, lui répondit-elle. Eh bien, repliqua-t-elle, qu'y a-t-il à délibérer ? Ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir, c'est la vie que tu as préférée ?

C'est cette même passion de la gloire, qui, lorsque l'armée Romaine, mal vêtue & épuisée

de froid, alloit se débaucher, amena au secours de Septime Sévere, le Philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron : Quoi ! dit-il, pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là ? Non. La mort est une dette : je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en esclave.

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : Vous n'avez dit que je fusse immortel ? Vous feriez votre métier de tyran, en me donnant la mort ; moi, celui de Citoyen, en la recevant sans trembler.

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme & de la gloire, déterminent les Citoyens à des actions si courageuses, quelle constance & quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les Sciences & les Arts, & que Cicéron nomme des héros paisibles ? C'est le desir de la gloire, qui sur la cime glacée des Cordelières, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'Astronome ; qui pour cueillir des plantes, conduit le Botaniste sur le bord des précipices ; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des Sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & jusques dans les Indes, pour y voir les Philosophes les plus célèbres, & puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas sur Démocrite, qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtoit sur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés ! C'est ce même desir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur imposoit un silence de trois ans ; qui, pour soustraire Démocrite (d) aux distractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises, dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que, pour se donner tout entier à la Philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frere : cader le Trône d'Ephefe ; (e) où l'appelloit le droit d'aïnesse ; que, pour conserver toutes ses forces, l'athlete se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forceoit certains Prêtres des Anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boi-

(d) Démocrite étoit né riche : mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, & de vivre dans une honorable stupidité.

(e) Mison, fils du tyran de Chenes, renonça pareillement

au sceptre de son pere ; & libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés & solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de réflexions profondes.

din, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on se rappelle, à ce sujet, la célèbre & courte harangue d'Annibal à ses soldats le jour de la bataille du Tesin ; & l'on sentira que sa haine pour les Romains & sa passion pour la gloire, pouvoient seules la lui inspirer : *Compagnons, leur dit-il, le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous, de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périrons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des Dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animaient Sylla, lorsque Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le Pays des Marfès, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, massacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi ?*

Lorsque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fière réponse : *Allez, ingrats ; fuyez, lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des Sujets & des Soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un Art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui,

entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des âmes froides, seroient semblables à la semence jetée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, & qui font, en conséquence, concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le Cardinal de Richelieu, l'âme foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paroît facile à l'âme forte : devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus éclairées que le bon sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible, que les gens sensés confondent presque toujours ensemble ; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de foux par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens

dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit : *Je les accepterois, si j'étois Alexandre* ; qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du Prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion* ? L'un est d'un homme commun & sensé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage & de ses lumières, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient sur des Peuples efféminés & mous, tels que les Perses, & dans la connoissance enfin qu'il avoit, & du caractère des Macédoniens, & de son empire sur leurs esprits, & par conséquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours & ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroïssoit à Parménion, devoit, en conséquence, lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'Empire Ottoman, il sentoit la difficulté de son entreprise, il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler : mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyss des eaux, oppose une digue à la mer & aux

flottes Européennes, arbore ses étendards victorieux sur les brèches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes. (a)

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une République de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la sagesse, y procéder par des changements insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentoit que, par des harangues ou des oracles supposés, il pouvoit inspirer à ses Concitoyens les sentiments dont lui-même étoit enflammé ; que, profitant du premier instant de ferveur, il pourroit changer la constitution du Gouvernement, & faire dans les mœurs de ce Peuple une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les passions sont semblables aux volcans, dont l'éruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, & par conséquent, après des temps & des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé, qui, ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ces sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé, que les gens sensés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le succès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel est celui dont se servit

(a) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie, profitant du moment où l'hiver avoit consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland, il savoit, aussi-bien que ses Officiers, qu'on pouvoit facilement s'opposer à sa

descente ; mais il savoit mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires ; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès ; & qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ses soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, & monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparait tout-à-coup à l'armée, & passe rapidement devant elle, en criant au Général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel est le moyen dont se servit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un Temple, & persuada à ses soldats que les Dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsqu'encore animé de la haine la plus violente contre les Catholiques qui l'avoient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort, & de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheroient contre les Catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés, ne peuvent être aperçus que par des hommes passionnés, qui, placés dans les mêmes circonstances que ce héros, eussent été affectés des mêmes sentimens.

Sans le respect dû à la réputation du Grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les soldats, le projet qu'avoit formé ce Prince, de faire enrégistrer dans chaque Régiment le nom des Soldats qui se feroient distingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illustre Chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats ? Tout le monde aperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Mr. de Vendôme, lorsque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs Officiers tâchoient en vain

de rallier, ce Général se jette au milieu des fuyards, en criant aux Officiers : *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent se réformer.* Il ne laissoit, dans ce discours, entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les passions de la honte & de l'honneur qu'ils se flattoient encore de conserver à ses yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère ; & qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes pour échauffer les âmes du feu de l'enthousiasme, ne leur aient été inspirés par les passions ? Est-il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnèves, de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure ? à Marius, de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure ? à Sertorius, de consulter sa biche ? & enfin au Comte de Du-nois, d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élevent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (b) exécuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarent, s'ils les abandon-

(b) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matière, de gouvernemens ou les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des Peuples, & qu'il n'est question que de sciences, les

erreurs, même des gens de génie, méritent l'éloge & la reconnaissance du Public ; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent, pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non errasset, fecerat ille minus.

donnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. Aussi le Livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévint la bataille de Salamine, & qui fût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinait avec tout le Sénat à la destruction de Carthage, pour quoi Scipion s'opposoit-il seul à la ruine de cette ville ? C'est que lui seul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit opposer au torrent des vices & de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espèce de divination. Aussi présageoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome alloit succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les Monarchies de l'univers ; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla ; aussi entendoit-il déjà publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmiers triomphaux, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce Peuple étoit alors comparable à ces matelots, qui, voyant la mer calme, les zéphyrs enfler doucement les voiles, & rider la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrete ; tandis que le Pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le Sénat Romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé & du présent dévoile celle de l'avenir ; (c) c'est

(c) Souvent un petit bien Nation, qui, dans son aveuglement, se présente pour enivrer une ment, traite d'ennemi de l'E-

que, semblables au chêne, dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage, les empires paroissent dans une espèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les Peuples croient les mers constamment enchaînées dans leur lit, le sage les voit successivement découvrir & submerger de vastes contrées, & le vaisseau sillonner les plaines que naguères sillonnoit la charrue. Lorsque les Peuples voyent les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siecles, s'écrouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne font jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction & une reproduction successive & perpétuelle, peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des Etats. C'est l'œil d'aigle des passions, qui perce dans l'abysses ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle & stupide. Quand le ciel est serein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du Laboureur attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier : l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches ; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent retrécir & peut-

rat le génie élevé, qui, dans nom odieux de *frondeur*, c'est la ce petit bien présent, décou- vertu qui punit le vice ; & ce vre de grands maux à venir. On n'est, le plus souvent, que la imagine qu'en lui prodiguant la fortise qui se moque de l'esprit.

être, un jour détruire entièrement l'empire de ce hasard dont chaque découverte renferme nécessairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont, en général, peu estimées, ce n'est pas que ces idées & ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons & d'esprit; mais c'est que les unes & les autres sont indifférentes ou même nuisibles au Public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le Discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse toujours inspirer des actions & des idées de cette espèce. Elle seule enflammoit un Roi d'Orient, lorsqu'il s'écrioit : *Malheur aux Souverains qui commandent à des Peuples esclaves. Hélas ! les douceurs d'une juste louange, dont les Dieux & les Héros sont si avides, ne sont pas faites pour eux. O Peuples ! ajoutoit-il, assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'esclave est suspect ; l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une âme noble, que de vivre livrée au supplice de cette incertitude !*

De pareils sentimens supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'âme des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'est à ce désir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur Art, qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain ; opinion qui les fait traiter de foux par les gens sensés, mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cause de leur folie, aperçoit celle de leurs talents & de leurs succès.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés ; & que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le Chapitre suivant

que ceux-là même qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII.

On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.

CETTE proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du désir le plus vif de l'estime, & capable, en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de satisfaire ce désir, ce désir cessera bientôt de l'animer ; parce qu'il est de la nature de tout désir, de s'éteindre, s'il n'est point nourri par l'espérance. Or, la même cause, qui éteindra en lui la passion de l'estime, y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Descartes, les Corneille & les Richelieu : privés, par leur position, de tout espoir de gloire, ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des Ordonnances ou des Tarifs, ils seront sans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au Public : ils n'auront que du dégoût pour une Science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit, & qui s'est, en conséquence, couché très-savant & très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant & très-inutile, si le Magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entirement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes seront bientôt incapables de toute espèce d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand, sont souvent inférieurs

aux esprits les plus communs. Vespasien, qui sur le Trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de Préteur. (a) L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rate la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez, au même instant, de routes ses lumières; il semble que la chevelure de Samson soit, à cet égard, l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée? Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace & de prudence, joignoient nécessairement de grandes lumières; qu'on se demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'esprit sur le Trône; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux usurpateurs d'Occident, il n'en est presque aucun, comme le prouve la forme des gouvernements Asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des Législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs Sujets : mais c'est qu'en prenant la couronne, l'objet de leur désir étoit rempli : c'est qu'assurés de la possession par la bassesse, la soumission & l'obéissance d'un Peuple esclave, la passion, qui les avoit portés à l'empire, cessoit alors de les animer : c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte & l'établissement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun désir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délicates de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le Trône fait éclater de grands talents; si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des Législateurs, c'est qu'ayant affaire à des Peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs, attisoit, si j'ose

(a) Caligula fit remplir de n'avoir pas eu soin de faire nettoyer la robe de Vespasien, pour voyer les rues.

Je dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des Trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des Peuples fiers, établir des loix (b) utiles pour le moment, tromper ces Peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, sans cesse, été exposés sur le Trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'Orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité, & que, si la sienne lui fait désirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuel efforts d'esprit, il ne les console de la douleur de les louer. C'est sur le Trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie? le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un Physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de Physique, souvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes? Si ce dernier employe moins de temps à méditer, à rédiger ses ordonnances & ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme.

(b) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette Epitaphe :

*Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des Cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel dessein faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la Couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi!*

me, c'est que la méditation, toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature; (c) & qu'à l'abri, sur le Trône, & de la punition, & des traits de la satire, un Sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire, depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts, & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité : cet âge passé, les passions s'affoiblissent en nous, & voilà le terme de la croissance de l'esprit; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; & quelque supérieurs que soient, dans la suite, les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des passions, & dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts, qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maitrisoit son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne

(c) Quelques Philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves, exposés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'esprit, dont ils jouissoient, une compensation à leurs peines, & que ce repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

à donner le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au Théâtre, où les applaudissements & l'admiration des spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes & de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire; & les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presque en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'est jamais désirée que par une petite âme. Si les gens, si attentifs dans la manière de s'habiller, de se présenter & de parler dans les compagnies, sont, en général, incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent, à l'acquisition d'une infinité de petits talents & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des desirs trop foibles & trop modérés. Aussi les grands hommes sont-ils, presque tous, incapables des petits soins & des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiiez-vous*, disoit Sylla en parlant de César, *de ce jeune homme qui marche si immodestement dans les rues; je vois en lui plusieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale de passions, s'il pouvoit exister, produiroit en nous le parfait abrutissement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné. (d) Les passions

(d) C'est le défaut de passions, quiconque ne desire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisants pour changer d'avis; il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison; & l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse. Or,

sont, en effet, le feu céleste qui vivifie le monde moral : c'est aux passions que les Sciences & les Arts doivent leurs découvertes, & l'ame son élévation. Si l'humanité leur doit ses vices & la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux Moralistes le droit de condamner les passions & de les traiter de folie. La sublime vertu & la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse & de l'inertie, nous arracher au repos & à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable, il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne diffèrent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des Passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la

nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des Sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur, & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir & à la douleur physique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne, en naissant, que des besoins, c'est dans nos besoins & nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, & ce qui fera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière : Je te doue de la force. Aussi-tôt les éléments, soumis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre & l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir & de la dou-

leur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes averfions , tes amitiés , tes rendresses , tes fureurs ; allumeront tes desirs , tes craintes , tes espérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; & , après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes & différens de morale & de législation , te découvriront un jour les principes simples , au développement desquels est attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet , supposons que le Ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes : leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essayeront , par des cris , d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue , qui , à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages , a dû d'abord être très-courte , & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes , plus multipliés , commenceront à se répandre sur la surface du monde , & que , semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin les rivages & qui rentrent aussi-tôt dans son sein , plusieurs générations se feront montrées à la terre , & seront rentrées dans le gouffre où s'abymement les êtres ; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres , alors le desir commun de posséder les mêmes choses , telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme , exciteront en eux des querelles & des combats : delà naîtront la colere & la vengeance. Lorsque , saoulés de sang , & las de vivre dans une crainte perpétuelle , ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel , & qui leur est nuisible , alors ils feront entre eux des conventions : ces conventions seront leurs premières loix ; les loix faites , il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premières Magistrats. Ces Magistrats grossiers de Peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir , en partie , détruit les animaux , lorsque les Peuples ne vivront plus de leur chasse , la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs besoins , & les Peuples chasseurs seront changés en Peuples pasteurs. Après un certain nombre de siècles ,

lorsque ces derniers se feront extrêmement multipliés , & que la terre ne pourra , dans le même espace , subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans , sans être fécondée par le travail humain ; alors les Peuples pasteurs disparaîtront , & feront place aux Peuples cultivateurs. Le besoin de la faim , en leur découvrant l'art de l'Agriculture , leur enseignera bientôt après l'art de mesurer & de partager les terres. Ce partage fait , il faut assurer à chacun ses propriétés ; & delà une foule de sciences & de loix. Les terres , par la différence de leur nature & de leur culture , portant des fruits différens , les hommes feront entre eux des échanges , sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représenterait toutes les denrées ; & ils feront choix , pour cet effet , de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection , alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal* , créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques que nous recevons des objets extérieurs , s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations , les accroître ou les diminuer ; telles sont les richesses & l'indigence : alors les richesses & les honneurs , par les avantages qui y seront attachés , deviendront l'objet général du desir des hommes. Delà naîtront , selon la forme différente des gouvernemens , des passions criminelles ou vertueuses ; telles sont l'envie , l'avarice , l'orgueil , l'ambition , l'amour de la Patrie , la passion de la gloire , la magnanimité , & même l'amour , qui , ne nous étant donné par la nature que comme un besoin , deviendra , en se confondant avec la vanité , une passion fautive , qui ne fera , comme les autres , qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion , il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs , en avouant que nos passions prennent originaiement leur source dans la sensibilité physique , on pourroit croire encore que , dans l'état actuel où sont les Nations policées , ces passions existent indépendamment

de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques, en peines & en plaisirs factices, montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matires agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espèce qu'il soit, ou desirer les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme, n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublements, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes, & de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines, & à rassembler près de lui tous les plaisirs?

Dans ces avarices voluptueuses, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immé-

diat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avarices, chez ces avarices infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagèrent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant desirer, sans cesse, le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule, & de la possibilité de l'indigence, & des maux qui y sont attachés. Les avarices sont assez semblables aux hypocondres, qui vivent dans des trances perpétuelles, qui voyent par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence, qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite: aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guère que des avarices fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quel'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussi-tôt vient vivifier son âme assaillie par la misère; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des Ministres, à ramper aux pieds des Grands, & à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état, le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un ca-

caractère timide & défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inspirer le defir de s'y foustraire, & le déterminer, par cette raifon, à fe refufer jufqu'à des befoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de fe priver. Une fois au-deffus du befoin, fi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; fi l'amour du plaifir, dont chaque instant émoûffe la vivacité, fe fait moins vivement sentir à fon cœur, que fera-t-il alors? Plus difficile en plaifirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs foient plus cheres: il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour fatisfaire fes nouveaux goûts: or, dans l'efpace de temps qu'il mettra à cette acquisition, fi la défiance & la timidité, qui s'accroiffent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foibleffe, lui démontrent qu'en fait de richesses, *Affect* n'est jamais affez; & fi fon avidité fe trouve en équilibre avec fon amour pour les paifirs, il fera fournis alors à deux attractions différentes: pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, fans renoncer au plaifir, fe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiffance au temps où, poffeffeur de plus grandes richesses, il pourra, fans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de fes plaifirs préfents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréfors, fi l'âge le rend tout-à-fait infenfible au plaifir, changera-t-il fon genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues cheres? Non, fans doute; & fatisfait, en contemplant fes tréfors, de la poffibilité des plaifirs dont les richesses font l'échange, cet homme, pour éviter les peines phyfiques de l'ennui, fe livrera tout entier à fes occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans fa vieillesse, que l'habitude d'amaffer n'étant plus contrebancée par le defir de jouir, elle fera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence, est la caufe de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avarés & les motifs qui les font

mouvoir. Voilà comme, en defirant toujours le plaifir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

LE crédit attaché aux grandes places, peut, ainfi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaifirs, & par conféquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces Peuples sauvages dont les Chefs ou les Rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chaffe que font pour eux les guerriers de la Nation, le defir de s'affurer fes befoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiffante, lorsqu'on n'affignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'érendue de terrain qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif fuffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les Peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'est le defir de fe foustraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les Nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, font pourvus des richesses nécessaires pour fe procurer non-feulement les befoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaifir que l'ambition prend naiffance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, & généralement toutes les marques d'honneur, ne font fur nous aucune impreffion phyfique de plaifir: l'ambition n'est donc pas fondée fur cet amour du plaifir, mais fur le defir de l'estime & des refpects; elle n'est donc pas l'effet de la fenfibilité phyfique.

Si le defir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le defir de l'estime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des Républiques telles que cel-

les de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompense. Chez ces Peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil; puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer, & de prouver sa supériorité sur les autres. Or, l'ambitieux pourroit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, & par conséquent, dans les temps même où leur possession est la moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le desir de l'estime. En vain droit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa place & non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit, n'est point personnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrâce du maître; que la vieillesse même du Prince suffit pour la détruire; qu'alors les hommes, élevés aux premiers postes, sont autour du Souverain comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, & dont la splendeur s'obscurcit & disparaît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du Public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, & surtout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un Empire, & couvert du mépris de toutes les Nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places; il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine, & que, sur ce point, il se fait illusion à lui-même; puisqu'on ne desire pas, comme je le prouverai dans le Chapitre de l'Orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à se montrer au Public que dans un équipage lesté & brillant, pourquoy l'ambitieux ne veut-il y paraître que décoré de quelques marques d'honneur? C'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre, à son gré, plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne seroit-ce pas plutôt du respect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit jaloux? Dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il desiré; mais pourquoi le desiré-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux Grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste étoit par lui-même agréable, il n'est point d'homme riche qui, sans sortir de chez lui & sans courir après les dignités, ne se pût procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barieroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendrait le matin dans son antichambre, pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens & de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espèce de plaisir, prouve que l'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, & de leur empressement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de défabuser l'ambitieux? O toi! lui droit-on, qui sèches d'envie en contemplant le faste & la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras, dans les Courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur

reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloire*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours; auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guère, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, & par conséquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du Trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête, le dernier ne parût le plus desirable, & qu'ayant à choisir entre ces deux Couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le Roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses Sujets? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au Peuple esclave des Persans qu'au Peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruits par un instinct secret, mais sûr, on fait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons Rois; c'est que la reconnaissance a toujours élevé des Temples moins somptueux aux Dieux bienfaisants qui portent la corne d'abondance, (a) que la crainte n'en a consacré aux Dieux cruels

(a) Dans la ville de Bantam, les habitants présentent les prémices de leurs fruits à l'Esprit malin, & rien au grand Dieu, qui, selon eux, est bon, & n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc*.

Les habitants de Madagascar croient le Diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de

manger, ils font une offrande à Dieu, & une au Démon: ils commencent par le Diable, jettent un morceau du côté droit, & disent: *Voilà pour toi, Seigneur Diable*. Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, & disent: *Voilà pour toi, Seigneur Dieu*. Ils ne lui font aucune prière. Recueil des Lettres édific.

& colossaux, qui, portés sur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main; c'est enfin qu'éclairés par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnaissance d'un homme libre.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la considération, ne sont pas proprement des plaisirs: ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs; plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques. (b).

Je fais que, dans les projets, les entreprises, les faits, les vertus & la pompe éblouissante de l'ambition, l'on aperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fière ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'assied, au milieu des champs de bataille, sur un monceau de cadavres, & frappe, en signe de victoire, ses ailes dégoûtantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées

(b) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carrière. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur? c'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier: or, je demande, si l'homme, qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs

physiques? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuser. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent, si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs, ou le moyen d'échapper à la douleur physique: il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

de presque toutes les Nations. On aime les plaisirs, & ; par conséquent, les moyens de s'en procurer ; les hommes desireront donc, & les richesses, & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour ; & la paresse leur inspire ce desir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au Soldat & des honneurs à l'Officier, flatte, à cet égard, & leur paresse, & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (c) que les travaux de l'Agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique, & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu, qu'on préfère au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, & nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxal, je vais, dans le titre du Chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

(c) „ Le repos, dit Tacite, „ s'y font un nom en peu de „ est pour les Germains un état „ temps ; ils aiment mieux com- „ violent ; ils soupirent, sans „ battre que labourer. „ cesse, après la guerre ; ils



CHAPITRE XII.

Si dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique ; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux ?

ON peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, desireront les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchants, non que la loi qu'ils professent ne soit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austère, (a) sont apparemment des hommes mécon-

(a) L'expérience prouve qu'en général les caractères propres à se priver de certains plaisirs, & à saisir les maximes & les pratiques austères d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caractères malheureux. C'est la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté & à la douceur des principes de la Religion, tant de méchan-

ceté, d'intolérance ; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine & plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme, d'un caractère heureux, est gai & bon homme ; c'est lui seul qui dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit, en parlant de Cassius ; Je redoute ces

gens hâves & maigres ; il n'en est pas ainsi de ces Anitoines, de ces gens uniquement occupés de leurs

rents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espece sont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; & par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espece; & dans cette espece, je les comprends presque tous: ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants: ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition; ils sont, en naissant, placés, pour ainsi dire, à la moitié (b) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il est à la fois occupé, & du soin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés; supposons qu'avidé de ces plaisirs, & frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des Grands, un homme de cette espece veuille s'élever aux premiers postes: ou cet homme naîtra dans ces Pays où le Peuple est le dispensateur des grâces, où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la Patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire; ou ce même homme

naîtra

*plaisirs; leur main cueille des fleurs,
& n'aiguise point de poignards.
Cette observation de César est
très-belle, & plus générale
qu'on ne pense.*

(b) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une conve-
nance d'état, qu'une passion forte
que les obstacles irritent, &
qui triomphe de tout.

naîtra dans des Gouvernements absolument despotiques; tels que le Mogol, où les honneurs sont l'esprit de l'intrigue: or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presque aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non-seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque Nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'âme universelle de cette Nation: chez les Sauvages du Septentrion, qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse & de pêche, c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées; aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse & de la pêche, & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est, chez les Nations policées, le ressort presque unique qui les meut. (c) En ces Pays, l'amour in-

(c) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les Pays pauvres, le désir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les Pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les Peuples policés, c'est le désir vague du bonheur; désir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui, le plus communément, inspire l'amour des grands. Or, parmi ces plaisirs, je suis, sans doute, en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif & le plus

puissant de tous. Une preuve, qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talents, & capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la première jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places? Oui: ils les acceptent, ils les désirent même; mais ce désir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent

vente tout, produit tout : la magnificence, la création des Arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes, par les richesses ou les dignités; n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aspire au poste de Général ou de premier Ministres; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talents ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant, soit un homme de mérite, est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que, dans la jeunesse, & jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, & sacrifier, presque toujours, le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours, parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussi-tôt que satisfaite, remplace toujours un desir rempli par un desir nouveau; qui, de Ministres, voudroient être Rois; qui, de Rois, aspireroient, comme Alexandre, à la Monarchie universelle, & voudroient monter sur un Trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux,

la passion. Le vieillard peut dans la jeunesse; mais il ne marcher, par habitude, dans s'en ouvreroit pas une nouvelle carrière qu'il s'est ouverte velle.

ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'antiétés, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme; qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant; il le voit de toutes parts en butte aux envieux; qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés: alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chute, par un triste appanage de la grandeur, il sera misérable, sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects; dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté; & réduit à l'abaissement; il ne jouira plus, en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carrière où l'amour du plaisir l'a fait entrer: le desir de conserver succède donc en son cœur au desir d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse & de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre; & doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'espérances vives, &, sans cesse, remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du Midi, lorsque les vents du Nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direc-

tion que les passions leur ont donnée dans la jeunesse. J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose, par conséquent, l'existence des hommes, & même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir & de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connoissance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé & honoré comme tel. L'idée de l'estime a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble & superbe désir de se plaire à lui-même, & qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale, est, en ce

point, dupe de son propre orgueil, & prend en lui le désir d'être estimé pour le désir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un désir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force & de l'agilité de son corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles? C'est que la force & l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du désir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothèse, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard, lui paroîtroit, sans doute, la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la première qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire César lui-même ? Ne conviendrait-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le Public éclairé, toujours partagés entre le Général, le soldat & le hasard ; & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent, sans partage, à ceux qu'elles inspirent ? N'avoueroit-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance & la lâcheté sur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide Auteur ?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire, le désir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la première espèce de gloire lui paroîtroit la plus désirable. La préférence qu'on donne au grand Capitaine sur le Philosophe profond, ne changeroit point, à cet égard, son opinion : il sentiroit que, si le Public accorde plus d'estime au Général qu'au Philosophe, c'est que les talents du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un Sage, qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au désir d'être estimé qu'on doit le désir

d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même; & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? Serait-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, & par conséquent, à l'orgueil, qui, voulant s'estimer, & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence?

Mais, si nous ne devons qu'à ce motif le désir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse & la plus désirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planetes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un génie vint, à chaque instant, nous informer de ce qui s'y passe, & qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son Pays & celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celle de ses Concitoyens? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au désir qu'on a de s'affirmer de son mérite, qu'on doit le désir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siècles même, où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur Nation; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du Public, qui, toujours juste dans ses jugements, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter

un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un Prince que de celle d'un homme sans crédit: & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumières, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espèce d'empire que l'estime donne sur les ames; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un Peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de François qui fussent fort touchés de l'estime qu'auroient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il est des hommes qui voudroient envahir l'estime universelle, & qui seroient même jaloux de l'estime des Terres Australes, ce désir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime. (a)

La dernière & la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime, (b) & la disette où l'on est de grands hommes dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquiescer de grands talents ou de grandes vertus, passe un contrat tacite avec sa Nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents & des actions utiles à ses Concitoyens, pourvu que ses Concitoyens reconnoissent, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

(a) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne desirant réellement que les avantages qu'elle procure.

(b) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les Pays où l'estime est stérile : mais par-tout où l'estime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spariates, le pas des Thermopyles.

C'est de la négligence ou de l'exaetitude du Public à remplir ces engagements tacites, que dépend, dans tous les siècles & les Pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide; ou que, dans un siècle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les Dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses misères, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce Chapitre, c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs; les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir; plaisir cependant, qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.



CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

AIMER, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin; ce seroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins; l'amitié est donc, entre eux, fondée sur des motifs différents. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converser, ceux-là de confier leurs peines : en conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent, (a) d'intrigue, d'esprit & de

(a) On s'est mé, jusqu'à présent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ses amis, ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas, sans doute, la plus flatteuse; mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un Contrôleur-Général, la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuseroit-on le nom d'amitié à cette espèce de sentiment? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cause; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme; peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle? Mais, dira-t-on, à peine l'homme vi-

che est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse de l'aimer. Oui, sans doute; mais, que la petite-vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorsqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit & le caractère, devienne tout-à-coup aveugle, sourd & muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous respecterons encore sa momie; mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un Contrôleur-Général est-il disgracié? on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent, n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer.

malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des Romains : on en cherche par-tout le héros; on croit à chaque instant l'avoir trouvé; on s'accroche au premier venu; on l'aime tant qu'on le connoît peu & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite? on s'en dégoûte; on n'a point rencontré le héros de son Roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très-difficile que le même besoin, & par conséquent, la même amitié, (b) subsiste entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés. (c)

Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôle général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & utensiles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celle des gens vertueux; cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne pussent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le Capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave, qui n'é-

toit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'étoit qu'une âme faible? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

(b) Les circonstances, dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, & leurs caractères connus; s'ils doivent se brouiller; nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'Astronome calcule le moment de l'éclipse.

(c) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heu-

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement; qui le fait, ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer? il ne s'emporte point contre lui, il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne, cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les dérompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'âme; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement, (d) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades & point de passion; parce que les moments du début, ajoutoit-il, sont, en l'un & l'autre genre, toujours les moments les plus vifs & les plus tendres.

reux & utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs : mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, & on ne les aime plus.

(d) L'amitié n'est pas, com-

me le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continuellement. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rare.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes & ne le font jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait. (c)

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une île déserte ; que là, sans espoir de revoir leur Patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se feroient

(c) Peut-être faut-il du courage, & soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de foulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces fortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentiments d'amitié, lisent le *Toxaris* de Lucien ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scy-

thes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront, que, dans ce siècle, on n'a pas même d'idée de cette espèce d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'île déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siècles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes ; où deux Chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre ; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposaient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération & comptée parmi les vertus : elle supposoit du moins, dans les duellistes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur ; vertus qu'on honoroit beaucoup, & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (f).

Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différents, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, & dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un Etat tranquille ? L'Histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumières & de la prudence ; qualités qui, absolument nécessaires dans ces moments de

(f) Brave étoit alors synonyme d'honnête homme ; & c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore un brave homme, pour exprimer un homme loyal & honnête.

troubles, & rarement rassemblées dans le même homme ; doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (g) à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles ; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier, de combats à livrer, & qu'on n'a, par conséquent, besoin ni de la prudence, ni des lumières, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les Particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, & ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié ; (h) on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois ; on peut donc, en ce siècle, s'écrier avec Aristote : (i) *O mes amis ! il n'est plus d'amis.*

Or, s'il est des siècles, des mœurs & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis ; & si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vi-

(g) Dans ce siècle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font sollicitateurs banaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des services, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté ; quelques autres, enfin, se croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

(h) Aussi, dit le Proverbe,

faut-il se dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(i) Chacun répète, d'après Aristote, qu'il n'est point d'amis ; & chacun, en particulier, soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques propositions de ce Chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, & , malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

vacité de ce besoin, il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres ; unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide & par le conseil d'autrui : les seconds, sont ces caractères mornes, sévères, despotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci, d'un caractère doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices, & le seul homme qui pût les supporter.

Il est enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, & qui sont leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espèce, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres & les plus constants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contrebalancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuse, sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raison contraire, on est en général d'autant moins susceptible d'amitié, qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches & puissants sont-ils communément peu sensibles à l'amitié ; ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches & les puissants regardent la misère d'autrui comme un reproche de leur

bonheur, soit enfin qu'ils veulent se soustraire aux demandes importunes des malheureux, il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable. (k) La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse : à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférents à l'amitié ; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes. (l) Accoutumés à cher-

(k) La moindre faute qu'il fait, est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(l) Il est peu d'hommes dans ce cas : & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la Divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes ?

Si les Grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs ; s'ils répètent toujours ces paroles : *Ceux-là sont nos ennemis, qui sont plus riches & plus heureux, que nous ; on peut affirmer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au Sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère, qui, réduisant les*

desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le Sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; parce qu'ils sentent qu'en eux, la source de l'humanité taritroit aussitôt que celle des besoins réciproques.

Ces Sages, cependant, doivent être très-chers à la Société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des Particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'Abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul Sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des foux ou des enfants, contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considère

cher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse, qui, dans la première jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié :) aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés.*

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres, (m) & que ce besoin varie selon la différence des siècles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caractères. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas, du moins, un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre, pour ainsi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la sienne, & jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais,

considère enfin de l'œil, dont un Mécanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature, qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte ; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les Loix seules sont des Juges sans humeur, le Sage, à cet égard, est comparable aux Loix. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un

trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le Sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'uniformité des liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

(m) Si l'on aimoit son ami pour lui-même, nous ne corréderions jamais que bon bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de son bon

répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête? on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit & sa réputation. Est-on dans la misère? on cherche avec ce même ami les moyens de se soultraire à l'indigence; & son entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs dont on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs & les peines physiques; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance, qui supposent l'existence des premiers, & qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'une conséquence, il s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en nous toute espèce de passions; & qu'ainsi les peines & les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.



CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le désir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

QU'ON ouvre l'Histoire; & l'on verra que, dans tous les Pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement tous les Peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux? C'est que, dans ces Pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves; c'est que les plai-

DISCOURS III.

sirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, sont les plus propres à élever l'âme des Peuples, & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le Sénat Romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques Historiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les Dames Romaines: c'est aussi ce qui, suivant les mœurs Grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens! Ils firent, du bataillon sacré des Thébains, un bataillon invincible; ils inspiroient le plus grand courage aux Peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entre eux les richesses & les femmes des vaincus; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses Concitoyens l'enthousiasme, & pour ainsi dire, la fièvre de la vertu; & l'on verra que, si nul Peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul Peuple n'honora davantage la vertu, & ne fut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du Peuple. C'étoit-là qu'en présence de la Nation, elles insultoient, par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre; & qu'elles célébroient, par leurs chançons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un Peuple, aux railleries amères de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune hé-

ros qui recevoit la palme de la gloire des mains de si beaux, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir ? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Aussi les Spartiates, toujours impatientes de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'envisageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage ; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les Peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes ? (a)

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : sup-

(a) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipiterait-il pas, lorsque, pour obte-

nir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins ?

posons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros eussent, au même instant, éprouvé la double ivresse de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au Royaume de Bissnagar, dont Narfingue est la Capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le Roi de cet Empire, au rapport des voyageurs, achète, nourrit & habille, de la manière la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses Sujets ; il attire à sa Cour tous les guerriers des Peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur Pays & s'établissent à Narfingue, où ils ne se nourrissent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abreuvent que du sang de ces animaux. (b)

Il résulte des exemples ci-dessus apportés, que les peines & les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espèce de passions, de sentiments & de vertus. C'est pour-

(b) Les femmes, chez les Géons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bûir les maisons & de cultiver la terre : mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort atta-

chées à cette loi. Voyez *Bardeanes, cité par Eusèbe dans sa Préparation évangélique*.

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. Recueil des Lettres édific.

quoi, sans avoir recours à des siècles ou des Pays éloignés, je citerai, pour dernière preuve de cette vérité, ces siècles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentis Chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été ? Les femmes, ajoute cet Historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entre eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un Chevalier étoit alors obligé de combattre, pour soutenir, & la beauté de sa Dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des Chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des Romans. Partout on recommandoit la galanterie. Les Poètes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un Chevalier eût toujours le portrait de sa Dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'ils tint les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

*Servants d'amour, regardez doucement;
Aux échaffauds, Anges de Paradis;
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorez & chéris.*

Tout alors prêchoit l'amour; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne font-ils pas le charme & l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre Religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la Foi) est, en effet, plus digne de notre adoration, que

celui auquel le Ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter, avec délices, le pénible fardeau de la vie, & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes, & sont les seuls contrepois qui meuvent le monde moral.

Les passions font donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des Nations entières indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangère à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines Nations aux passions de la gloire & de la vertu; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces Nations ne doit point être attribuée à la nature; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.



CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

POUR savoir si c'est de la nature, ou de la forme particulière des gouvernements, que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme; pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain; se rappeler que, né sensible à la douleur & au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions; & à ses passions, qu'il doit tous ses vices & toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes les autres passions: si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme fera toujours nécessairement à la vertu; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un Pays & dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passions. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active: mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les Républiques guer-

rières; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus désirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, & produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, & par conséquent, très-dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siècles de la République Romaine, en eût fait des Curtius & des Décus, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la République, uniquement attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants & des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avarés, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder: d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papirius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires

pour les exécuter, & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avarés que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain, & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions, & pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problème moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin, de ces combats intérieurs que le Poète tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux moi que Pascal (a) & quelques Philosophes Indiens ont reconnu en eux.

(a) Dans l'Ecole de Védantam, les Brachmanes de cette Secte enseignent qu'il y a deux principes; l'un positif, qui est le moi; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire, du moi, c'est-à-dire erreur.

La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est l'Etre unique, éternel, infini : la clef de délivrance est dans ces paroles : *Je suis l'Etre suprême.*

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espece de sentiment; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice, & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son Gouvernement; & le second, touché des prières de sa fille, obtint du Sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la République. Voilà la cause de ce mélange de vice & de vertu qu'on aperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, & qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette dernière y commande plus ou moins impérieusement, & qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'Etat, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la première jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir & capable de passions plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux,

est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre & les degrés des peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout & à la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un Etat républicain, que l'orgueil & la gloire rendent passionné pour le bien public, préfère, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & sa Patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, & à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune. (b) C'est l'heureuse conformité qui se trouve entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le désir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentiments tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ses penchans à vaincre, seroit nécessairement un malhonorable homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres. (c) Il est impossible dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire, tous les jours des batailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se font quelquefois exposés au mépris du Public, c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques

(b) *Secundum id quod amplius nos delectat operum necesse est,* dit saint Augustin.

(c) Dans le Harem, ce n'est

point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le Grand Seigneur donne ses femmes à garder.

femmes résistent aux empressemens d'un Prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommagées par sa conquête de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un Roi, presque aucune qui ne cède à l'amour d'un Roi jeune & charmant, & nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisants, aimables & puissants, tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies, qui, par mille enchantemens, pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non-seulement reconnue, mais même avouée des Législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte passion des hommes, les Législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que feroit un Citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa Patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes & ses plus fortes passions, à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible; (d) mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessaire à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonorable ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, & qui suppose, par conséquent, en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'étoit pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon

(d) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de Gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de

vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

Citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonstances, refusaient le sceptre du monde, sur-tout s'ils le sentoient, comme César, doués de ces talents supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs Citoyens; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaisirs moins puissants. Tel est, par exemple, celui de quelques Empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlèvent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la manière la plus nette, la plus précise & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le Public seroit un thermomètre exact, où seroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque Citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à la vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance, l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions; jugement extrêmement fautive dans quelques cas particuliers, mais en total assez conforme à l'intérêt général, & presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mélange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes; avoir posé la borne de la vertu humaine, & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particulière de quelques Etats qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hom-

mes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le Législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? Si les hommes étoient sans passions, nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des Particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu, n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (c) de la législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent le plaisir : le grand art du Législateur est l'art de les désunir, & de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs & d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, & chez un Peuple vertueux, le mépris, qui privé un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa Patrie, est un motif suffisant pour former des âmes vertueuses. Toute autre espèce de châtiement rend l'homme timide, lâche & stupide. L'espèce de vertu

(c) Si les voleurs sont aussi fideles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun, qui les unit, les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, & qu'on fait si impudemment ban-

queroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un Législateur éclairé ne pût nécessairement tous les hommes à la vertu?

qu'engendre la crainte des supplices, se ressent de son origine; cette vertu est puissilime & sans lumière : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire, & sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : *Comment, lui répondit-il, m'y serois-je soumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrais conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des Etats, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains Peuples pour la vertu : mais, quelque juste que fût cette conclusion, elle ne seroit cependant pas assez prouvée, si, pour jeter plus de jour sur cette matière, je ne cherchois plus particulièrement dans les Gouvernements, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme : & pour en mieux connaître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce desir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choisis l'Orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les Gouvernements de cette espèce. En vain quelques Nations voisines & jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental : je dis que notre Religion ne permet pas aux Princes d'usurper un pareil pouvoir; que notre constitution est monarchique & non despotique; que les Particuliers ne peuvent, en conséquence, être dépouillés de propriété que par la Loi, & non par une volonté arbitraire; que nos Princes prétendent au titre de Monarque, & non à celui de Despote; qu'ils reconnoissent des Loix fondamentales dans le Royaume; qu'ils se déclarent les pères & non les tyrans de leurs Sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas

de

de ce Royaume, comme de la Turquie, de la Perse, de ces Empires défendus par de vastes déserts, & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au Sultan. Dans un Pays resserré comme le nôtre, & environné de Nations éclairées & puissantes, les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces Nations. En chargeant de fers les mains de ses Sujets, le Prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des Princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être Despotés, des moyens qu'ils employent pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les Rois.

CE desir prend sa source dans l'amour du plaisir, & par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les Peuples, ou selon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue, ils sont moins nécessités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un Peuple selon ses loix, il faut les connaître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fa-

V

tigue d'attention , soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote , le Gouvernement despotique est celui où tout est esclave ; où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être Despote. Pour l'être , il faut abaisser la puissance des Grands & du Peuple , & diviser , par conséquent , les intérêts des Citoyens. Dans une longue suite de siècles , le temps en fournit toujours l'occasion aux Souverains , qui presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu , la faissaient avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental , assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos , qui , dit-il , érend son pavillon royal sur un gouffre aride & désolé , où la confusion , entrelassée dans elle-même , entretient l'anarchie & la discorde des éléments , & gouverne chaque atôme avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les Citoyens , il faut , pour avilir & dégrader les ames , faire sans cesse étinceler aux yeux des Peuples le glaive de la tyrannie , mettre les vertus au rang des crimes , & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point , en ce genre , porté le despotisme , non-seulement en Orient , mais même sous les Empereurs Romains ? Sous le regne de Domitien , dit Tacite , les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs ; l'esclave étoit l'espion de son maître , l'affranchi de son patron , l'ami de son ami. Dans ces siècles de calamité , l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime , mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis , la foiblesse étoit un héroïsme. On vit , sous ce regne , punir , dans Sénécion & Rusticus , les Panégyristes des vertus de Thrasea & d'Helvidius ; ces illustres Orateurs traités de criminels d'Etat , & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des Ecrivains célèbres , tels que Pline , réduits à composer des ouvrages de Grammaire , parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie & dangereux pour son Auteur.

Les Savants attirés à Rome par les Auguste , les Vespasien , les Antonins & les Trajan , en étoient bannis par les Néron , les Caligula , les Domitien & les Caracalla. On chassa les Philosophes , on proscrivit les Sciences. Ces tyrans vouloient anéantir , dit Tacite , tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte , que la tyrannie fait les avilir : c'est elle qui , dans l'Orient , invente ces tortures , ces supplices (a) si cruels ; supplices quelquefois nécessaires dans ces Pays abominables , parce que les Peuples y sont excités aux forfaits , non-seulement par leur misère , mais encore par le Sultan , qui leur donne l'exemple du crime , & leur apprend à mépriser la justice.

Voilà , & les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme , & les moyens qu'on employe pour y parvenir. C'est ainsi que , follement amoureux du pouvoir arbitraire , les Rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices , & dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons , pour le bonheur de l'humanité & celui des Souverains , les éclairer sur ce point ; leur montrer le danger auquel , sous un pareil Gouvernement , eux & leurs Peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le Traité le plus fort contre le despotisme , seroit le Traité du bonheur & de la conservation des Rois.

Mais , dira-t-on , qui peut leur cacher cette vérité ? Que ne comparent-ils le petit nombre de Princes bannis d'Angleterre , au nombre prodigieux d'Empereurs Grecs ou Turcs égorgés sur le Trône de Constantinople ? Si les Sultans , répondrai-je , ne sont point retenus par ces exemples effrayants , c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire ; c'est qu'ils sont continuel-

(a) Si les supplices , en usage dans presque tout l'Orient , sont si horreur à l'humanité , c'est que le Despote , qui les ordonne , se sent au-dessus des loix. Il n'en est pas ainsi dans les Républiques ; les loix y sont toujours douces , parce que celui qui les établit s'y soumet.

lement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'est que la plupart des Princes d'Orient, instrumens des volontés d'un Visir, cèdent par foiblesse à ses desirs, & ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs Sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le Peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperceoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des Peuples, les Princes se font Despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les Citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le Peuple; mais elle y perce, & parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperceoit enfin qu'il n'est dans l'Etat aucun corps qui puisse lui résister; qu'odieux à ses Sujets, le Prince lui doit toute sa puissance; son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux; il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet espoir, & lui promet le pillage de quelques grandes Villes, un tel homme, comme le prouve toute l'Histoire, suffit pour faire une révolution; révolution toujours rapidement suivie d'une seconde; puisque dans les Etats despotiques, comme le remarque l'illustre Président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre souvent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les Empereurs Romains proscrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la Patrie de la tyrannie des soldats, & rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le Despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquietes & impérieu-

ses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le Prince a créé dans l'Etat un corps puissant de Magistrats. Jugé par ces Magistrats, le Peuple a des idées du juste & de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des Citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice: d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le Prince & par les Magistrats, le corps entier des Citoyens, sous l'étendard des Loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre: il est donc à la fois retenu dans son devoir, & par l'idée de la justice, & par la crainte.

Ce corps puissant de Magistrats est donc nécessaire à la sûreté des Rois: c'est un bouclier sous lequel le Peuple & le Prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, & pour se soustraire au danger qui, de toutes parts, environne les Despotes, que le Khalife Arron Al-Raschid demandoit un jour au célèbre Beloulh, son frere, quelques conseils sur la maniere de bien régner: "Faites, lui dit-il, que vos volontés soient conformes aux Loix, & non les Loix à vos volontés. Songez que les hommes sans mérite demandent beaucoup, & les grands hommes rarement; résistez donc aux demandes des uns, & prévenez celles des autres. Ne chargez point vos Peuples d'impôts trop onéreux: rappelez-vous, à cet égard, les avis du Roi Nouchirvon, le juste, à son fils Ormous: *Mon fils, lui disoit-il, personne ne sera heureux dans ton Empire, si tu ne songes qu'à tes aises. Lorsqu'étendu sur des coussins, tu seras prêt à t'endormir, souviens-toi de ceux que l'oppression tient éveillés; lorsqu'on servira devant toi un repas splendide, songe à ceux qui languissent dans la misère; lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de ton Harem, souviens-toi qu'il est des infortunés que la tyrannie retient dans les fers. Je n'ajouterai, dit Beloulh, qu'un mot à ce que je viens de dire: Mettez en votre faveur les gens éminents dans les Sciences; conduisez-vous par leurs avis, afin que la Monarchie soit obéissante à la Loi écrite, & non la Loi à la Monarchie. (b)*

(b) Chardin, tome V.

Thémiste, (c) chargé de la part du Sénat de haranguer Jovien à son avènement au Trône, tint, à peu près, le même discours à cet Empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous ont élevé à l'Empire, les Philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars ; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses même, les plus vils & les plus lâches de tous les Peuples, il étoit permis aux (d) Philosophes, chargés d'inaugurer les Princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô Roi ! que ton autorité cessera d'être légitime, le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux. Vérité dont Trajan paroïssoit pénétré, lorsqu'élevé à l'Empire, & faisant, selon l'usage, présent d'une épée au Préfet du Prétoire, il lui dit : Recevez de moi cette épée, & servez-vous-en sous mon regne, ou pour défendre en moi un Prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du Prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois, mauvais Pere, mauvais Citoyen, & mauvais Sujet : mauvais Pere & mauvais Citoyen, parce qu'il charge sa Patrie & sa postérité des chaînes de l'esclavage ; mauvais Sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les Rois l'ambition & le désespoir. J'en prends à témoin les Trônes de l'Orient, teints si souvent du sang de leurs Souverains. (e) L'intérêt bien entendu des Sultans ne leur permettroit jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux desirs de leurs Visirs. Les Rois doivent être sourds à de pareils conseils, & se rappeler que

(c) *Histoire critique de la Philosophie*, par Mr. Deslandes.

(d) *Voyez l'Histoire critique de la Philosophie*.

(e) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entre eux à s'im-

moler sur la tombe de leurs Souverains, combien l'ambition, excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire, n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet Empire ? *Voyez l'Histoire des Huns*, par M. de Guignes, article de la Chine.

leur unique intérêt est de tenir, si je l'ose dire ; toujours leur Royaume en valeur, pour jouir eux & leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des Princes éclairés : dans les autres, la *gloire* de commander en maître, & l'intérêt de la parcelle qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt ; & tout Gouvernement, comme l'Histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Despotisme.

JE distinguerai d'abord deux especes de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une Nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette Nation est comparable au chène plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La Nation chez laquelle il s'établit, est comparable à ce même chène, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière especes de despotisme dont il s'agit dans ce Chapitre.

Chez les Peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un Visir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance, cependant, on erre çà & là sans guide ; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparaissent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux Visirs ? Et comment, répondrai-je, l'acqueroient-ils dans ces Pays despotiques, où les Citoyens n'ont nulle

part au manieement des affaires publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la Patrie ; où l'intérêt mal entendu du Sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses Sujets ; où servir le Prince, c'est trahir sa Nation ? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du Prince & des Sujets ; étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser : or, quel homme ose penser, chez un Peuple soumis au pouvoir arbitraire ? La paresse, l'inutilité, l'inhabileté, & même le danger de penser, en entraîne bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les Pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins : il est certain qu'on n'en pense pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces Gouvernemens, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des Empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les Peuples n'ont donc, en ces Pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des Citoyens. Les Vifirs, tirés du corps de cette même Nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice ; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du Souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les Vifirs, nécessairement emportés par les intrigues du Serrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure. (a)

(a) C'est pourquoi la Nation compte la liberté de la Presse Angloise, entre ses Privileges, pour un des plus précieux.

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la République des Lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un Auteur à soigner, à perfectionner ses talents, ce même Auteur ne présenteroit plus au Public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà précisément le cas où se trouvent les Vifirs ; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, & ne doivent, en général, jamais consulter les gens éclairés. (b)

Ce que je dis des Vifirs, je le dis des Sultans. Les Princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur Nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténèbres plus épaisses que ceux de leurs Sujets. Presque tous ceux qui les élèvent ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom, (c) ont intérêt de les abrutir. Aussi les Princes destinés à régner, enfermés dans le Serrail jusqu'à la mort de leur pere, passent-ils du Harem sur le Trône, sans avoir aucune idée nette de la science du Gouvernement, & sans avoir une seule fois assisté au Divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage & de lumieres n'inspiroit point

(b) Si, dans le Parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du Président de Montequieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de loix & d'administration, si le Czar Pierre prenoit conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme, & que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres Nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(c) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez

nous-même, Louis XIII, dans une de ses Lettres, se plaint du Maréchal d'Ancre : « Il m'empêche, dit-il, de me promener dans Paris ; il ne m'accorde que le plaisir de la chasse, que la promenade des Tuileries ; il est défendu aux Officiers de ma Maison, ainsi qu'à tous mes Sujets, de m'en-tretenir d'affaires sérieuses, & de me parler en particulier. Il semble qu'en chaque Pays on cherche à rendre les Princes peu dignes du Trône où la naissance les appelle.

une aveugle confiance, & qui payoit des Pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme*; pourquoi les Vifirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité? (d) Pourquoi ne pourroit-on, sans crime, douter de la justice de leurs décisions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuste*?

C'est que les Vifirs sont des hommes. Parmi les Auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puissance de les punir? Ce ne seroit, du moins, que des hommes d'un esprit supérieur & d'un caractère élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du Public, conserveroient à la République des Lettres, des critiques si nécessaires au progrès des Arts & des Sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part du Vifir?

Il est, dit Balzac, peu de Ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi longtemps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, & qui cependant passe aussi vite que le coup de hache qui abat une tête. Peu de Vifirs sont dignes de l'éloge donné dans *Séchos* à la Reine Néphrè, lorsque les Prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : *Elle a pardonné comme les Dieux, avec plein pouvoir de punir*.

Le puissant sera toujours injuste & vindicatif. Mr. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet, que dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets & des muletiers; & qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

Mr. du Vernay, si savant dans l'Histoire naturelle, & qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâtureur, disoit souvent :

(d) Ce n'est point en Orient qu'on trouve un Duc de Bourgogne. Ce Prince l'étoit tous les Libelles faits contre lui & contre

Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, & il sentoit que la haine & l'humour seules offrent quelquefois présenter la vérité aux Rois.

Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu; par sa dent, je jugerai de ses mœurs. A son exemple, un Philosophe moral pourroit dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu; par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour défarmer la cruauté des Vifirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les Etats despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite & qu'on ose refuser à la puissance.

Les Vifirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, &, par conséquent, de supporter la censure : ils doivent donc être, en général, peu éclairés. (e) Mylord Bolingbroke disoit à ce sujet, que, "jeune encore, il s'étoit d'abord représenté ceux qui gouvernoient les Nations, comme des intelligences supérieures. Mais, ajoutoit-il, l'expérience me dérompa bientôt : j'examinai ceux qui tenoient en Angleterre le timon des affaires; & je recon-

(e) Comme tous les Citoyens sont fort ignorants du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces Pays, ou des frippons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir, d'un coup d'œil, la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un Etat. Ils proposent, en conséquence, des projets toujours discordants avec le reste de la législation d'un Peuple. Aussi oient-ils rarement, dans un Ouvrage, les exposer aux regards du Public.

L'homme éclairé sent que, dans ces Gouvernements, tout changement est un nouveau

malheur; parce qu'on n'y peut suivre aucun plan; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces Gouvernements, qu'une chose utile à faire; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa Nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succède rarement à un autre grand homme; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'Empire, les Russes, par la forme de leur Gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

„ nus que les Grands étoient assez semblables à ces Dieux
 „ de Phénicie, sur les épaules desquels on attachoit une
 „ tête de bœuf en signe de puissance suprême, & qu'en
 „ général les hommes étoient régis par les plus fots d'en-
 „ tre eux. „ Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit
 „ peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, in-
 „ contestable dans presque tous les Empires de l'Orient.

CHAPITRE XIX.

*Le mépris & l'avilissement où sont les Peuples,
 entretient l'ignorance des Vifirs; second ef-
 fet du Despotisme.*

SI les Vifirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du Public que les Vifirs soient instruits; toute Nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces Pays de Citoyens assez vertueux pour reprocher aux Vifirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir Citoyens? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les Etats où la loi seule punit & récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les Pays despotiques, où la vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (a)

(a) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la Loi punir, dans le Souverain, l'injustice commise envers un Sujet. A l'avènement de Malicorne au Trône d'Ecosse, un Seigneur lui présente la patente de ses Privilèges, le priant de les

confirmer : le Roi la prend & la déchire. Le Seigneur s'en plaint au Parlement; & le Parlement ordonne que le Roi, assis sur son Trône, sera tenu, en présence de toute sa Cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce Seigneur.

& de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces Pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete & à Lacédémone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, & , plutôt que d'y applaudir, crier comme le Philosophe Philoxene : *Qu'on me ramène aux carrières.*

Dans ces Gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme aperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des Vifirs ou des Satrapes, la cause des misères publiques, & qu'il se taise, c'est vouloir les contradictions. D'ailleurs, une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai, de plus, qu'il le doit. Or, l'injustice & l'imbécillité d'un Vifir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme fera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au Théâtre les applaudissements des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les Vifirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibère; sous son regne, on traitoit de sâtieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout est criminel, dit Suétone, sous un Prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de Vifir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui, cruellement fouettés par l'ordre du Prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons*, lui disoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un Citoyen assez vertueux pour reprocher aux Vifirs leur ignorance & leur injustice, seroit donc bientôt suivie de son supplice ; (b) & personne

(b) Qu'un Vifir commette une si cette faute nuit au Public, faite dans son administration ; les Peuples crient, & l'orgueil

ne s'y veut exposer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave? Qui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime & de la gloire. Est-il privé de cet espoir? son courage l'abandonne. Chez un Peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce Citoyen généreux; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un Etat, la bassesse est devenue mœurs. " Si la peste, dit Gordon, avoit des jarretières, des cordons & des perruques à donner, il est des Théologiens assez vils, & des Jurisconsultes assez bas, pour soutenir que le regne de la peste est de droit divin; & que se soustraire à ses malignes influences, c'est se rendre coupable au premier chef. " Il est donc, en ces Gouvernements, plus sage d'être le complice que l'accusateur des frippons: les vertus & les talents y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le seul homme estimable que ce Prince trouva dans l'Empire du Mogol, étoit un nommé Mahmoud, & ce Mahmoud étoit exilé.

Dans les Pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du Public sont des crimes dont le Prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissements du Peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au Palais de l'Empereur: le Prince l'embrasse froidement, Agricola se retire; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd, au même instant, dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus: *O vertu! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des Peuples qui vivent dans

du Visir s'en offense: loin de revenir sur ses pas, & d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux Citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent: alors

il ne reste au Visir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'Etat à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des Empires; & c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les Visirs.

des tranes perpétuelles, & dont l'ame, affaiblie par la crainte, a perdu tout son ressort? On ne rencontre, chez ces Peuples, que des puissants insolents, & des esclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité, que l'audience d'un Visir, lorsque, dans une importance & une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients; & que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baissés, attendent en tremblant (c) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de Pagode?

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un Visir sans talent, ou même un vil Eunuque, on se rappelle, malgré soi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurifama*, c'est-à-dire, *Monseigneur*.

CHAPITRE XX.

Du Mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du Despotisme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les Chapitres précédents, l'ignorance des Visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des Gouvernements, le ridicule qu'en ces Pays l'on jette sur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se

(c) Le Visir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au Divan, quand le Sultan y est.

moquât de la frugalité & de la grossièreté des Spartiates? & que des Courtiſans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des Eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnaſſent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de ſe prosterner devant le grand Roi?

Un Peuple eſclave doit néceſſairement jeter du ridicule ſur l'audace, la magnanimité, le déſintéreſſement, le mépris de la vie, enſin ſur toutes les vertus fondées ſur un amour extrême de la Patrie & de la liberté. On devoit, en Perſe, traiter de fou, d'ennemi du Prince, tout Sujet vertueux, qui frappé de l'héroïſme des Grecs, exhortoit ſes Concitoyens à leur reſſembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le Gouvernement, la ruine prochaine d'un Empire où la vertu étoit mépriſée. (a) Les Perſes, ſous peine de ſe trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des ſentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand Citoyen, objet de vénération par-tout où l'on eſt Citoyen, ne paſſera jamais que pour fou dans un Gouvernevent deſpotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiècles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le Roi Agis reçut du Peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre; renvoyez une partie de vos trou- pes; ne combattez l'ennemi qu'à force égale*? On traiteroit pareillement d'inſenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Callicratidas, Général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conſeilloit de ne point combattre
avec

(a) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le Pas des Thermopyles, des tranſuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des Jeux olympiques :

Quels hommes, s'écria un Seigneur Perſan, allons-nous combattre ! inſenſibles à l'intérêt, ils ne ſont avides que de gloire.

avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : O Hermon ! lui répondit-il, à Dieu ne plaiſe que je ſuive un conſeil dont les ſuites ſeroient ſi funeſtes à ma Patrie ! Sparte ne ſera point déshonorée par ſon Général. C'eſt ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Eſt-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, juſqu'à aujourd'hui, ne ſe ſont jamais informés du nombre, mais ſeulement du lieu où campoient leurs ennemis ? Une réponſe ſi noble & ſi haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont aſſez d'élevation dans l'âme, une connoiſſance aſſez profonde de la politique, pour ſentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuſe opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? Ce Héros favoit qu'occupés, ſans ceſſe, à nourrir en eux le ſentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émouſſer la fineſſe, & qu'un Peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les ſcrupules.

Les demi-politiques, faute d'embraffer une aſſez grande étendue de temps, ſont toujours trop vivement frappés d'un danger préſent. Accoutumés à conſidérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils penſent corriger un Peuple de l'excès d'une vertu, ils ne ſont, le plus ſouvent, que lui enlever le *palladium* auquel ſont attachés ſes ſuccès & ſa gloire. C'eſt donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration préſente que l'on conſerve pour ces actions : encore cette admiration n'eſt-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration ſentie nous porteroit néceſſairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui ſe diſent paſſionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entièrement à ſa valeur & à ſon habileté ? Eſt-il beaucoup d'Antiochus-Soter ? Ce Prince ſent qu'il ne doit la déſaite des Galates qu'à l'eſſroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aſpect imprévu de ſes éléphants : il verſe des larmes ſur ces palmes triomphales, & fait, ſur le champ de bataille, élever un trophée à ſes éléphants.

On vante la généroſité de Gélon. Après la déſaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vain-

cus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce Prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul Traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pour-quoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille Héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun, qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère & de l'oppression dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutilé, sans pitié, les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un désir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe : *Quelles femmes, demandèrent-ils, habitent cette Cité? Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiennes. Ne savent-ils pas, reprirent-ils, ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des Citoyens déterminés à la mort?* Tant de courage & d'élevation d'âme ne se rencontrent que dans des Républiques guerrières. De quelque amour que nous soyons animés pour la Patrie, on ne verra point de mère, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste, d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage, se retiroient au fond de leurs maisons, dans le deuil & le silence; lorsqu'au contraire, les mères, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs, alloient au Temple en rendre grâces aux Dieux.

Quelque braves que soient nos soldats, on ne verra

plus un corps de douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital, (b) l'effort d'une armée de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de Gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier supplice, dix soldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportèrent chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions & de semblables vertus, quel mépris les Peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? qui pourroit leur faire respecter? Ces Pays sont peuplés d'âmes abjectes & vicieuses : or, dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une Nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur Nation, & qui sentent assez nettement que l'estime d'une Nation tombée dans un certain degré d'avilissement, est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal à la Cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le Roi, le Conseil & le Peuple qui le livroient.

(b) Dans l'Histoire de Louis XI, Mr. Ducloux dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'Armée du Dauphin, composée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bortelen, & les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten,

1300 Suisses mirent en déroute l'Armée de l'Archiduc Léopold, composée de 20000 hommes.

Près de Wesen, dans le Canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille. Un Orateur fait le panégyrique, & lit la liste des trois cents cinquante noms

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement dans les Empires despotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & si l'on en exige des Citoyens, il en est, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on fera assez prudent pour la taire:

CHAPITRE XXI.

Du renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire ; quatrième effet du Despotisme.

L'INDIFFÉRENCE des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'avilissement des ames, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des Citoyens frippons entre eux, & sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves, élevés & nourris dans l'anti-chambre d'un maître, eussent-ils étouffé devant le glaive des Romains les sentiments habituels de crainte que le despotisme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puissants, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne se fussent-ils pas montrés également lâches, & dans le conseil, & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les Nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur : aussi ne donnerent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le Roi Cléomene, chassé de Sparte, réfugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un Ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde & rompu ses fers, le Prince

se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les Citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie : par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restoit à ce Peuple vil & lâche que l'espèce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un Peuple esclave résisteroit-il à une Nation libre & puissante ? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le Despote est forcé d'énervier l'esprit & le courage de ses Sujets. Ce qui le rend puissant au-dedans, le rend foible au-dehors : avec la liberté, il bannit de son Empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des ames serviles. Il faut, ajoute l'illustre Président de Montesquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais Citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un Peuple, tel que les Romains, qu'un Conseil & des Généraux absolument neufs dans la science politique & militaire, & pris dans cette même Nation dont il a amolli le courage, & retréci l'esprit ; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les Etats despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? Oui, lorsque le Trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un Prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil ; lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature, les plaines se peuplent de Laboureurs, les bocages retentissent de concerts aériens, & le peuple aïlé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. *O temps heureux !* s'écrie Tacite sous le règne de Trajan, où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penser librement, & dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du Prince, où sa vue seule est un bienfait !

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles Nations, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès attachés, comme

je viens de le dire, à la sagesse des Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillants : la force de pareils Etats, quelque importante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor ; ses pieds sont d'argille. Il en est de ces Empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces Etats n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de Nations peu entreprenantes & soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils Etats consiste alors dans l'équilibre de leur faiblesse. Un Empire despotique a-t-il reçu quelque échec ? Si le Trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet Empire est détruit.

Les Peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire ; ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une Nation libre & entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances & des positions particulières les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces Royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en déserts. La langueur léthargique, qui succède, vient en fait tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les âmes ont, par le défaut de passions, perdu leur activité ; lorsque les Citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'opium du luxe, de l'oisiveté & de la mollesse, alors l'Etat tombe en consomption : le calme apparent dont il jouit, n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiblissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un Etat ; elles en font l'âme & la vie. Le Peuple le plus passionné est, à la longue, le Peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux Empires ; ils sont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhaleroient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des Nations soumises au pouvoir

arbitraire, n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des Gouvernements où la puissance est, comme dans Rome & dans la Grèce, partagée entre le Peuple, les Grands ou les Rois. Dans ces Etats l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en Citoyens. C'est dans ces Pays qu'un Peuple, dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le Citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à son âme : l'audace de son esprit passe dans son cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entièrement détaché de l'intérêt public ; si les mœurs d'un Peuple, tel que les Romains, ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla, l'esprit de faction, qui force les Citoyens à s'observer & à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces Empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepois des intérêts opposés. Jamais les fondements de ces Etats ne sont plus assurés que dans ces moments de fermentation extérieure où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchainés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'ignorance des Vifirs, de l'indifférence des Peuples pour la vertu, & du renversement des Empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'Etat, montrer la cause des effets contraires.



CHAPITRE XXII.

*De l'amour de certains Peuples pour la gloire
& la vertu.*

CE Chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois, à ce sujet, dispensé de tout examen, si je ne sentoie combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au Public, & combien les détails, sur une pareille matière, sont instructifs pour ceux même qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les Républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête sur la Grece, sur Rome, & j'y vois naître une multitude de Héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'Histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des Dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur Temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'Histoire de ces Peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperois dans l'adresse avec laquelle les Législateurs de ces Nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public. (a)

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce Général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation Romaine; & je dis que, dans le siècle de ce Consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il

(a) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des Loix.

fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'est-il pas évident qu'un Consul vaincu, fait prisonnier, & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des Républicains, & si insoutenable pour une ame élevée? qu'ainsi, le seul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de sa défaite? Il devoit donc s'opposer au Traité d'échange que le Sénat étoit prêt à signer. Il exposoit, sans doute, sa vie par ce conseil : mais ce danger n'étoit pas imminent; il étoit assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le Sénat n'en seroit que plus empressé à conclure un Traité qui devoit lui rendre un Citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le Sénat se rendit à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un Héros, mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques : non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, & que je veuille donner atteinte à sa gloire; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un Peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : & c'est la connoissance de cette vérité, qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine : Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (b) vertueuses ou infâmes commises dans

(b) Il n'en est pas ainsi des Gouverneurs n'y sont chargés autres Empires de l'Orient; les que de lever les Impôts & de

leurs Gouvernements; & qu'en conséquence, ces Mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaisés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les Peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration? Si les Grecs & les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles & courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courtes que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espèce sont presque toujours le partage des Peuples où chaque Citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces Pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus, lui dit-il, vous êtes, sans doute, un Prince illustre, un grand Guerrier; mais vos Peuples gémissent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos Peuples ne préferassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts, & la sûreté à l'incertitude de leurs possessions? Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître.* Un tel discours ne pouvoit être prononcé par un Romain. C'est dans les Républiques (c) qu'on aperçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce Guerrier, insulté en plein conseil par le Général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe*,

s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des Peuples de leur Province : leur pouvoir même, à cet égard, est très-borné.

(c) On voit, par les Lettres du Cardinal Mazarin, qu'il sentoit tout l'avantage de cette constitution d'Etat. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en République, ne devint trop redoutable à ses voisins. Dans

une Lettre à Mr. le Tellier, il dit : « Dom Louis & moi, « savons bien que Charles II est « hors des Royaumes qui lui appartiennent; mais, entre toutes les raisons qui peuvent « engager les Rois, nos maîtres, à songer à son rétablissement, une des plus fortes « est d'empêcher l'Angleterre de « former une République puissante, qui, dans la suite, donneroit à penser à tous ses voisins.

mais écoutez. A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon; il est accusé de malversation, le Peuple est prêt à mettre en pièces les délateurs; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains ! qu'allez-vous faire? Songez que tout Citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnaissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'Histoire Grecque & Romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque inutilement toute l'Histoire du Despotisme pour en trouver de pareils, c'est que dans ces Gouvernements, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public; c'est qu'en ces Pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense; (d) c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique, on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'Etat : repos comparable au moment de silence, qui, dans la nature, précède de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un Etat ne prouve pas toujours le bonheur des Sujets. Dans les Gouvernements arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, ferrés par les morilles, souffrent, sans remuer, les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces Pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces Nations, peut seule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend sain & robuste, & qui développe toute espèce de vertus & de talents. Les siècles les plus favorables aux Lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands Généraux & en grands Politiques : le même soleil vivifie les cèdres & les planetes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divinisée chez les Païens, a reçu les hommages de toutes les Républiques, n'a principalement été honorée que dans les Républiques pauvres & guerrières.

(d) Dans ces Pays, l'esprit & sous de grands Princes & de
les talents ne sont honorés que grands Ministres.

CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes.

Les Héros, dans les Républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie, & disparaître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac disoit de ses habitants, *qu'ils avoient mérité d'avoir Dieu seul pour Roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un Roi pour Dieu.* Le sol propre à la production des grands hommes, est, dans ces Républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparaît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force & de courage. Les Peuples riches, dit ce même Balzac, *se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, & non selon l'institution morale qui se propose l'honnête & le hardieux.*

Le courage vertueux ne se conserve que chez les Nations pauvres. De tous les Peuples, les Scythes étoient, peut-être, les seuls qui chantaient des hymnes en l'honneur des Dieux, sans jamais leur demander aucune grâce; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des Chefs dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendants, parce qu'ils cessoient d'obéir au Chef lorsqu'il cessoit d'obéir aux Loix. Il n'en est pas des Nations riches, comme de ces Scythes, qui, n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occasionner? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnaissance publi-

que, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la Patrie : le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa Nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage, & souvent du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les Pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons Négociants qu'en bons Citoyens, en grands Banquiers qu'en Héros.

Ce n'est donc point sur le terrain du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus; (a) rien de si rare que de rencontrer des âmes élevées (b) dans les Empires opulents : les Citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des otages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu, qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au Ministre Anglois un Seigneur distingué par son mérite. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Mr. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. Mylord, lui repiqua le Seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit diné. Se tournant alors vers Mr. Walpole : Mylord, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas,*

(a) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des Particuliers, peut se dire des Peuples; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçants.

(b) De tous les Peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, faisaient cas de richesses, & qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

soit un homme que la Cour puisse aisément gagner ? Dites au Roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aye à lui faire. Un pareil discours part d'un caractère qui fait retrécir le cercle de ses besoins : & combien en est-il qui, dans un Pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? Combien la pauvreté d'une Nation ne rend-elle pas à la Patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? O Philosophes ! s'écrioit souvent Socrate, vous qui représentez les Dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; sur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les Princes & les Rois. Rien de plus ferme & de plus vertueux, dit Cicéron, que le caractère des premiers Sages de la Grece. Aucun péril ne les effrayoit, aucun obstable ne les décourageoit, aucune considération ne les retenoit, & ne leur faisoit sacrifier la vérité aux volontés absolues des Princes. Mais ces Philosophes étoient nés dans un Pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conserverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie, d'avoir eu trop de complaisance pour les Princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces Princes les faisoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : „ Quel spectacle plus avilissant pour l'humanité, que de voir des Sages profiter de leurs éloges aux gens en place ! Faut-il que les Cours des Rois soient si souvent l'écueil de la sagesse & de la vertu ! Les Grands ne devoient-ils pas sentir que tous ceux qui ne les entretiennent que de choses frivoles, les trompent ? (c) La vraie manière de les servir, c'est de leur reprocher leurs vices & leurs travers, de leur ap-

(c) Il fut, sans doute, un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux Princes, que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les Philosophes de l'Inde ne fortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au Palais du Roi. Là, chacun déclaroit, à haute

voix, & ses réflexions politiques sur l'administration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les Loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la Philosophie, tome II.*

prendre qu'il leur sied mal de passer les jours dans les divertissements. Voilà le seul langage digne d'un homme vertueux ; le mensonge & la flatterie n'habitent jamais sur ses lèvres.

Cette exclamation de Plutarque est, sans doute, très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore : „ Je refuse, dit-il, le nom de Philosophes, à ceux qui cedent à la corruption des Cours : ceux, là seuls sont dignes de ce nom, qui sont prêts à sacrifier, devant les Rois, leur vie, leurs richesses, leurs dignités, leurs familles, & même leur réputation. C'est, ajoute Pythagore, par cet amour pour la vérité, qu'on participe à la divinité, & qu'on s'y unit de la manière la plus noble & la plus intime.

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dans toute espèce de Gouvernements ; tant de vertus sont l'effet, ou d'un fanatisme philosophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation singulière, ou d'une excellente législation. Les Philosophes, de l'espèce dont parlent Plutarque & Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des Peuples pauvres & passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus : c'est à l'administration, plus ou moins sage, des honneurs & des récompenses qu'on doit, chez tous les Peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus & les talents ne sont nulle part récompensés d'une manière aussi flatteuse, que dans les Républiques pauvres & guerrières.



CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette Vérité.

POUR ôter à cette proposition tout air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du desir des hommes, sont les richesses & les honneurs. Entre ces deux objets, c'est des honneurs dont ils sont le plus avides, lorsque ces honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour-propre.

Le desir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or, ces honneurs ne sont nulle part répartis avec plus de justice, que chez les Peuples qui, n'ayant que cette monnaie pour payer les services rendus à la Patrie, ont, par conséquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur; aussi les Républiques pauvres de Rome & de la Grèce ont-elles produit plus de grands hommes, que tous les vastes & les riches Empires de l'Orient.

Chez les Peuples opulents & soumis au despotisme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnaie des honneurs. En effet, si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés, & si dans l'Orient les Sultans en sont les dispensateurs, on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Aussi, dans ces Pays, les honneurs ne sont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils sont rarement unis à la gloire, qui n'est point en la disposition des Princes, mais du Peuple; puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis, le desir de les obtenir s'atténue; ce desir ne porte plus les hommes aux grandes choses; & les honneurs deviennent dans l'Etat un ressort sans force, dont les gens en place négligent, avec raison, de se servir.

Il est un Canton dans l'Amérique, où, lorsqu'un Sauvage

vage a remporté une victoire ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une assemblée de la Nation: *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions, que toutes les dignités proposées dans les Etats despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talents.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jeter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre, qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisoit sous le regne de Claude. Sous cet Empereur, dit Pline, un Citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse; ce Citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade sur lequel deux esclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout sexe & de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie: „ Que diroient nos ancêtres, „ si, dans cette même Rome, où l'on entéroit nos pre- „ miers Rois sans pompe, où l'on n'a point vengé la mort „ du destructeur de Carthage & de Numance, ils assis- „ toient aux obseques d'un corbeau!

Mais, dira-t-on, dans les Pays soumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute: mais ils le sont plus souvent du vice & de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces Gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent, qui, du pied de l'arbre, s'est, en rampant, élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paye les services rendus à l'Etat. Or, toute Nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, est bientôt surchargée de dépenses; l'Etat épuisé devient bientôt insolvable: alors il n'est plus de récompense pour les vertus & les talents.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le besoin, les Princes, en cette extrémité, devraient avoir recours à la monnaie des honneurs: si, dans les Républiques pauvres, où la Nation en corps est la distributrice des grâces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un Pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours ? Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des Courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les dédaigneroient ? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les Citoyens aux mêmes efforts ; où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux ?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des Nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant, que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ? Pourquoi chaque Nation n'auroit-elle pas un Tribunal qui, par un examen profond & public, l'assurât de la réalité des talents qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel desir de les mériter ? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas, & dans l'éducation particulière, & peu à peu, dans l'éducation publique ? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les Peuples.

Parmi les vils & lâches Courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce Roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains ?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les Législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt gé-

ral, & former des Citoyens vertueux ; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains Peuples pour la vertu, est un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or, ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai prise pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers Peuples paroissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions, & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

Pour sentir toute l'exaétitude de ce rapport, c'est à l'Histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau Monde ; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur, & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigents, je vois les Flibustiers passer des mers du Nord à celles du Sud ; attaquer des retranchements impénétrables ; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés ; & ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du Sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du

Nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'Histoire du Nord, les premiers Peuples qui se présentent à mes regards, sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos Guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs Poètes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir. Ce qu'un de leurs Rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille : Quelle joie incon nue me saisit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son Palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du Nord je passe au Midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une Religion pareille à celle d'Odin, se dire l'Envoyé du Ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-Haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terre & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jeté un pont sur l'abîme des Enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche, précipité de ce pont, sera, en tombant, reçu dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscur caverne de la maison de la fumée. Pour confirmer la mission du Prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'Ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septième ; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts ; qu'il a donné la parole aux brutes ; qu'il

s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes ; (a) & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent au discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, & soupirant sans cesse après les Houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois, ces belles filles aux yeux noirs ; elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les Rois descendroient de leurs Trônes pour la suivre. Mais, que vois-je ? C'en est une qui s'avance ; elle a un cothurne d'or pour chaussure ; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte, & de l'autre une coupe de topaze ; elle me fait signe de la tête, en me disant : Venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine Houri ; je me précipite dans les bataillons infidèles, je donne, je reçois la mort & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent aussi distinctement les Houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la Patrie : aussi produisit-il de plus

(a) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rôtir l'ayant aperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce Prophète, qui le flatta, & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même Prophète rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le Pere Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du Démon. À l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaulés de moutons rôtis, les Musulmans assurent, que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaines, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croyent que Fatime, femme de Mahomet, sur, de son vivant, enlevée au Ciel. Ils célèbrent son assomption.

grands effets, & les vit-on, en moins d'un siècle; soumettre plus de Nations que les Romains n'en avoient subjuguées en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures, & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier. (b) Toutes les Nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister, il eût fallu armer les Chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les Musulmans; promettre le Ciel & la palme du martyr, comme saint Bernard la promit du temps des Croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les Infidèles: proposition que l'Empereur Nicéphore fit aux Evêques assemblés, qui, moins habiles que saint Bernard, la rejetterent d'une commune voix. (c) Ils ne s'aperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du Christianisme & les progrès des Sarrazins, aux quels on ne pouvoit

(b) L'Empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble, à ce sujet, un Conseil, moins composé d'hommes d'Etat que de Théologiens: on y expose les maux actuels de l'Empire; on en cherche les causes, & l'on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la Nation avoient irrité le Très-Haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs, que par le jeûne, les larmes & la prière.

Cette résolution prise, l'Empereur ne considère aucune des ressources qui lui restoiient encore, après tant de défaites; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruc-

tion de la République, les Romains n'étaient plus animés de l'amour de la Patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(c) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'Eglise d'Orient, & le treizième Canon de la Lettre de saint Basile le Grand à Amphiloque. Cette Lettre portoit, que, *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la Communion.* D'où l'on pourroit conclure, que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un Saint.

opposer que la digue d'un zèle égal à leur fanatisme. Ces Evêques continuèrent donc d'attribuer aux crimes de la Nation, les calamités qui désoloient l'Empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes Prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le Ciel se servoit pour frapper l'Empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnants des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit & les armées Grecques fuyoient dispersées comme la poussière devant les aquilons, frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de Musulmans nommés les Saffriens. (d) Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces Sectaires voyaient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentait aux autres Musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Saffriens voulaient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les Nations, qui, disaient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la flèche se détache de l'arc donc elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Saffriens, peut s'appliquer à toutes les Nations mues par le ressort des Religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui,

(d) Ces Saffriens étoient si redoutés, qu'Adi, Capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le Gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce Capitaine représenta qu'àvides de la mort, chacun de

ces Sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

chez tous les Peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espèce, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements & des positions des Peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa République; ces alliés, dit Plutarque, s'empresèrent de les lui fournir, parce qu'un traitant proportionné aux richesses qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit souples aux volontés d'Athènes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des Peuples indigents; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces Insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes Divinités, le Besoin & la Force, qui, disoit-il, entraînent toujours la Persuasion à leur suite: Thémistocle, lui répondirent les habitants d'Andros, nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux Divinités aussi puissantes que les tiennes, l'Indigence, & le Désespoir qui méconnoît la Force.

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens (c)

(c) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets: il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la faiblesse, encore plus que la sottise, qui, dans la plupart des Gouvernements, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrions à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi, qui défend aux Citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des Moines? Chacun sait

le remède à ce mal, & sent, en même temps, combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'esprit, que de constance, enfin, ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire, & qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance publique lui dresser par-tout des statues. L'on doit toujours se rappeler

que le Législateur employe pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'Histoire, accompagnent toujours les Peuples animés de passions fortes: vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût faits dans l'art d'inspirer des passions; art jusqu'à présent inconnu, même à ces Politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un Etat, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instants critiques on peut tirer des passions lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la Géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été jusqu'ici aperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, & par conséquent, les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un Traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des Généraux, que l'excellent Traité de l'illustre Chevalier Folard sur la Tactique. (f)

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté de Ingénieurs, firent les célèbres & opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions, qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands Capitaines: c'est à ce même art qu'il dut ces succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce Héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

qu'en morale, ainsi qu'en physique & en mécanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

(f) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs

Officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un Peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la Patrie.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.



CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

SI pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs Khalifes, des hommes impatients de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abîmes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les Musulmans ; mais la possession leur en paroît plus assurée : en conséquence, le désir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du Prince. Les victimes destinées à cet emploi, ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert & sauvage du Serrail, c'est-là qu'on égaroit leur raison dans les ténèbres de la Foi Musulmane, qu'on leur annonçoit la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce Prophète, & l'entier dévouement dû aux ordres du Khalife : c'est-là, qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du Paradis, on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on est pro-

digue de son être ; où, par des desirs fougueux, la nature marque, & l'impatience, & la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs ; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme & l'enflammer du fanatisme le plus violent, les Prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose, jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ses regards, & les arrête sur des femmes charmantes, que son imagination crédule transforme en Houris. Complices de la fourbe des Prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire ; il les voit s'avancer vers lui en dansant ; elles jouissent du spectacle de sa surprise ; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légère d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent : elles cedent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'âme ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse, succède un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs ; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, & reporté pendant son sommeil dans sa première demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté ; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les Houris ; il ne retrouve près de lui que des Imans : il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les Imans s'écrient : “ O vase d'élection ! ô mon fils ! sans doute que notre saint Prophète t'a ravi aux Cieux ; t'a fait jouir des plaisirs réservés aux Fideles pour fortifier ta foi & ton courage. Mérite donc une pareille faveur par un dévouement absolu aux ordres du Khalife.

C'est par une semblable éducation que ces Dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance : c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine & la mort en amour; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, & leur inspiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques instans, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instans, parce que cette espèce de courage disparoit bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le desir des plaisirs célestes, est, sans contredit, la plus forte, est toujours chez un Peuple la passion la moins durable, parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges & des séductions dont la raison doit insensiblement sapper les fondemens. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les Peuples Mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres Nations; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce Peuple, & les mœurs, & la forme du Gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux espèces de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de Religion, l'autre sur l'amour de la Patrie, que le dernier est le seul qu'un habile Législateur doive inspirer à ses Concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement & la superstition, dès qu'une Nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les Peuples, auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité Musulmane que les Chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le Chevalier Folard, seroient si re-

doutables, s'ils faisoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline & leur armure, s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur Religion, ajoute cet illustre Auteur, est propre à éterniser la stupidité & l'incapacité de cette Nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des Fakirs, & par la fureur vengeresse des Japonais, (a) & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumières.

La grande inégalité d'esprit qu'on aperçoit entre les hommes dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, se ressouvenir, & à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous, il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes com-

(a) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; & celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

munément bien organisés, (b) il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainsi que j'en ai prouvé dans mon premier Discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques & générales de nos erreurs, sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premièrement, n'est point nécessaire ; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce Discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugemens sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation ; (c) mais de l'éduca-

(b) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

(c) J'observerai à ce sujet, que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second Discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au Public ; & si le hasard, comme

l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard que de l'excellence de l'organisation ; & qu'on ne peut le regarder

tion différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent, dans leur première jeunesse, pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent ; je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le Chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'EXPERIENCE semble démentir mes raisonnemens ; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un Royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Molière, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siècle & de leur Pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument né-

comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie en-

semble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

cessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit; supposons dans le Gouvernement, un désir vif de mettre ces dispositions en valeur: si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une Ville opulente, c'est, par conséquent, dans les huit cents mille ames qui vivent ou qui ont long-temps vécu à Paris, (a) qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de Sciences & d'Arts. Or, de ces huit cents mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'opposent au progrès qu'elles pourroient faire dans les Sciences & les Arts; qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les Artisans, les Manœuvres, les Domestiques, les Moines, les Soldats, les Marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille,

(a) Qu'on parcoure la liste des grands hommes, on verra que les Molière, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Malherbranche, &c. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la Capitale; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; & que les Muses, qui recherchent, avec tant d'empressement, les bois, les fontaines & les prairies, ne feroient que des villageoises, si elles ne prenoient, de temps en temps, l'air des grandes villes.

mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents d'uniformes du désir de s'instruire; que, de ces six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce désir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au désir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaire pour perfectionner leurs talents, & qui réunissent ainsi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante, qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensible à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque Science ou quelque Art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, divisé par celui de divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les Ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre Gouvernement, la multitude des circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siècles ou certains Pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats sont du soleil, ni à tous les raisonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'Histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames & sur les esprits, pourquoi ces Romains, (b) si magnanimes, si audacieux sous un Gouver-

(b) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils

nement républicain, feroient-ils aujourd'hui si nous & si effeminés? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur esprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en font-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Elémites, si lâches & si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, feroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siècle où les Romains n'auroient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des Loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnèse, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaites par leurs ennemis, montrèrent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des Nations les plus belliqueuses? Pourquoi les Sciences & les Arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différents Peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un Dialogue de Lucien : " Ce n'est point en Grece, dit la Philosophie, que je fis ma première demeure. Je portai d'abord mes pas vers l'Indus ; & l'Indien, pour m'écouter, descendit humblement de son éléphant. Des Indes, je tournai vers l'Ethiopie ; je me transportai en Egypte : d'Egypte, je passai à Babylone, je m'arrêtai en Scythie ; je revins par la Thrace. Je conversai avec Orphée, & Orphée m'apporta en Grece. Pourquoi la Philosophie a-t-elle passé de la Grece dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople & dans l'Arabie ? & pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asyles dans la France, l'Angleterre, & ju-

ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, disent-ils, le conquit par ses vertus & sa valeur, Rome moderne l'a re-

conquis par ses ruses, & ses artifices politiques ; & le Pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rome.

Qués dans le Nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la transmigration des Arts, des Sciences, du courage & de la vertu, si ce n'est à des causes morales?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomènes politiques, qu'on essaye en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des Peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Nations, la supériorité de certains Peuples dans certains genres de Sciences; supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

C A A P I T R E XXVIII.

Des Conquêtes des Peuples du Nord.

LA cause physique des conquêtes des Septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les Peuples du Nord préférablement à ceux du Midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des Nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des Peuples du Nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les Septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les Peuples du Midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la Morale & de la Politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits? ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois apaisée, l'amour de tout

être pour sa conservation, l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâtureux, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin ? ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie, par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre ; & delà les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : delà cette insensibilité avec laquelle le Pay'an attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet. (a) Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes : telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la Patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le Flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, ne montoit qu'en tremblant dans son char, & ne s'y affe-yoit

(a) La Nation la plus courageuse la valeur est le mieux récompensée, par cette raison, la Nation où l'effroi, & la lâcheté la plus punie.

jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginait devoir l'empêcher de verser. (b) L'homme timide, que tout danger effraye, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfants. Voilà de quelle manière l'on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, & la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, & qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur, il faut maintenant, pour prévenir toute objection & jeter plus de jour sur une matière si importante, distinguer deux espèces de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est, & à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espèce de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent ; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent, du moins, une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut : l'avarice fascina ses yeux ; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque ; le danger disparaîtra ; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, & croit triom-

(b) Voyez l'Histoire critique de la Philosophie, tom. II, p. 355.

phér sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux; celui-là, parce qu'il se croit *dur*; un troisième, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, fera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit, & sans crainte, de Paris à Versailles? Cependant la mal-adresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidents plus communs, & par conséquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second? C'est que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent, à chaque instant, à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger: cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer & ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffait en eux le cri de l'honneur; il falloit, pour y obéir, que, seuls, & s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment d'un transport, pour se donner, si je l'ose dire, la mort, sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit, sur presque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Asie, les échauffer d'*opium*; en Europe, d'eau-de-vie; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jeter. (c) C'est par ce moyen que, leur cachant une partie

(c) Le Maréchal de Saxe, en sujet, dans ses *Révolutions*, que l'hapardant des Prussiens, dit à ce birude où ils font de charger

du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des Soldats, je le dis des Capitaines: entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit (d) ou sur l'échafaud, considèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce Maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être, ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminent Calanus, Caton & Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions: leur passion ne leur cache point le danger auquel ils s'exposent; ils le voyent tel qu'il est, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie; il assassine César, il leve une armée, attaque, combat Octave; il est vaincu; il se tue: la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses: non-seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie: ils méritent presque autant le nom de sages que de courageux; la plupart seroient sans courage dans les tortures: ils n'ont point assez de vie & de force en eux, pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point, en eux, l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions; c'est le résultat d'un calcul, par lequel ils se proposent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux.

leurs armes en marchant, est du soldat, l'image de la mort, très-bonne. Distrait par cette qu'il n'entrevoit que confusément, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

En parlant d'un Peuple nommé les Aries, qui se peignoient en général, plus de courage au tit de la mort, & plus de foiblesse sur l'échafaud que les vieillards, c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens servent plus d'espoir, & que, dans le second, ils sont une plus grande perte.